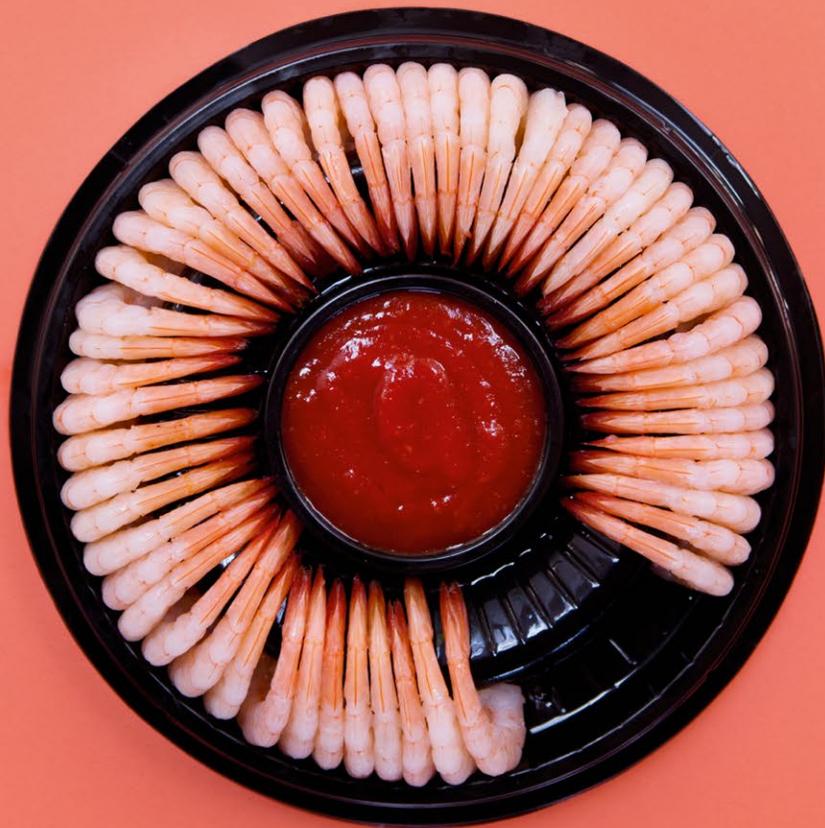


LQ

critique
+ littérature

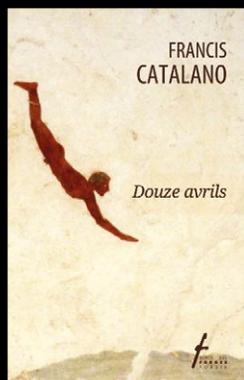
Décortiquer la poésie québécoise



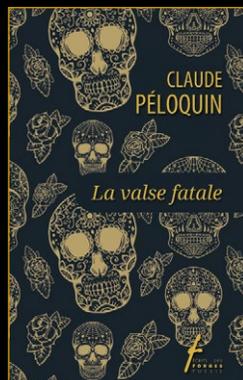
EN LIBRAIRIE



BAGNARDS SANS VISAGE
Nora Atalla



DOUZE AVRILS
Francis Catalano



LA VALSE FATALE
Claude Péloquin



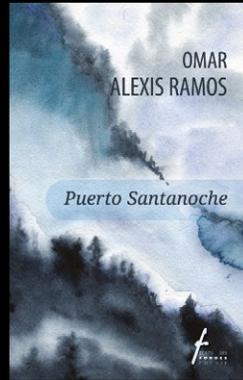
INDE MÉMOIRE
Virginie Francoeur



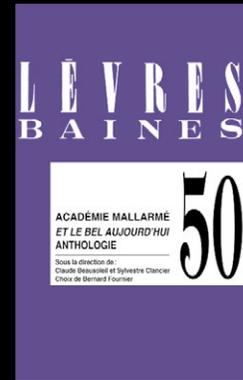
UNE AUTRE FOIS DÉJÀ
Guy Jean



HERBE... RARE
Sylvain Campeau



PUERTO SANTANOCHÉ
Omar Alexis Ramos



LÈVRES URBAINES 50
Académie Mallarmé
Anthologie



Créateurs d'étincelles

RÉIMPRESSIONS



PREMIERS SOINS
David Goudreault



VINGTIÈMES SIÈCLES
Jean-Marc Desgent
Prix du Gouverneur général 2005



PAGES INTIMES DE MA PEAU
Josée Yvon

Fondateur Adrien Thériot
Membre honoraire André Vanasse

Équipe

Éditeur Alexandre Vanasse
Rédactrice en chef Annabelle Moreau
Coordonnateur éditorial Jérémy Laniel

Comité de rédaction

Sébastien Dulude, Marie-Michèle Giguère, Jérémy Laniel, Kim Leblanc, Annabelle Moreau, Alexandre Vanasse

Cahier Poésie Maxime Catellier, Denise Desautels, Roxane Desjardins, Sébastien Dulude, Toïno Dumas, Louise Dupré, Fernand Durepos, Marie-Andrée Gill, Yvon Paré, Stéphanie Roussel, Hector Ruiz, Dominic Tardif, Serge Patrice Thibodeau, Michaël Trahan

Cahier Critique Isabelle Beaulieu, François Cloutier, Sébastien Dulude, Thomas Dupont-Buist, Evelyne Ferron, Virginie Fournier, Ariane Gélinas, Marie-Michèle Giguère, Paul Kawczak, Jérémy Laniel, Valérie Lebrun, Rachel Leclerc, Samuel Mercier, Michel Nareau, Caroline R. Paquette, Laurence Pelletier, Stéphane Picher, Hélène Rioux, Christian Saint-Pierre, Marie-Ève Sévigny, Emmanuel Simard, Maité Snauwaert

Cahier Vie littéraire Olivier Boisvert, Shannon Desbiens, Stéphane Dompierre, Ralph Elawani, Pascal Girard, Jean-Philippe Guy, Kim Leblanc, Claire Legendre, Jean-François Nadeau, Marie-Hélène Vaugeois, Marie-Claude Verdier

Cahier Création Martine Audet, Dany Laferrière, William S. Messier

Lettres québécoises est une revue trimestrielle publiée en mars, juin, septembre et décembre.

La revue est subventionnée par le Conseil des arts du Canada (CAC), le Conseil des arts de Montréal (CAM) et par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ). **Lettres québécoises** est répertoriée dans *Érudit* et *Repère*. **Lettres québécoises** est membre de la Société de développement des périodiques culturels québécois (SODEP).

Les collaborateurs sont entièrement responsables des idées et des opinions exprimées dans leurs articles.

Photographies de la page couverture et du cahier Poésie
Cindy Boyce [cindyboycephoto.com]

Direction artistique et infographie Alexandre Vanasse

Revision linguistique
Marie Saur

Correction d'épreuves
Diane Martin et Mélanie Jannard

Distribution Dimedia

Impression Marquis imprimeur

ISBN | Version papier 978-2-924360-25-5
ISBN | Version numérique 978-2-924360-26-2
ISSN | 0382-084X
Poste-publications envoi n° 41868016

Parution juin 2018

Envoi de livres pour recension
C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

Responsable de la publicité
Alexandre Vanasse [alexvanasse@lettresquebecoises.qc.ca]

Abonnements
PAR INTERNET www.lettresquebecoises.qc.ca
PAR LA POSTE Service d'abonnement SODEP
C.P. 160, succ. Place d'Armes, Montréal (Québec) H2Y 3E9
téléphone 514 397-8670 • abonnement@sodep.qc.ca

Rédaction
C.P. 83577, succursale Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9
info@lettresquebecoises.qc.ca • 514 237-1930
www.lettresquebecoises.qc.ca

Sommaire

Éditorial Annabelle Moreau	3
Cahier Poésie	
Incomplet permanent Hector Ruiz	6
La poésie par les poètes	8
La chute de l'ange Maxime Catellier	12
La poésie m'a sauté dessus un samedi Yvon Paré	14
Le fil du poème Sébastien Dulude	16
La littérature inséparable d'une vie vulnérable Stéphanie Roussel	18
Le noble refus d'encombrer Dominic Tardif	22
Cahier Critique	
Les libraires critiquent	26
<i>Je suivrai tes yeux noirs</i> de Martyne Rondeau Isabelle Beaulieu	27
<i>Un livre sur Mélanie Cabay</i> de François Blais Marie-Michèle Giguère	28
<i>Dopamine</i> de Jeanne Dompierre Marie-Michèle Giguère	29
<i>Avant l'après</i> de Frédéric Lavoie Thomas Dupont-Buist	30
<i>Les querelleurs</i> de France Théoret Caroline R. Paquette	32
<i>Bon chien</i> de Sarah Desrosiers Caroline R. Paquette	33
<i>XieXie</i> de Michelle Deshaies Paul Kawczak	34
<i>Quelques lieux de constance</i> de Catherine Lavarenne Michel Nareau	35
<i>Hôtel Lonely Hearts</i> de Heather O'Neill Thomas Dupont-Buist	36
<i>Peau d'ours</i> de Carol Rose Daniels Hélène Rioux	37
<i>Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur</i> de Camille Deslauriers Marie-Ève Sévigny	38
<i>La disparition de Kat Vandale</i> de Christian Giguère Laurence Pelletier	40
<i>La ville allumette</i> de Maureen Martineau Stéphane Picher	41
<i>De ton fils charmant et clarinetiste</i> de Richard Ste-Marie Stéphane Picher	42
<i>La librairie des insomniaques</i> de Lyne Gareau Ariane Gélinas	44
<i>Toxoplasma</i> de Calvo Ariane Gélinas	45
<i>Jeux</i> de Mathieu Boily Rachel Leclerc	46
<i>Comme résonne la vie</i> d'Hélène Dorion Rachel Leclerc	47
<i>La chanson de ma mère</i> d'Alain Larose Sébastien Dulude	48
<i>L'avion est un réflexe court</i> de Catherine Cormier-Larose Sébastien Dulude	49
<i>Embraser l'exil</i> de Kelly Norah Drukker Jérémy Laniel	50
<i>Trajets, trajectoires, traversés</i> d'Herménégilde Chiasson Jérémy Laniel	51
<i>M.I.L.F.</i> de Marjolaine Beauchamp Christian Saint-Pierre	52
<i>La singularité est proche</i> de Jean-Philippe Baril Guérard Christian Saint-Pierre	53
<i>Yves, fidèle à lui-même</i> d'Alexandre Simard et Luc Bossé François Cloutier	54
<i>Le dernier mot</i> de C. Roy-Element et M. Cinq-Mars François Cloutier	55
<i>La vie d'artiste</i> de Catherine Ocelot Virginie Fournier	56
<i>Peau rouge, masques blancs</i> de Glen Sean Coulthard Maité Snauwaert	58
<i>Nous sommes en guerre</i> de Paul Chamberland Maité Snauwaert	59
<i>Les chants du mime</i> de Gabrielle Giasson-Dulude Valérie Lebrun	60
<i>Pavane</i> de Guylaine Massoutre Valérie Lebrun	61
<i>Lettres biologiques</i> du Frère Marie-Victorin Marie-Ève Sévigny	62
<i>Le temps présent</i> de Maxime Catellier Samuel Mercier	63
<i>Jésus est-il mort sur la croix?</i> de Frédéric Armand Evelyne Ferron	64
<i>Le naufrage</i> de Charles-Frédéric Ouellet Emmanuel Simard	65
Françoise Sullivan de Louise Déry et François Sullivan Emmanuel Simard	66
Cahier Vie littéraire	
Fêter avec les libraires	68
L'échappée du temps Jean-François Nadeau	70
Faites circuler Ralph Elawani	72
Coucher sur papier Claire Legendre	74
Écrire ailleurs Marie-Claude Verdier	76
Jeunauteur Stéphane Dompierre et Pascal Girard	78
Cahier Création	
Poésie Martine Audet	80
Nouvelle William S. Messier	84
Extrait Dany Laferrière	86
Critiques pour emporter	88

Sous la direction de
CHLOÉ SAVOIE-BERNARD

Corps



t

« Je suis obsédée par l'idée du corps, ce lieu auquel on est contraint, qui nous apporte malheur et jouissance, qu'on peut moduler à l'infini en le parant, voire en l'opérant, mais qu'on ne peut jamais complètement changer. J'en parle dans tous mes textes, parfois même malgré moi, et je recherche dans les livres que je lis à voir quelle est l'expérience du corps pour d'autres écrivain-e-s. Voilà pourquoi j'ai eu envie de demander à des auteur-e-s dont j'admire le travail d'explorer aussi ce thème. » C. S.-B.

Sous la direction de
Chloé Savoie-Bernard

Avec des textes de Katia Belkhdja, Maxime Raymond Bock, Laurence Bourdon, Anne-Renée Caillé, Philémon Cimon, Marilou Craft, Carole David, Martine Delvaux, Kevin Lambert, Catherine Mavrikakis, Alice Michaud-Lapointe, Emmanuelle Riendeau, Chloé Savoie-Bernard et Maude Veilleux.

t

triptyque

groupenotabene.com

SE SPÉCIALISER À LA MAÎTRISE ET AU DOCTORAT

USherbrooke.ca/lettres



UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

- Études littéraires et culturelles comparées
- Histoire du livre et de l'édition
- Langue française, socioculture et variation linguistique
- Littérature et création
- Littérature et culture
- Traduction littéraire et traductologie

A-t-on besoin d'un autre macaroni ?

En novembre 2013, quand Ricardo a remporté le Prix du grand public du Salon du livre / *La Presse* catégorie Vie pratique / Essai, le milieu littéraire est monté aux barricades et s'est demandé, les yeux et les mains au ciel, ce qui avait bien pu tomber sur la tête des pauvres badauds circulant dans les allées de la Place Bonaventure cette année-là. Catherine Lalonde, dans *Le Devoir*, expliquait que la remise de ces deux prix avait « fait grincer certaines dents », notamment car ce « vox populi, qui veut entre autres "encourager la lecture" » avait couronné, en plus de *La mijoteuse : de la lasagne à la crème brûlée, Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique* d'Amélie Dubois dans la catégorie Littérature, un roman très populaire, selon l'expression consacrée.

Le milieu littéraire a la mémoire courte, il faut croire. L'année précédente, Josée di Stasio remportait les mêmes honneurs que Ricardo avec le troisième opus de sa série de livres de recettes. En littérature, Jocelyne Saucier repartait avec le prix pour son très beau *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ, 2011).

« Est-ce qu'on a besoin d'un autre macaroni ? Je ne crois pas, mais les gens continuent de s'intéresser aux saveurs nouvelles et aux produits du terroir. Il reste encore beaucoup de richesses à découvrir et à exploiter », avait répondu Josée di Stasio à *La Presse* qui lui demandait alors de réfléchir sur la sortie d'un énième ouvrage de cuisine.

Un chiffre, un seul : 97 %. C'est le pourcentage qu'occupent les livres de cuisine dans l'intérêt médiatique porté à l'industrie du livre. J'ai cru à une erreur quand Jean-François Dumas d'Influence Communication m'a dévoilé cette proportion. J'ai dû aller lire le rapport annuel et constater le nombre imprimé sur la page pour l'accepter. Avec 97 % pour la cuisine, on imagine l'espace qu'il reste (3 % donc) pour le roman, l'essai, la bande dessinée et... la poésie.

« Nous lisons de moins en moins, écrit Jean-François Poupart dans *Lire la poésie* (Poètes de brousse, 2018). Les statistiques sont dramatiques et nous accablent. Et quel espace laisse-t-on à la poésie dans ce monde de "non-lecture" ? Pas trop loin du néant, diraient les plus optimistes délateurs du genre. »

Jean-François Poupart m'a enseigné la littérature et la poésie au cégep. La passion qui l'animait alors et celle qui l'anime toujours nous poussait, apathiques mais parfois curieux étudiants, à nous élever. Il nous exhortait à lire la poésie à voix haute pour ressentir la sonorité des vers. « Pour la grande majorité des gens, les quelques poèmes présentés à l'école seront les seuls de toute leur vie », poursuit Poupart. C'est d'une tristesse. Aussi triste qu'un sandwich à la crème glacée échappé entre deux sièges d'auto.

Hector Ruiz, autre poète et professeur au collégial, s'interroge dans notre dossier sur l'enseignement de ce genre littéraire. « Lire de la poésie permet à l'étudiant et me permet aussi de supporter l'incertitude », écrit-il. J'aime beaucoup cette image de la poésie



Photo : Cindy Boyce

comme moyen de tolérer le doute dans un monde pragmatique obsédé par le rendement. Pour supporter l'aliénation du monde et la quantité de livres de cuisine et de recettes publiée et vendue annuellement. Même Louis Morissette tentera l'aventure d'une maison d'édition – mais point de poésie, de la bouffe et une bio de vedette ont été annoncées – en plus de ses six magazines, dont *Véro* et depuis tout récemment *di Stasio comme en Italie* ; comme quoi même Josée est tombée dans le piège du macaroni (une vaste section dédiée aux pâtes est évidemment comprise dans ce premier numéro).

Un autre grand honneur décerné au Salon du livre de Montréal, le Grand prix du livre de Montréal revenait en 2017 à un poète, un immense poète et professeur (il a littéralement formé à l'UQAM toute une génération d'écrivain(es), René Lapierre, pour son recueil *Les adieux* (également lauréat du Prix des libraires « Poésie » en 2018). Pourquoi la remise de ce prix à Lapierre – qui concourait parmi une sélection de romans, d'essais et de nouvelles – est-elle si significative à nos yeux ? Pas seulement parce que l'ouvrage de Lapierre est admirable, mais parce que la poésie est essentielle et pourtant presque invisible ; chaque fois qu'elle fait une percée, c'est l'incertitude de nos existences qui recule d'un pas.

Avec Sébastien Dulude qui a codirigé ce dossier, nous avons voulu prendre le pouls de la poésie actuelle, parmi les poètes, mais aussi auprès de leurs éditeurs – et leur immense travail, leur acharnement à façonner les mots et le monde. Les textes que nous présentons permettront de constater, nous l'espérons, combien riches sont les perspectives concernant la pertinence et la nécessité de la poésie québécoise actuelle.

En terminant, j'aimerais remercier Éric Dupont et Michel Lord pour leurs précieuses années de collaboration à *Lettres québécoises* et souhaiter la bienvenue à Virginie Fournier, à Laurence Pelletier, à Claire Legendre et à Samuel Mercier dans nos pages.

Annabelle Moreau





S'il n'en tenait qu'à nous, la poésie occuperait une plus grande place dans les librairies, les écoles, les médias et les foyers. Nous idéalisons peut-être la poésie, mais ne sommes-nous pas, après tout, les enfants de Miron, Lalonde, Monette, Brossard? Nous voudrions que la poésie actuelle influence et transforme pour le mieux notre monde, tandis que nous assistons plutôt à son absence, sa dilution. Nous la savons pourtant en grande santé, crue, mordante et colorée, finement apprêtée, toujours fraîche.

Dossier dirigé par Sébastien Dulude et Annabelle Moreau |

Textes par Maxime Catellier, Denise Desautels, Roxane Desjardins, Sébastien Dulude, Toïno Dumas, Louise Dupré, Fernand Durepos, Marie-Andrée Gill, Yvon Paré, Stéphanie Roussel, Hector Ruiz, Dominic Tardif, Serge Patrice Thibodeau, Michaël Trahan | **Photographies** par Cindy Boyce

Incomplet permanent

Hector Ruiz

*Se perdre est le seul endroit
où il vaille vraiment la peine d'aller.*

Tiziano Scarpa

J'enseigne la littérature depuis dix ans au Collège Montmorency et cette décennie me permet de jeter un œil par-dessus mon épaule afin de comprendre mon acharnement à enseigner la poésie. J'utilise le terme « acharnement » parce que ce choix ne va pas toujours de soi.

À mes débuts, mettre au programme *Homa Sweet Home* de Patrick Lafontaine (Noroît, 2008) et déambuler sur le Plateau-Mont-Royal allaient de soi. Pour certains collègues et pour moi-même, ce choix était incompréhensible, pour ne pas dire risible. Le genre poétique, la séquence pédagogique hors des murs de la classe me semblaient suspects. Ma démarche manquait-elle de rigueur? Je me condamnais : à chaque nouveau prof, sa lubie ; la réalité allait me rattraper et alors, je deviendrais un professeur sérieux. Créer une résidence d'écriture et inviter des écrivains au collège allaient aussi de soi. Jennifer Tremblay, Geneviève Blais, Sophie Bienvenu et François Rioux ont ainsi accompagné au fil des ans plusieurs étudiants dans la lecture et le processus de création et de publication d'un texte littéraire. Quand j'étais à la maîtrise à l'UQAM et qu'Hélène Monette y était en résidence, j'allais la voir régulièrement. Souvent, elle me disait que je ne connaissais pas assez mon personnage, que je n'avais pas le « droit » de dire ça. Ça m'a pris du temps pour comprendre comment l'écriture prend racine dans l'écoute et la lecture. Entendre la voix du poème me demande encore aujourd'hui beaucoup de patience. Les étudiants en sont fort surpris : trois ans pour écrire un livre? Quoi! Dix ans! C'est peut-être en raison de leur âge, de la vie qui s'étend devant eux, à moins que ce ne soit dû à l'écran sous leurs yeux...

C'est là sans appui que je me repose – Hector de Saint-Denis Garneau

Analyser un poème en classe pendant une heure et demie et ne pas avoir de réponse définitive à la fin du cours quant au message transmis peut créer un sentiment d'inachèvement chez les étudiants et les professeurs. Pourtant, la difficulté à supporter l'incertitude de ce genre de texte ne devrait pas réduire le plaisir et la nécessité de leur lecture en classe. « Monsieur, le poète, il avait pensé à tout ça? » Leur naïveté m'enchantent, mais elle est terrible. C'est l'une des raisons qui me maintient dans l'enseignement de la poésie : la nécessité de confronter leur foi aveugle en la communication, leur confiance inébranlable dans le message. L'étudiant semble convaincu qu'un texto, par exemple, exprime clairement son idée, son message, sa vérité – ce qui n'est peut-être pas faux. Cette expérience de communication repose sur une absence d'incertitude. Dans ce contexte, la langue, le langage, la communication n'ont pas encore vécu de crise. Parfois, je demande à mes étudiants quel message a changé leur vie. Parfois, je suis de mauvaise foi. D'autres fois, j'exagère. Ce que nous exigeons de la langue, devons-nous l'exiger de la poésie aussi? En classe, j'ai une certitude : le poème est le contraire d'un texto parce qu'il repose sur les failles de la langue, sur la polysémie du langage ; la poésie comporte un défaut de vérité du point de vue de la communication.

Le temps fait son œuvre et on oublie ce que l'on fait – mais oui, s'exclame un collègue, tu enseignes la poésie, toi! Oui, mais non, je résiste à l'enseignement de la poésie parce que je ne veux pas l'anéantir, ni assommer les étudiants. Un enseignement suppose la transmission d'un savoir définitif que l'étudiant doit assimiler comme une formule pour ensuite l'appliquer et, enfin, réussir avec une bonne note. Alors je préfère dire que je lis de la poésie québécoise contemporaine! avec mes étudiants parce que depuis dix ans je constate un terrible échec de l'école secondaire : l'aliénation de la subjectivité.



Le cours est commencé, un étudiant lit à haute voix un poème. J'ai dû arrêter de leur poser cette question : que dit le poème ? Les étudiants pensent que c'est une variante de : quel est le message du poème ? Silence. Je demande au même étudiant de relire. Quel effet vous fait-il ? Silence. Avez-vous ressenti quelque chose de particulier ? Silence. Vous pouvez parler à partir de votre sensibilité, de votre subjectivité. Monsieur, est-ce que ça compte ? me demandent-ils.

Lire de la poésie permet à l'étudiant et me permet aussi de supporter l'incertitude. Souvent, pendant cette activité, ma classe plonge dans un état d'hésitation et se couvre d'un silence confus. Cette résistance nous dérange, étudiants et professeur, mais je ne brise jamais le silence, j'assume tout son poids, prends racine devant la classe et j'interviens seulement quand au moins un étudiant aura sauté dans le vide. Quand nous lisons un poème en classe, nous sautons dans le vide et plusieurs ont peur de cet instant sans appui, où nous allons à tâtons vers l'inconnu. Nous n'avons pas oublié cette vulnérabilité de l'étudiant et du professeur devant l'incertain, mais sommes-nous obligés d'y remédier par des notions sociohistoriques, biographiques ou psychologiques ? Rien n'est plus désolant qu'une piscine à moitié vide où flottent quelques feuilles mortes. Le silence supporte le risque de lire en classe et de se perdre ensemble. Car *la perte est le seul endroit où il vaille vraiment la peine d'aller*. Perdre de vue toute évaluation formative ou sommative, perdre de vue les notions sociohistoriques-biographiques-psychologiques, tout perdre au profit de l'écoute des mots, de l'autre et de soi. Tout perdre au risque de devenir un professeur incomplet.

La classe incertaine

La poésie, comme toute forme d'art, est inaliénable. Nous pouvons appliquer des grilles d'analyse très sophistiquées aux poèmes, mais certaines formes langagières leur échappent. Mon devoir de professeur de littérature est de confronter les étudiants – et moi-même – aux éléments inaliénables du texte pour que lire soit un exercice de liberté qui échappe à tout cadre institutionnel. J'ai l'impression que dans l'angle mort de l'enseignement de la littérature se trouve la poésie. J'éprouve alors l'urgence de lire des poèmes en classe, j'ai même le sentiment d'agir dans l'intérêt public ! Je crois qu'il en va de l'avenir de la lecture comme de celui de notre humanité. Tant que nous ne reconnaitrons pas la lecture comme un outil de libération pour l'individu, l'éducation ne pourra résister à sa propre aliénation ni à celle de l'individu.

Le lecteur et l'œuvre, le moment de la lecture ne peuvent pas être aliénés. L'étudiant ne peut plus effacer de sa mémoire l'histoire de l'artiste qui voulait transmettre un message pour changer son monde. Cette histoire est noble et sans doute aussi capitale, mais elle est aliénante pour tous, professeurs, étudiants, artistes et œuvres d'art. J'utilise souvent la citation suivante de Charles-Albert Cingria pour parler de déambulation : « Ce qu'il y a d'important c'est moins ce qu'on voit que l'état dans lequel on se trouve quand on voit². » Le message du texte se situe dans l'état dans lequel se trouve la classe. Et même si d'une classe à l'autre les états se ressemblent, ils ne sont jamais identiques.

Sans les étudiants, je ne suis pas professeur, sans poème, je ne suis pas professeur de littérature. Quand nous lisons de la poésie en classe, notre travail accorde du pouvoir à l'imaginaire. Trouver du sens à partir de formes de langage, c'est explorer l'existence autrement et cette exploration touche à la part incertaine de l'individu sans toutefois en résoudre l'énigme. Est-ce possible, dans le milieu de l'éducation, d'accepter une fin de leçon incertaine ? Est-ce possible de finir une leçon sans régler le problème ? Lire un poème, c'est accorder du pouvoir à la subjectivité et contrer celui de l'objectivité, c'est un acharnement, un acte ambigu, mais libérateur. Lire de la poésie en classe est une manière simple, non quantifiable et non aliénable, de restaurer notre humanité. ♦

1. La poésie québécoise contemporaine, son contexte, son langage, ses problématiques, semble être à portée de main des étudiants de niveau collégial. Lire les poètes d'aujourd'hui leur demande moins d'efforts. Ils n'ont pas à effectuer un voyage dans le temps qui requiert adaptation, connaissances historiques et imagination pour se propulser dans la Renaissance française et comprendre Louise Labé par exemple. Les classiques sont immortels, ils seront toujours là et puis les étudiants ont du temps devant eux, je parie sur le chemin qui les conduira de Daphné B. à Emily Dickinson en passant par François Guerelette et Anne Hébert.

2. Charles-Albert Cingria, *Bois sec Bois vert*, Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1983 (1948).

Hector Ruiz est professeur au Collège Montmorency. Il a publié trois recueils de poésie et un essai aux Éditions du Noroît. Il a également dirigé le collectif *Délier les lieux* aux Éditions Triptyque.

La poésie par les poètes

Ils sont huit à avoir répondu à la question : qui vous inspire ?

Michaël Trahan

Je pense à Denise Desautels, je pense à l'élégance de son écriture, son rythme, sa souplesse, sa façon parfois d'avancer sur la pointe des pieds, avec douceur et retenue, et puis parfois de tout lâcher ou tout emporter, je pense à cette voix capable de vertige et de tendresse, je pense qu'il y a quelque chose de théâtral dans ses livres, je ne sais pas quoi exactement mais je pense à la page comme à un espace de mélancolie, je pense aux choses qui s'effacent mais que l'on n'arrive pas à abandonner, je pense à la dramaturgie du deuil qui porte cette œuvre, j'y pense souvent – par affinité, par amitié, par admiration, parce que j'y entre si naturellement, comme si elle m'était adressée, comme quelque chose de fragile, peut-être même blessé mais infiniment capable d'amour, je pense à cette écriture parce que c'est l'une de celles dont je me sens le plus proche.

*Je répète : tristesse. J'en accentue
secrètement la rumeur au moment où des
voyages resurgissent et nous enroulent
dans des mémoires parallèles, malgré les
stratégies et les intuitions du désir, malgré
l'affinement du regard amoureux. Parallèles,
comme tout ce qui persiste : une petite fille,
ses histoires de paysage et
le fait de mourir.*

*En nous, cette vision exacte du projet ou de
l'élan, malgré la distance et les mirages,
malgré nos mains trop souvent
livrées à elles-mêmes.*

Denise Desautels, *Un livre de Kafka à la main*
Noroît, 1987

Serge Patrice Thibodeau

J'aime ce genre de question parce que je peux me permettre d'y répondre de façon éminemment subjective – chose rarement accordée de nos jours. Je pressens que l'écriture de Marie-Andrée Gill est porteuse de promesses. Ses deux recueils sont solidement structurés – ce n'est pas sans me séduire – et la disposition des vers et des poèmes sur la page invite l'œil / le regard à configurer autrement ce qu'il percevait comme paysage / territoire / espace. Parce que c'est aussi de cette relation qu'il s'agit dans cette poésie au propos concentré, condensé. Tout y est mouvement – le frai – et une lumière rasante y met en relief les gestes apparemment anodins du quotidien. Et puis, quand on entend la voix, posée mais sans posture, au timbre tellurique et cuivré, au débit agréablement lent, on n'en doute plus. On se dit qu'on est à l'écoute d'une voix unique, et ça aussi, c'est rare.

*je prends la glace par les hanches
le lac s'emmêle dans sa propre lumière
et fait craquer ses doigts dans les crevasses*

Marie-Andrée Gill, *Frayeur*
La Peuplade, 2015

Roxane Desjardins

Les poèmes d'Huguette Gaulin donnent le vertige. Fractions d'heures sombres, sensations qui se heurtent les unes aux autres, projecteur braqué sur des détails – ici un éclat d'assiette cassée, là une cuisse blanche et immobile. Le crime est grave mais abordé de front, avec une sorte de gaieté. Partout on trouve des œufs, des fontanelles, des organes ; les hommes sont bottes lourdes et désir violent. En pointant des indices épars, en laissant de grands pans de la scène (intérieure) dans l'obscurité, Huguette Gaulin fabrique des poèmes à double, à triple fond, qu'on ne lira jamais d'une fois à l'autre de la même façon. *Lecture en vélo* rassemble trois petits livres écrits au début des années 1970, c'est à cela que se limite son œuvre ; mais il y a là assez, il y a là cent mondes enclos dans quelques dizaines de poèmes.

*c'est presque une ruse
un désert avant d'y goûter
qu'on se méfie*

*rire
rire au-dessus du gouffre
l'aile rusée barbare en déroute
est-il dans cette occasion utilisable*

*donc je tape dès qu'il rentre
ses bottes pleines de boue*

Huguette Gaulin, *Lecture en vélo*
Les Herbes rouges, 2006

Marie-Andrée Gill

C'est avec *Le rayonnement des corps noirs*, un des premiers livres de poésie que j'ai lus dans ma vie, que j'ai compris et surtout senti la puissance de la parole et de la revendication poétique. C'est un recueil phare, un coup de poing dans la face, une justesse du beau et du sombre, en un seul souffle la capacité de dire à l'exacto les tempêtes du monde, sa lumière et son malaise, un rythme terrestre allant droit au ventre.

Avec les deux yeux grands ouverts de ses métaphores, Kim Doré a certainement donné le ton et continue de faire vibrer avec son rythme terrestre mon intuition ultime et intime de la poésie comme arme sublime de la parole, comme don de vie et prise de position qui nous donnent une vision agrandie et lucide sur l'époque. Bref, je continue de capoter sur ce recueil après tout ce temps (j'exagère pas, lisez : « Nous n'avons plus la force de creuser l'histoire pour n'y trouver que nous-même. » Tsé).

*s'ouvrir dans une prière inutile
et parler loin des flammes
pour ne pas voir l'humain
dans la calligraphie le gros visage
du moi dans la parole on sait
que ça brûle du papier de la colle
ce n'est rien que des mots il y a
tout ça et tellement pire
dans la fumée étouffante de nos images*

Kim Doré, *Le rayonnement des corps noirs*
Poètes de brousse, 2005



Toino Dumas

Jonas Fortier est un poète, un ami. Je lui ai déjà dit qu'il « [était] un ange, qu'il n'[avait] aucun rapport avec le monde » et je me trompais, car ses rapports au monde sont bien existants, multiples et pulsant d'une spiritualité aussi intime que relationnelle.

Son œuvre, surtout partagée par le bouche-à-oreille, circule et m'accompagne depuis presque dix ans déjà. C'est une œuvre phare pour qui reconnaît la lumière dans les yeux de ses amies et dans la solitude.

Jeune écrivain prolifique et mythomane, il a publié sous les noms de Jacques-Brigitte Custo, Brigitte Jacusto et plus récemment Joni Jacusto plusieurs petits livres de poèmes avec la coopérative d'édition En Jachère, les éditions de La Passe et publiera prochainement à L'Oie de Cravan.

C'est un grand honneur pour moi de le savoir dans ma famille imaginaire.

*En dormant parmi les vignes des jours
le serpent qu'on tenait pour mort
s'en est allé comme un sentiment
et nous les enfants sévères
parce qu'enfants de nous-mêmes
nous vieillissons par à-coups
et nos visages naissent dans l'herbe*

Jonas Fortier, *Verre d'Astre*
La Passe, 2016

Denise Desautels

Où commence l'appartenance à la relève – après combien de pages ? Et où s'achève-t-elle ? Depuis 2015, *Portrait d'homme* et *Les chants du mime*, quelques textes sur internet, dont le bel et hurlant « Je suis battue », et chaque fois la poignante texture de sa langue s'appropriant tout : le « temps froid », le « temps menaçant », la fatigue, le pas, l'immobilité, le silence où « les regards tiennent lieu de toucher », le ciel, le sol, le saut. Et tout ça qui me / nous concerne tant – beaucoup de désespéré, de beauté aussi – dans une langue, semblable à celle du mime, lente, précise dans l'image, à la fois regard et geste – sorte de « bras d'horizon » oserais-je dire –, une langue qui veut « réapprendre » ses propres « objets » et tout re-commencer, qui y croit fort, au recommencement, qui « veut aller vers » l'autre, le traverser. Devenir autre avec l'autre, car c'est urgent et que « nous sommes innombrables ». Puis tout au bout... devenir chant pour « ne pas mourir aujourd'hui ». Pas encore.

Sur l'asphalte, des figures de musée : granite, marbre, robes et mises en plis. Personne ne les regarde alors que tout – l'élévation du cou, la courbe du son, un battement de jambes – veut aller vers quelqu'un.

Gabrielle Giasson-Dulude, *Portrait d'homme*
Noroît, coll. « Initiale », 2015



Fernand Durepos

Chaque mot comme un quitte ou double pour se sortir d'un monde battant retraite, vide de sens. Dire et avouer le vivant, mitan de la nuit ou petit matin pour y croire toujours.

Exister, enraciné dans le beau refus que tout ne s'écroule autour. Pousser plus loin, seul ou avec l'autre, des restes de planète en tête, un univers en reconstruction dans la chaleur qui monte du ventre, urgente.

Résister d'une douceur amoureuse. Renverser tempêtes et deuils jusqu'à occuper à hauteur du cœur et de rage joyeuse les paysages tant banals que surprenants d'un siècle fou, épuisé à nous mendier simulacre d'âme. Faire face. Direct, fier et debout.

Dire. Avouer. Exister. Pousser plus loin. Résister. Renverser. Faire face. Mais surtout lire et relire Rose Eliceiry. Pour le plaisir d'une voix et d'une écriture mures au cœur desquelles, entre hommes et chiens confondus, tout désir de durer se rêve droit devant : *Là où fuit le monde en lumière*.

*j'ai fait le dénombrement des vestiges
j'ai recensé les ombres
et compté sur mes doigts les prénoms de l'absence
il manque des manquants
j'ai classé les départs, calculé mes églises
fait le décompte des heures burinées dans les os
repris toute la vie par la fin, attendu l'origine
tendu mes mains
montré du doigt, crié un peu*

*j'ai fouillé dans ton corps
creusé dans les ruelles un semblant de passage
et tenté de cueillir au bout de mes silences
l'air, la peau et le vacarme*

Rose Eliceiry, *Là où fuit le monde en lumière*,
L'Écrou, 2017

Louise Dupré

Rosalie Lessard n'avait pas vingt ans quand elle a publié, en 2000, *À perte de monde* aux Écrits des Forges. C'est aussi là qu'elle a fait paraître, en 2006, *La chair est un refuge plus poignant que l'espace*. En 2006 également, elle s'est vu accorder le Prix de poésie Radio-Canada. Puis, après un long silence, elle est revenue en 2015 avec *L'observatoire*, aux éditions du Noroît, qui lui a mérité le prix Émile-Nelligan et le prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec. Alliant force et délicatesse, son écriture ciselée témoigne d'un sens aigu de l'observation, qui n'est pas dépourvu d'humour ni d'ironie. On y remarque une belle précision dans le travail du vers, une subtilité dans le choix des images, de même qu'une grande justesse de la voix. Discrète, Rosalie Lessard fréquente peu le milieu littéraire. Il faut la rejoindre là où elle est : dans ses livres.

APPELLE TOUR DE CONTRÔLE

*Dans la fenêtre de l'autobus, l'avion diminue
Comme un jouet superposé
À nos reflets
Entrecoupés de troncs d'arbres, en lamés
De flocons et fumées d'autoroute
Entre autres mouches sur la vitre.*

*Perdus pour nous les aviateurs
Et nous pour eux sous le drap des nuages
Et nous pour nous
Devant la surface opaque des forêts.
Peut-être ne tient-on qu'à un œil.*

Rosalie Lessard, *L'observatoire*
Noroît, 2015



La chute de l'ange 3

Maxime Catellier

On raconte que Lucifer était le plus bel ange et que sa révolte contre Dieu a entraîné sa chute. Le « porteur de lumière », figure prométhéenne avalée par la chrétienté et dont le rôle demeure central dans notre culture, est puni de son orgueil d'avoir voulu s'élever au-dessus des autres, d'éclairer le monde comme l'étoile du matin se lève au-dessus des champs avant que le soleil ne vienne embraser ses carrières. Son ombre s'étend sur le visage du Christ, celui de Virgile, de Dante et de Baudelaire, en passant par Milton, Shelley et Faust, avec un tel éclat que la tradition poétique moderne semble avoir trouvé dans cette rébellion de Lucifer le motif obsédant par lequel elle tente de définir son rôle social.

Or, il est bien connu que le Diable, en Canada, avait la fâcheuse habitude d'apparaître uniquement durant les fins de veillées pour faire danser la plus belle fille du village. Il se préoccupait bien peu de poésie. Le premier à le défier, un dénommé Hector de Saint-Denys Garneau, enfilera les vêtements d'Orphée pour descendre retrouver celle qui, perdue dans les enfers du bordel, ne remontera jamais à la surface. C'est en 1937, sur ce tronçon de la rue Saint-Vallier qui passe en douce sous l'Hôtel-Dieu, qu'il émergera de son périple en ayant laissé filer sa joie et son ombre dans les bras du *Ciel de Québec*, au cœur de « la belle, l'extraordinaire lumière de notre pays à la fin de l'hiver¹ ».

Il fallut attendre 1948 pour que le cri se fasse entendre, pur incendie de tout le terrain vierge qui s'étendait de Montréal à Saint-Félicien : c'était Paul-Marie Lapointe. Dans cette poésie *immédiate* imprimée sur une Gestetner de location, au mépris de la morale, de l'esthétique et du politique de son temps, ces petits et grands théâtres de la vie étouffée à même les pores du réel, Lapointe condensait en un volume la lumière vive d'une poésie appelée depuis toujours à réinventer le monde qu'elle contribuait à détruire : « tout explose dans la ville sauf nous qui sommes en-dehors-de-la-ville qui est dans la ville qui n'existe pas en dehors de la ville² ».

Dans un entretien accordé à Michel van Schendel et Jean Fiset en 1992, Lapointe raconte les circonstances entourant la publication du *Vierge incendié*, et

la découverte de la possibilité de tout remettre en question, par l'écriture ou par quelque autre activité créatrice de même nature. En fait, le sens de « poésie », je pense que c'est là que je l'ai trouvé. Il faut que la poésie soit subversive, qu'elle se pose contre l'ordre établi, qu'elle remette en question le monde dans lequel tu vis, son langage. [...] La poésie c'est la voix de l'individu dans la foule, le cri de la solitude de l'être dans la société. La poésie, c'est un discours anti-social³.

Il précisera plus loin qu'elle est surtout *anti-société*, et qu'elle aime avant tout le monde qui la compose, sinon elle ne serait jamais en mesure de se révolter. Cette conception du rôle de la poésie, comme étant un nécessaire travestissement du monde et de son langage à travers le cri d'un individu, n'a jamais changé chez Lapointe, qui s'était déjà exprimé sur cette question dans les années 1960 :

Face au monde à transformer dans ses structures, dans l'évidence de ses structures, la poésie ne peut paraître qu'inutile. Mais, si la poésie ne s'aligne pas dans la stratégie des politiques, elle n'en est pas moins l'arme essentielle de la véritable Révolution. Elle est dissidente, mais n'existe que pour l'accomplissement de l'homme⁴.

C'est devenu un lieu commun que de considérer les poètes de la Révolution tranquille comme les fers de lance de l'avènement de la *Terre Québec*, pour reprendre le titre de recueil bien connu de Paul Chamberland. Mais il faut aussi observer à quel point le discours nationaliste a accaparé la révolte dont nous parle Lapointe, elle qui n'a rien à voir avec notre indépendance politique, mais plutôt avec l'indépendance d'esprit nécessaire à l'éclosion des œuvres véritablement subversives de notre courte histoire. Ainsi, pendant qu'on la cherche chez Chamberland, Miron ou Godin, qui tracent surtout les contours de la vie résignée pour esquisser cet *homme agonique* dont on finit par ne plus savoir s'il est un révolté ou un mort-vivant, la subversion s'incarne dans le théâtre foudroyé de Michèle Lalonde, annoncée par des *Panneaux-réclame*⁵ sur lesquels on lit : « La poésie sera totale ou ne sera pas. » Cette subversion parcourt, telle une longue improvisation de free jazz, le phrasé plein d'accidents de Louis Geoffroy : « l'île meurt et meurent aussi les ordures sublimées de sentiments de conquis – l'homme seul danse ridiculement seul, la lame à l'œil, le cou coupé, wagon de tête face au vide d'un désert sans rail⁶. »

Femmes-colères

Huguette Gaulin, dans *Lecture en vélocipède* (Éditions du Jour, 1972), débarrasse le langage de tout ce qui n'est pas nécessaire à son implosion. Mais le langage échoue à la libérer d'un quotidien aliénant, de sa fonction sociale qui, pour les femmes, signifie encore et toujours prendre soin des autres sans jamais avoir droit à *une chambre à soi*. Dans son journal, peu avant son immolation publique, elle écrit : « J'allais faire l'amour avec le feu puisque je ne trouvais pas de compagnon plus puissant, plus tenace. J'allais me pervertir dans le feu, me laver à même les cendres⁷. » S'unir au feu, à la source vive de la lumière, n'est-ce pas d'abord reprendre le rôle de cet ange qui se révolte contre son maître ?

La révolte, indissociable de notre modernité poétique, se clôt ainsi sur deux morts qui frappent l'imagination : le saut de l'ange Gauvreau dans l'abîme et l'« autodafé » de Gaulin. Avec des précurseurs comme ça, on n'a pas besoin d'enfer.

Accompagnant d'abord un Denis Vanier « malade de boisson sur la route de la soie⁸ », Josée Yvon délaisse bientôt son costume de fée des étoiles pour produire une des œuvres les plus subversives jamais écrites depuis celle du divin marquis : « à quoi ça pense un bébé de 12 ans avec 3 femmes qui le masturbent, dont sa sœur ?? peut-être à un gars⁹. » Yvon inaugure, avec ses récits scabreux de la vie souterraine des bibittes du Centre-Sud, une poésie des femmes violemment intrusive, qui saccage le réel en lui niant tout droit à l'image, dans un débouloignement des idoles de la beauté et du soi-disant lyrisme révolutionnaire des mâles célébrant la femme comme un trophée à mettre à leur boutonnière de révoltés.

De la hanche d'Yvon naîtra toute une constellation d'écrivaines dont la révolte constitue un puissant moteur métaphorique, de Carole David à Catherine Lalonde, en passant par Hélène Monette et Geneviève Desrosiers. Cette dernière, dont l'œuvre tient essentiellement à un seul livre publié de manière posthume par L'Oie de Cravan en 1999, continue d'exercer une influence prépondérante sur les forces vives de la poésie nouvelle.

Révoltes contemporaines

Une chose est certaine, les œuvres contemporaines dans lesquelles s'exprime le plus clairement la révolte sont rarement celles que l'on célèbre sur le champ, mais elles marquent au fer rouge leur époque : le travail de Jean-Sébastien Larouche est à cet égard précurseur de plusieurs transformations qui sortiront la poésie québécoise des ornières formalistes où elle s'était enfoncée, tout comme celui de Jean-François Poupart remettra de l'avant un lyrisme oublié dans les décombres du siècle. Ce sont d'ailleurs ces deux braques (il fallait les voir cracher dans le micro à l'époque où le slam n'était qu'un rituel de danse ensauvagée) qui contribueront par leur travail éditorial, respectivement à L'Écrou et aux Poètes de brousse, à un décloisonnement des perspectives que nous pouvons aujourd'hui observer à l'œil nu, le milieu poétique ayant mué en cet assemblage hétéroclite, lyrique, révolté, impudique et malpoli qui

jure avec une littérature de plus en plus confrontée aux impératifs économiques de sa mise en marché. La poésie a survécu à sa professionnalisation.

Et un matin, un coup de téléphone nous transperce le crâne. Et nous appuyons au hasard, le doigt humide entre les pages, sur cette gâchette sensible aux tempes : « Ma mère m'a dit de rester forte dans le monde des hommes. Je suis née avec ça dans la gueule, dans mes échantillons de pisse et dans la chimie de mon bois tinctorial. J'ai le froid de l'intellect en héritage. Ma jouissance y répand des fautes de frappe¹⁰. » Il n'y a pas d'erreur : c'est exactement ça. Il faut brûler les idoles. ♦

1. Jacques Ferron, *Le ciel de Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, p. 390.
2. Paul-Marie Lapointe, *Le réel absolu*, Montréal, L'Hexagone, 1971, p. 47.
3. *Voix et Images*, volume 17, numéro 3, printemps 1992, p. 387-410.
4. Cité par François Dumont dans *Usages de la poésie*, Québec, PUL, 1993, p. 105-106.
5. Michèle Lalonde, *Défense et illustration de la langue québécoise*, Paris, Seghers/Laffont, 1979.
6. Louis Geoffroy, *Le saint rouge et la pécheresse*, Montréal, Éditions du Jour, 1970, p. 53.
7. Cité par Carole David dans *Huguette Gaulin, sœur de feu*, *Le Devoir*, 13 février 2016.
8. Denis Vanier, *Le clitoris de la fée des étoiles*, Montréal, Les Herbes rouges, 1974.
9. Josée Yvon, *Danseuses-mamelouk*, Montréal, VLB, 1982, p. 81.
10. Daria Colonna, *Ne faites pas honte à votre siècle*, Montréal, Poètes de brousse, 2017, p. 60.

Maxime Catellier est né à Rimouski et vit à Saint-Anicet. Il enseigne la littérature au Collège de Valleyfield. Dernier titre paru : *Le temps présent*, Boréal, coll. « Liberté grande ».



La poésie m'a sauté dessus un samedi

Yvon Paré

Ce n'est pas moi qui ai trouvé la poésie. C'est elle qui m'a attrapé dès que j'ai voulu secouer les mots sur une grande feuille lignée pour en dessiner tous les contours.

J'avais quinze ans, peut-être moins. Autant l'avouer, mon premier poème m'a été livré à l'épicerie de mon beau-frère. J'y travaillais le vendredi soir et le samedi toute la journée jusqu'à vingt-deux heures. Des journées où je tenais la caisse, emballais les achats des clients et allais placer le tout dans les autos. Une vingtaine d'heures en tout pour cinq dollars. Le salaire minimum était vraiment minimum alors.

Un monsieur Nadeau d'un âge vénérable, autour de la soixantaine, venait souvent au magasin pour parler de tout et de rien. Pour passer le temps qui filait trop vite selon son goût, rue des Peupliers.

Un samedi, il arrive et me lance en me regardant dans yeux : « La vie, c'est comme la température... » Je n'ai retenu que les premiers mots. Il parlait du soleil, de la pluie, du vent qui secouait les piquets de clôture et retroussait les jupes des filles qui fréquentaient le couvent. Ce fut l'illumination ! Le soir, après le travail, dans ma chambre alors que tout le monde dormait, je me suis livré à la poésie en tremblant.

*La vie c'est comme la température
Parfois, ça peut faire dur
Souvent, c'est trop chaud
Quand le soleil pousse dans le dos.*

Il faut commencer quelque part. Je n'avais pas de livres de poésie sous la main, mais j'avais monsieur Nadeau. La semaine suivante, dans la bibliothèque de l'école secondaire Pie XII de Saint-Félicien, j'ai trouvé les poèmes d'Émile Nelligan.

*Mon âme est noire ! Où-vis-je ? où vais-je ?
Tous ses espoirs gisent gelés :
Je suis la nouvelle Norvège
D'où les blonds ciels s'en sont allés !*

J'ai appris plusieurs poèmes d'Émile par cœur. Et quel effet a eu Paul Éluard sur moi quand j'ai lu beaucoup plus tard ce vers inoubliable : *La terre est bleue comme une orange*. Ce fut une déflagration, un big bang. On pouvait donc écrire des affaires de même. Je me suis mis à la poésie comme on entre en religion, usant mes crayons à mine de plomb et effaçant sans cesse.

Mais que pouvais-je écrire après « les sanglots longs des violons de l'automne blessent mon cœur d'une langueur monotone » ? Verlaine et Rimbaud avaient tout dit. Comment écrire quand on est le dernier de la liste ? Comme si l'évolution de Charles Darwin avait pris fin avec mon père et que je n'étais qu'un boson de Higgs détraqué.

Langevin

J'ai déjà parlé de *l'effet* Gilbert Langevin. Il était mon premier poème vivant et je pouvais l'écouter, lui parler, le toucher et chose étonnante, il aimait la bière autant que moi. Avec Gilbert, je ne savais jamais quand il récitait l'un de ses poèmes ou bien quand il parlait comme tout le monde. Il m'a fait lire Antonin Artaud que j'ai eu bien du mal à comprendre, Saint-John Perse, Paul Reverdy, Jules Supervielle, René Char, Yves Bonnefoy et bien d'autres. J'ai acheté alors presque toute la collection « Poésie » de Gallimard, rêvant d'y voir mon portrait sur la page couverture. Je tentais de faire exploser les mots pour qu'ils échappent à tous les carcans. La poésie, c'était partir pour n'importe où.

Et ce fut Gaston Miron et Paul Chamberland. Ils ont eu le même effet sur moi que Marie-Claire Blais. Ils esquissaient un Québec gelé *ben dur*, étouffé dans un banc de neige, un pays qui avait besoin de la respiration artificielle.

*La marche à l'amour s'ébruite en un voilier
De pas voletant par les eaux blessées de nénuphars
mes absolus poings
ah violence de délices et d'aval
j'aime
 que j'aime
 que tu t'avances
ma ravie
frileuse aux pieds nus sur les frimas²*

Je me suis mis à scander les poèmes de Langevin et de Miron, d'Yves Préfontaine aussi ! Il y avait tant de pistes à suivre. Et tout a basculé quand j'ai mis la main sur Tristan Tzara et *L'homme approximatif*. Une révélation ! Je n'aurais jamais publié *L'octobre des Indiens* sans



ce choc. Il m'a donné une forme pour mes poèmes. Une chaloupe, si vous voulez, dans laquelle je pouvais entasser mes mots et plonger dans les plus gros rapides.

Et j'ai eu mon recueil de poésie en 1970. Un livre tout blanc comme dans la collection de Gallimard, aux Éditions du Jour. Mon seul recueil de poésie.

Narration

C'est encore *l'effet* Langevin. Il trouvait mes poèmes narratifs. Je ne pouvais m'empêcher de raconter une histoire. Poète, oui, mais surtout conteur, inventeur de vérités. De quoi ébranler le clocher de l'église de La Doré que je fréquentais pour faire plaisir à ma mère lors de mes retours au village.

Et j'ai écrit *Anna-Belle*, un roman qui n'est pas un roman, une histoire à côté d'une histoire où je mets tous les poètes à table. Mon texte est tapissé de poésie que je cite tout de travers pour danser autour d'une femme qui se gave de mes phrases. C'est comme si je dynamitais mes poèmes pour les laisser se répandre sur une centaine de pages. Parce qu'un poème est une sorte de trou noir qui compresse les mots pour n'en garder que quelques-uns à la surface. Et quand la « dilatation brusque » (terme pour remplacer *big bang* que je ne veux pas répéter) se produit, ça donne des romans.

Lecture

Je lis encore de la poésie. François Charron, l'admirable, mon ami de toujours, Carol Lebel, ses textes pesants de questions, avec ses toiles qui ouvrent des fenêtres sur des mondes.

Les mots sans mystères
*S'effacent les uns après les autres*³

François Turcot, l'étonnant, l'existentiel, Charles Sagalane pour les chemins étranges qu'il emprunte et Denise Desautels et Hélène Dorion pour leurs murmures. Gabriel Robichaud pour la musique dans l'oreille. J'aime encore et toujours Pierre Morency parce que son poème est chaud comme une caresse malgré la peur parfois qui colle à la lueur d'un fanal. Ça me ramène à Guillevic que je lis en m'agenouillant comme pour une prière. Et parfois aussi, les paroles de Luc De Larochellière, pour me rappeler qu'une chanson, c'est un texte avant tout.

Alors mettez au cimetière les balançoires les toboggans
Que l'on voie s'enfuir la misère devant tous les rires des enfants
Pendant qu'encore à la radio on nous joue et rejoue sans fin
*La tragédie du grand suicide américain*⁴.

J'aime la poésie, le souffle de la pensée, ce battement des paupières qui fait trembler l'Amérique, ce mariage d'hirondelles qui s'envolent pour le plus beau et le plus fou des voyages. ♦

1. Émile Nelligan, *Poésies complètes*, Montréal, Typo, 1998.

2. Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1970.

3. Carol Lebel, *Carnet du vent 2*, Chicoutimi, Éditions de l'A.Z., 2017.

4. Luc De Larochellière, « Suicide américain », chanson tirée de l'album *Autre monde*, Les disques Victoire, 2016.

Yvon Paré a publié un essai, des romans, de la poésie et des récits. *Le voyage d'Ulysse*, un roman épique dans lequel il suit les traces du personnage d'Homère, a remporté le prix Ringuet du roman de l'Académie des lettres du Québec en 2013. On peut lire ses chroniques sur yvonpare.blogspot.com.



Le fil du poème



Portrait croisé de deux éditeurs contemporains, Benoît Chapat et Julia Ros, qui entretiennent un rapport aigu à l'objet-livre.

Sébastien Dulude

Depuis Mallarmé, la poésie moderne tire parti de l'espace de la page non seulement pour s'y déployer, mais surtout pour créer du sens qui n'appartient pas à la seule sémantique du langage écrit. Se souvient-on assez que le célèbre poème *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* est demeuré dans un état provisoire pendant dix-sept ans, le temps qu'André Gide en coordonne la réalisation typographique définitive et souhaitée par Mallarmé ?

Au Québec, c'est grâce aux Éditions Erta fondées en 1949 par Roland Giguère et à quelques autres précurseurs que le livre de poésie est devenu un champ de recherche-crédation en soi, vecteur esthétique indissociable du texte. Trop peu nombreux auront été leurs héritiers, éditeur-trices sachant penser le livre comme instrument actif dans l'expérience du poème ou proposant des expérimentations graphiques et formelles innovantes – pour lesquelles il faut plutôt se tourner, depuis quelques années, vers de micro-éditeurs tels Rodrigol, Possibles ou Le laps.

Tenir un texte, lire un objet

Une fraction d'individus seulement se reconnaîtra dans ce geste : écouter un album de musique, pochette à la main, en lire simultanément (pour une énième fois) les caractères fins des remerciements, crédits de réalisation et autres détails, en plus des paroles, bien sûr. Ce type de mélomanes boulimiques de lecture – et les gens qui lisent les génériques de films sont du même acabit – est à rapprocher de ceux et celles qui lisent tout le livre, tous les mots imprimés des livres, textes et paratextes. Celles et ceux qui classent leurs livres par maisons d'édition, qui portent attention aux collections, qui connaissent le nom des directeur-trices littéraires, traducteur-trices, imprimeur-euses comme d'autres vont visiter les lieux où mûrissent leurs vins préférés.

Quand et pourquoi embrasse-t-on un jour ces données extra-littéraires pour les intégrer à sa lecture ? Difficile à dire. Question de tempérament. Chose certaine, ces aspects sont non seulement une source d'information complémentaire sur le texte offert à la lecture, mais témoignent d'une écologie d'intervenant-es qui gravitent dans et autour de chaque livre, intervenant-es par qui est rendue possible la présence des livres, physiquement disponibles à notre toucher et à notre vue – sans parler de l'odorat et du goût, pour les plus voraces.

J'imagine que l'on devient éditeur-trice de poésie lorsque l'on prend conscience de ces réflexes, que l'on se prend d'affection pour le support du texte, pour son dispositif imprimé et relié, conçu pour transmettre du langage et créer une expérience sensible et unique du livre.

C'est avec cette piste en tête que j'ai discuté avec Benoît Chapat et Julia Ros, respectivement éditeur-fondateur de L'Oie de Cravan et éditrice responsable de la collection « Poésie » aux Éditions du passage.

Faire découvrir le poème

Benoît Chapat découvre la poésie à l'adolescence, mais celle-là le quitte quelques années tandis qu'il complète une formation universitaire en cinéma et qu'il obtient ses premiers emplois en montage vidéo. La lecture d'une anthologie du poète surréaliste belge Louis Scutenaire lui redonne non seulement le goût de lire de la poésie mais aussi l'envie d'en écrire. Et donc, par la force des choses, d'en *faire*. Il emprunte à un vers de Scutenaire le nom de sa maison d'édition (« Les Oies de Cravan naissent des mâts pourris des navires perdus au golfe du Mexique. »), se fait conseiller par sa veuve, la poète Irène Hamoir, et finance son premier recueil, *Loin de nos bêtes*, avec des souscriptions. Pour le design de la majorité de la centaine de titres qu'il publie à partir de 1992, Chapat se tourne vers une facture relativement classique, inspirée du XIX^e siècle, qui met en valeur les papiers et une typographie soignée.

Pour sa part, lorsque Julia Ros arrive aux Éditions du passage, la grille graphique de la collection, créée par Louise Marois, est déjà bien en place. Les recueils y sont immédiatement reconnaissables par leur couverture blanche ou crème griffée d'une petite couture de fil rouge. Cette sobriété s'accorde tout naturellement avec les goûts de l'éditrice. D'abord formée en littérature et en édition en France, puis à l'Université de Sherbrooke, Ros avait tôt fait de remarquer le travail graphique épuré de petites maisons d'édition françaises comme celles de Claire Paulhan et d'Isabelle Sauvage. Forte de cette connivence naturelle, elle poursuit aux Éditions du passage un travail d'édition minutieux et distingué : « Je veux rester fidèle aux choix de départ. »

Les deux éditeurs s'accordent pour affirmer que chaque livre est foncièrement différent, et qu'ils réfléchissent à sa facture visuelle au cas par cas. Lorsque vient le temps de penser à la forme matérielle du texte, le fauconnier de L'Oie de Cravan cherche le bon écrivain. Deux mots d'ordre, très pragmatiques, le guident : qualité et bas prix. Tout le reste semble possible. On sait d'ailleurs que la maison ne s'embarrasse pas des genres littéraires et a su également accueillir dans son catalogue des ouvrages illustrés, de la bande dessinée et des disques.

Les couvertures sont tantôt typographiées sur des presses manuelles, sérigraphiées, imprimées en offset ou au moyen d'une panoplie d'autres techniques souvent artisanales. Elles sont aussi parfois l'occasion d'astucieux clins d'œil à des réalisations graphiques du passé ; ainsi, les plus perspicaces lecteur-trices auront décelé que la couverture des *Armes* à penser de Shawn Cotton (2015) et, plus récemment, de *Mèche* de Sébastien B. Gagnon faisaient référence à celle de l'ovni littéraire de Jean-Paul Martino, *Les objets de la nuit*, publié aux Éditions Quartz (1959), sur laquelle est imprimé le poème liminaire du recueil.

« De manière très organique », Chapat s'est entouré à ses débuts d'un duo de collaborateurs indispensables, les imprimeurs Ginette



Nault et Daniel Beaucaire, à qui l'histoire de l'édition québécoise devait déjà une vaste part du catalogue des Herbes rouges et des éditions Cul-Q, notamment. « L'amitié joue beaucoup », affirme Chaput, signifiant là que la relation d'un éditeur avec ses collaborateurs doit pouvoir se déployer dans le temps, la confiance, la complicité.

C'est encore à l'atelier Erta de Roland Giguère que me font penser les réflexions de Benoît Chaput ; à Giguère qui, étudiant en typographie, s'entoure de ses professeurs et collègues de l'École des arts graphiques pour créer des livres dont la matérialité entrait en profonde résonance avec leurs poèmes. Je le répète : ils ne sont pas fréquent-es, les éditeur-trices qui savent intuitivement créer une voix avec du papier, proposer un rythme à nos mains et à nos yeux de lecteur-trices, aménager une chambre de sens aux poèmes.

Aux Éditions du passage, c'est au studio graphique Feed que sont confiés les projets. Si la grille graphique de la maison est en apparence moins changeante qu'à L'Oie de Cravan, le travail de mise en pages n'a rien d'automatique ou de répétitif. Une fois la direction littéraire complétée, un dialogue rapproché entre l'éditrice, le designer graphique Raphaël Daudelin et l'auteur-e s'engage pour créer une mise en page qui respecte le texte et ses intentions. La grille préétablie est-elle alors une contrainte pour des textes dont la spatialisation est un enjeu fort ? « On l'aime, répond Julia Ros, non seulement permet-elle une uniformisation de la collection que le public a appris à reconnaître, mais elle autorise, à l'intérieur, une multitude de petites interventions pour rendre chaque texte unique. » Nous viennent en tête les deux images de Coco-Simone Finken encollées à la fin du recueil *Au monde. Inventaire* d'Antoine Dumas (finaliste aux prix Émile-Nelligan et du Gouverneur général en 2016) ou encore la petite enveloppe mystère dissimulée au sein du *Chantier des extases* de Marie Chouinard (2008).

On sait qu'une standardisation des couvertures – une pratique adoptée chez nous par des éditeurs tels Les Herbes rouges, Le Quartanier et La Peuplade – contribue non seulement à rendre visible le catalogue en librairies, mais aussi à transmettre une image de marque, voire un prestige éditorial auquel, en tant qu'auteur-e, il faut consentir d'emblée (qui négocierait autre chose qu'une couverture crème chez Gallimard?). Or, ce qui distingue la maquette des Éditions du passage n'est pas tant sa sérialité que la touche humaine qu'ajoute le fil rouge cousu à l'angle de coiffe de la reliure, une marque fondamentalement approximative, qui rappelle la main des artisans qui auront donné vie aux textes en concevant leur forme-objet.

L'autre détail graphique qui ne manque pas d'étonner au Passage est l'absence de texte sur le dos du livre (communément appelé « épine », pour *spine*, en anglais). Aucune mention du nom de l'auteur-e ni du titre de l'ouvrage n'y figure, un risque assumé et esthétiquement cohérent avec le minimalisme de l'approche globale. Un risque, vraiment ? « Il faut faire confiance au texte, à sa magie, et permettre sa découverte par la lecture et non juste par sa couverture », précise l'éditrice. Voilà une position qui contraste admirablement avec le bruit visuel ambiant.

Savoir toucher

Les livres sont des objets vivants, des propositions en suspens qui attendent d'être (ré)animés par les lecteur-trices. Face à notre droit absolu de découvrir les recueils comme bon nous semble, il y a, de l'autre côté du miroir, les gestes patients des poètes et de leurs éditeur-trices. Contrepoids à l'obsession du rendement économique de la *chaîne du livre*, L'Oie de Cravan et les Éditions du passage rappellent plutôt l'importance du détail et de la fragilité du fil qui unit le texte à l'objet, et l'objet à notre expérience singulière, jamais exactement reproductible, humaine, en somme. ♦

La littérature inséparable d'une vie vulnérable



Stéphanie Roussel

Si on soulève ma peau, on verra ce qui se cache en dessous : des vers.

Daphné B.

Les femmes remplissent et traînent des carnets depuis toutes jeunes. Elles les cachent sous leur oreiller, dans leur tiroir de sous-vêtements, tout près de l'intimité de leur corps. Il faut bien qu'elles existent quelque part. Dans leurs journaux intimes, elles consignent leur vie, qu'elles peinent à retrouver dans les œuvres qu'on leur présente.

Cette pratique n'est ni réservée aux femmes ni pratiquée par toutes, bien sûr, je n'ai moi-même jamais eu la patience qu'elle exige. C'est néanmoins une habitude largement genrée, ce qui s'explique historiquement. Jusqu'à tout récemment, les femmes n'avaient pas accès au même enseignement que les hommes, et leur apprentissage était confiné à la maîtrise des formes de l'éloquence privée : la correspondance et le journal intime. La parole féminine s'est déployée à l'ombre des œuvres cano-niques, à l'écart du système éditorial, puisque ces manières d'écrire n'étaient pas considérées par les institutions modernes, qui privilégiaient une littérature intransitive, écrite hors du monde et sans sujet énonciatif.

Les temps changent, dit-on. Dans les années 1980, au Québec, des voix féminines se sont élevées, telles celles de Marie Uguay, France Théoret, Denise Desautels, et depuis une « poésie de l'intime » est publiée par des femmes, des personnes non-binaires et des hommes : *La fatigue des fruits* de Jean-Christophe Réhel (L'Oie de Cravan, 2018), *Moi, figuier sous la neige* d'Elkahna Talbi (Mémoire d'encrier, 2018), *Delete* de Daphné B. (L'Oie de Cravan, 2017), *Les garçons au vent* de Roxane Nadeau (La Tournure, 2017), *L'empire familial* de François Rioux (Le Quartanier, 2017), *Particules mélancoliques* de Simon Poirier (Le Léopard amoureux, 2017), *Bleuets et abricots* de Natasha Kanapé Fontaine (Mémoire d'encrier, 2016), *Last call les murènes* de Maude Veilleux (L'Écrou, 2016), *Shrapnels* d'Alice Rivard (L'Écrou, 2016), pour m'en tenir à quelques titres récents. Mais cette épithète est trop souvent employée par la critique de manière à maintenir la séparation historique entre la littérature canonique et les écritures du témoignage. La poésie « de l'intime » s'apparenterait à la poésie sans en être tout à fait. Elle serait trop centrée sur le sujet et pas assez sur la forme.

Sébastien Dulude a écrit en ce sens au sujet de *Shrapnels*, dans un précédent numéro de *Lettres québécoises* (n° 164, hiver 2016) : « Le propos, dont on convient aisément qu'il témoigne d'une vie épouvantablement difficile et injuste – mais là n'est pas la question – est raconté de manière si univoque qu'il ne laisse pas la moindre chance au lecteur de dériver à partir des images [...] ». Sa critique a suscité une vive réaction sur les réseaux sociaux et lui a valu une réponse d'Alice Rivard, publiée sur le site de *Filles Missiles*.

L'autrice de *Shrapnels* revendique le terme « radical poetry », en référence au mouvement politique du *radical softness*, qu'elle

rapporte à « une poésie in your face qui ne s'excuse pas d'exister, qui ne survalorise pas la technique au détriment du contenu, qui est faite de cette expérience humaine commune, et qui est donc accessible à toutes et tous¹ ». Dulude a choisi d'écarter la perspective humaine derrière les poèmes pour restreindre sa réflexion aux plans sémantique et formel, alors même que la poésie de l'intime force à penser la littérature comme inséparable d'une vie vulnérable. La forme n'est plus, dans cette perspective, un aspect distinct du sujet. Je reviens sur cette critique parce que Sébastien Dulude pose si bien l'enjeu du recueil qu'il refuse pourtant d'aborder. Faisons ce qu'il n'a pas fait : prêtons attention à ce qui surgit lorsqu'on situe la question des écritures du témoignage (poésie de l'intime, récit de soi, autofiction) justement là où il a détourné le regard.

S'autotraduire pour exister

Les recueils mentionnés plus haut révèlent la nécessité de s'écrire, de parler pour et en soi-même. Ce faisant, le sujet revendique son agentivité, à savoir « la capacité d'agir de façon autonome, d'influer sur la construction de sa propre subjectivité et sur sa place et sa représentation dans l'ordre social² ». Il cherche à se nommer, à le faire avant que son identité soit, une fois de plus, réappropriée, massacrée par autrui :

*Je lève la main rapidement
juste après Guy Saint-Jean
par survie
avant que
le massacreur de prénoms dise le mien
[...] je lève la main pour m'assurer
d'une élémentaire survivance³.*

Dans ce recueil, Elkahna Talbi soutient : « C'est en les nommant que les choses prennent forme. » Le corps devient le lieu privilégié d'une résistance. Natasha Kanapé Fontaine le reformule sans cesse au fil des poèmes de *Bleuets et abricots* :

*Tu ne me glorifieras plus
je serai ni statue de la Liberté
ni poupée vaudou ni appareil de fêtes
je prendrai forme humaine*

La poète innue se souvient du « choc de la dépossession » et en témoigne pour en préserver la mémoire :

*Je dis je
pour les autres
la souffrance des miens*



Photo: Cindy Boyce

En ne confinant pas leurs expériences intimes aux pages d'un carnet, les autrices et auteurs en assurent la transmission et contribuent à valoriser différents régimes d'expérience. Marie Darsigny explique qu'« en exposant les plaies au grand jour dans une vulnérabilité évidente, les récits intimes font prendre conscience à la femme souffrante qu'elle n'est pas seule et qu'elle peut obtenir du pouvoir en unissant sa voix à celles de ses semblables⁴ ». Le dévoilement des corps marqués par le viol, la précarité, la maladie, le colonialisme, des corps qui ne correspondent pas à une représentation normative, les extrait de leur isolement.

Exister à travers l'écriture, ce n'est cependant pas toujours élégant. Ce ne doit pas l'être, selon Virginie Despentes, pour qui la vulgarité et l'agressivité constituent des voies de sortie des normes d'expression de l'identité féminine (*King Kong théorie*, 2006). Une métaphore, inspirée de Maude Veilleux, me vient tout de suite en tête pour imager cette idée : la poésie, comme un vagin, n'a pas besoin d'être *tight* pour être valable et appréciable :

*checkez-moi ben maude vv
deux v
poète pas tight pantoute
pas tight du vag'
pas tight de la tête*

Les écritures du témoignage ne sont pas réductibles à un exercice formel, qui présenterait un rapport esthétisé au monde. Elles ne peuvent pas non plus être appréhendées selon une logique intransitive, au risque que l'on néglige leur moteur principal, qui n'est pas rhétorique mais existentiel : elles s'appliquent à la mise à nu d'un sujet vivant, d'un ethos culturel parfois hors norme, et s'inscrivent dans une écologie des affects et du souvenir.

L'importance du *care* en critique littéraire

Dès lors, en admettant que les formes poétiques sont indissociables des formes de vie, on constate que critiquer les unes équivaut à autoriser ou à remettre en question les autres. Lori Saint-Martin ironise sur ce cas : « Un roman sur l'état de sa prostate et de ses érections (voir l'œuvre de Philip Roth) est universel ; un roman sur ses ovaires ou ses menstruations n'intéresse personne. Un roman d'amour écrit par un homme est un roman d'amour ; un roman d'amour écrit par une femme est très vraisemblablement de la *chick lit*⁵. » La poésie de l'intime tente de faire apparaître des réalités tenues pour inintéressantes et d'offrir aux personnes qui les vivent, comme l'exprime bell hooks, « le pouvoir d'être reconnue et de se faire voir » (« *the power [for] being recognized and being seen*⁶ »).

La lecture de ces recueils et leur critique doivent assumer une responsabilité, elle aussi encore trop souvent reléguée aux femmes et réduite à la sphère domestique : prendre soin (*to care*). Cela ne signifie pas porter aux nues n'importe quels vers ; il faut plutôt veiller à ne pas effacer la personne qui les a écrits. La notion de *care* ne s'appuie pas sur une égalité de principe, elle repose sur une responsabilité mutuelle et sur la conscience qu'a le sujet de ses privilèges dans une société stratifiée, au sein de laquelle des groupes sociaux entretiennent des relations structurelles de domination et de subordination. Pour éviter que ce soit toujours les mêmes qui crient plus fort jusqu'à effacer les voix les plus fragiles, que les récits de soi archivent et rendent visibles, il importe de considérer une pluralité de sensibilités et de vécus, et ainsi mettre en valeur des manières divergentes de se dire. La reconnaissance des vulnérabilités exige une éthique de la douceur et une attention



Photo : Cindy Boyce

empathique. Je ne réclame pas qu'il faille ménager l'égo de tout le monde et ne plus interroger les œuvres publiées. Mon propos touche plutôt à la place trop limitée accordée à l'expression de la souffrance et des émotions en littérature comme dans la société. C'est un immense défi, que je ne saurais résoudre en quelques mots. Pour commencer, on pourrait cesser de compartimenter les émotions dans un vocabulaire médical, ou de les juger insignifiantes, à distance d'un projet poétique sérieux.

Accepter qu'elles ne soient plus dissimulées, ce n'est pas du voyeurisme. La lecture est une rencontre, parfois frustrante, qui nécessite une ouverture à l'autre. ♦

1. Alice Rivard, « *You can't sit with us* », dans *Filles Missiles*, 2016. Récupéré de <http://fillesmissiles.com/post/155636481207/you-cant-sit-with-us-alice-rivard>

2. Shirley Neuman traduit par Barbara Havercroft, « Autobiographie et agentivité : répétition et variation au féminin », dans J. Hamel, B. Havercroft et J. Lefort-Favreau (dir.), *Politique de l'autobiographie : engagements et subjectivités*, Montréal, Nota Bene, coll. « Contemporanéités », 2017, p. 266.

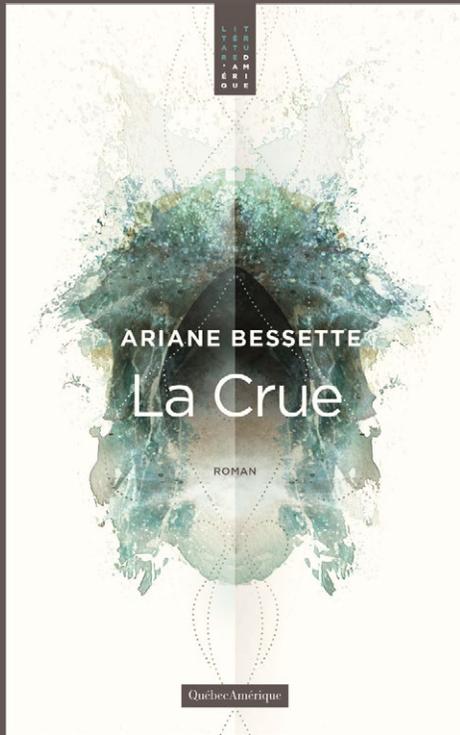
3. Elkahna Talbi, *Moi, figurer sous la neige*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2018.

4. Marie Darsigny, « Trente suivi de *L'écriture de la souffrance comme acte de résistance féministe* », mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 2017, à paraître sur Archipel.

5. Lori Saint-Martin, « Le deuil, le combat : du *manspreading* littéraire à la parité culturelle », *Canadian Women in the Literary Arts*, 2016. Récupéré de <https://cwila.com/le-deuil-le-combat-du-manspreading-litteraire-a-la-parite-culturelle/>

6. bell hooks, « Moving from pain to power », 2015. Récupéré de <https://youtu.be/cpKuL1-GCOM>

Stéphanie Roussel s'intéresse aux pratiques poétiques marginales tels que les micro-libres. Membre du comité de rédaction d'*Estuaire*, elle codirige aussi le collectif Les Panthères rouges et coréalise le documentaire *Open Mic*.



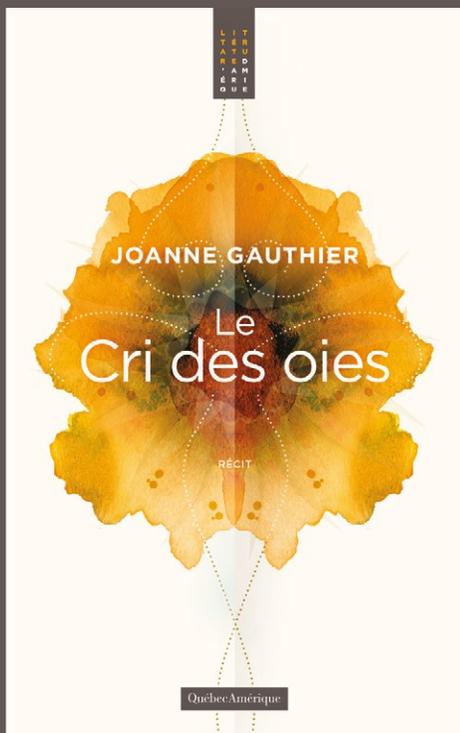
La Crue

« *La Crue* est une œuvre qu'on dévore d'un trait, pressés d'en connaître le dénouement, à laquelle on retourne afin d'en savourer à petites bouchées la fine et sublime prose. »

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec, *Le Devoir*

Il y aurait dans ses yeux une étincelle, quelque chose que je déchiffrerais. Là je saurais, je verrais, seulement dans ce frémissement de la pupille, cette parcelle de mouvement, ce clignement de l'œil. Je verrais qu'il sait quelque chose. Que tout n'est pas dans ma tête. Une porte s'ouvrirait sur ce secret qu'on m'a caché toutes ces années.

Ça me happe tout à coup. Je suis là à me retenir à ce qui n'existe pas. Les mains tendues, enracinées dans ce quelque chose qui me fuit de toutes ses illusions, me nargue et me frappe au visage. Je suis là à m'enfoncer à corps perdu dans ce nom qui fait s'affoler mes pensées. Je m'agrippe encore et encore, et ces eaux m'entraînent, me noient dans leur trouble.



Le Cri des oies

« *Le Cri des oies* de Joanne Gauthier s'avère un récit autobiographique très émouvant, poétique et beau, qui va droit au cœur. »

Alexandra Mignault, *Les libraires*

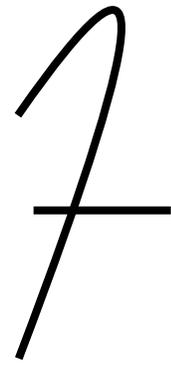
Le bruit singulier de la porte qui s'est ouverte sur le vide de la maison est resté dans ma tête comme le vacarme anodin le plus dévastateur de ma vie. Une simple poignée de porte un peu lousse peut vous anéantir en un seul clic. Ce son de poignée usée a annoncé le reste de notre histoire brinquebalante. Les mois qui se sont enchaînés nous ont vus nous agripper aux bords glissants des journées dépeuplées.

Tout de nos efforts pour ne pas tomber a porté, pendant des mois, un aspect presque vain.

Une fois la porte ouverte, le silence de la maison m'a ensevelie. La lumière nous a recouverts et enveloppés. Un rayon de soleil fou furieux s'est sacré devant nous pour nous accueillir, telle une trêve sur nos visages défaits.

Le noble refus d'encombrer

Dominic Tardif



« Je me souviens que la première fois où j'ai ouvert un recueil, je regardais les pages blanches, avec juste quelques mots, et je trouvais ça particulier par rapport au prix », raconte Marc Desjardins. « Ça m'avait étonné. Ben voyons donc ! Huit dollars pour ça ! Ça parle au yâbe ! »

Que les livres du temps volé éditeur se vendent 50 \$, 60 \$, 70 \$, 80 \$ ou 90 \$, pour un nombre de mots aussi ridicule qu'entre les pages de ceux que son créateur feuilletait au tournant des années 1970 et 1980, a forcément quelque chose d'ironique, reconnaît celui qui se décrit aujourd'hui comme un fervent adepte du « blanc qui prend sa place. » Qu'a-t-il bien pu se passer ?

« Les auteurs et moi, on est les seuls maîtres à bord. On prend le temps qu'il faut pour faire les livres. »

Marc Desjardins

C'est qu'entre le moment où il tombe à la fin de l'adolescence sur le recueil *À propos de l'été du serpent* de Lucien Francœur et celui où il fonde en 1995 la maison d'édition artisanale dont il mène seul la destinée, Marc Desjardins étudie en arts plastiques et contribue à mettre sur pied la galerie B-312 (qui loge toujours dans l'édifice Belgo à Montréal). C'est l'aspect matériel de l'objet-livre qui le conduira à l'édition de publications poétiques et essayistiques de « facture soignée, sobre et classique », que certains qualifient de livres d'artistes, bien que leur créateur rejette poliment l'étiquette.

« Dans l'édition commerciale, le blanc, c'est de l'argent : c'est de la matière, du poids, de l'espace, en somme tout ce qui coûte cher chez un distributeur, mais le temps volé éditeur n'a pas cette contrainte », explique Desjardins, cinquante-six ans, au sujet de l'ample vide dans lequel les vers des livres qu'il publie se tiennent en suspension.

Le blanc, c'est plus que des marges, c'est littéralement le souffle d'un poème, son rythme, son actualisation. Raymond Gid avait une très belle expression à ce propos en décrivant la typographie comme « une harmonie de blancs ». Pour reprendre une évidence, tout ne se passe pas dans les mots mais se déploie aussi à l'extérieur des mots, en un phénomène de compression que la lecture délie. Et ça, ça prend du blanc.

Vous n'avez jamais entendu parler du temps volé ? Normal : Marc Desjardins bataille (presque) afin que ses publications demeurent confidentielles. L'essentiel de ses tirages microscopiques

(en moyenne soixante exemplaires) est habituellement écoulé lors des lancements courus de la maison, qui peut ainsi se passer d'une distribution officielle en librairies.

« J'ai toujours été conscient qu'il se publiait énormément de choses », précise celui qui a signé quelques recueils à sa propre enseigne (mais qui refuse qu'on le décrive comme un poète). « Il y en a pour les fous pis les fins, de la poésie qui se publie. Il y a aussi beaucoup de pilonnage, alors faire du tirage intime, ça n'en rajoute pas sur le tas qui est déjà assez considérable. Je trouve que c'est une manière intelligente de produire sans encombrer. »

Prendre le temps

Marc Desjardins en avait assez d'entendre un ami, le professeur Pierre Rannou, parler de cet essai qu'il écrivait un jour, peut-être, s'il avait la grâce de rencontrer un éditeur. *L'impossible cinéma post-moderne*, premier titre d'une collection d'essais sur l'art publié en 1995, inaugurerait bientôt le temps volé.

Malgré son ton posé, Marc Desjardins est visiblement l'intraitable ennemi de l'attentisme et du tataouinage, un homme incapable de conjuguer le verbe atermoyer. « Je me suis tanné et je lui ai dit : "Coudonc Pierre, s'il faut que je fonde une maison pour que tu publies ton premier livre, on va le faire" », se rappelle-t-il en passant du *je* au *on*, un glissement pronominal qui fait écho à la nature à la fois très intime du projet du temps volé, mais aussi à son aspect paradoxalement collégial.

« Les auteurs et moi, on est les seuls maîtres à bord. On prend le temps qu'il faut pour faire les livres, mais ça peut aussi être très rapide. Comme on ne dépend pas d'une grosse machine, ça peut se faire en moins d'un mois », souligne l'omniartisan, présidant à chacune des étapes de la confection de ses ouvrages, de la mise en page à la reliure.

Une certaine bibliophilie

Si le temps volé emprunte son nom à l'écrivain Michel Butor et à son « idée discutable [voulant] que la lecture d'un livre, aujourd'hui, nous priv[e] de dix autres activités et qu'elle [est], en quelque sorte, "du temps que l'on vole à une autre chose" », Marc Desjardins, lui, ne semble pas tellement regretter tout le temps qu'il vole à son quotidien afin d'imaginer des livres.

Le peintre en bâtiment, œuvrant surtout dans le milieu des musées, est ce genre d'obsédé du détail, qui, dans un catalogue des titres parus au temps volé éditeur, produit en 2010, recensait même les cartons d'invitation de chacun des lancements organisés par la maison, en précisant quel type de papier avait été employé. Son amour du matériau finement choisi et du livre envoyé par la poste explique aussi que le temps volé soit absent du web et des réseaux sociaux.



Photo : Cindy Boyce

« Encore aujourd'hui, j'aborde l'objet d'une manière similaire à celle que j'entretenais avec les arts visuels. Mes préoccupations plastiques ont trouvé dans une certaine bibliophilie, laquelle insiste sur l'esthétique matérielle de l'objet, un relais indéniable à mon approche du livre », écrivait-il en 2010 dans la préface de ce même catalogue, en évoquant l'influence de petites maisons des années 1950 et 1960 comme les éditions de L'estérel du poète Michel Beaulieu, les éditions de L'Obscène Nyctalope du poète Louis Geoffroy et les éditions Atys du poète Gilbert Langevin.

Les livres qui disparaissent

« Marc, c'est vraiment un artiste du livre. Je suis allé visiter son atelier à Laval-des-Rapides, il m'a sorti plein d'échantillons de papier et de formats, il avait vraiment une idée précise de ce qu'il voulait, mais était ouvert à tout discuter avec moi », raconte Shawn Cotton. Bien qu'il ait publié des livres dans des petites maisons jouissant néanmoins d'une diffusion plus traditionnelle (comme L'Oie de Cravan ou L'Écrou), le poète confiait en 2017 à Marc Desjardins le manuscrit de *chambre monographie*, trois textes dédiés à la regrettée écrivaine Vickie Gendreau.

« J'avais ces poèmes, écrits pendant la maladie de Vickie, et je ne savais pas quoi faire avec ça. Ce n'était pas encore un livre dans le format légal quarante-huit pages, et Dieu sait que le milieu de l'édition subventionnée est régi par ce genre de règles », observe celui dont le nom figure désormais au sein d'un catalogue de soixante-huit titres, parmi lesquels on compte aussi José Acquelin, Fernand Durepos, Carole Forget, Lucien Francœur, Michel Garneau et François Hébert.

« Et puis je n'étais même pas certain de vouloir en faire un livre à grand tirage à ce moment, poursuit Cotton. Marc m'offrait justement la possibilité de publier un objet de façon confidentielle. Le tirage de trente exemplaires me plaisait vraiment. C'est quelque chose qui se

fait très peu maintenant, les tirages de tête, les livres numérotés, ça a titillé le bibliophile en moi, l'idée que le livre disparaisse juste après le lancement. »

Débrouille-toi !

L'objectif du temps volé éditeur aura été d'emblée de « créer un clos collégial où la notion d'argent n'a pas de pouvoir ». En choisissant de cheminer sans subvention ni soutien gouvernemental, Marc Desjardins renonçait à un éventuel salaire, ainsi qu'à des moyens possiblement plus substantiels. Chacun des livres qu'il crée est depuis ses débuts vendu à un prix lui permettant de couvrir le coût des matériaux employés, pas plus, une décision abolissant l'horizon du profit vers lequel même les plus intraitables défenseurs d'une culture dégagée des pressions du marché finissent souvent par tendre le regard.

« Quand j'entends des gens dire : « Le projet ne s'est pas fait parce qu'on n'a pas eu la subvention », j'ai toujours envie de répliquer : "Ben fais-le pareil ton projet ! Débrouille-toi ! Quand tu auras ta subvention, ben ce sera ça de plus" », tonne (très doucement) celui qui refuse que l'on assimile son refus de la subvention à une prise de position contre le soutien étatique à la culture. Il faudrait plutôt y lire un souverain désir d'échapper à l'étau des dates de tombée et des comptes à rendre. L'homme semble ne rien craindre davantage que de devoir faire des livres parce qu'il s'y est engagé auprès d'un fonctionnaire.

« Pour le plaisir de l'ouvrage », plaide après tout la devise de la maison. « C'est vraiment un petit projet dérisoire », insiste Marc Desjardins sans déroger à son habituelle courtoisie, mais visiblement déjà un peu embarrassé par autant d'attention. ♦

Dominic Tardif est né en 1986 à Rouyn-Noranda. Il collabore à différentes publications en tant que journaliste et chroniqueur. On peut aussi l'entendre à la radio.

JEAN BARBE

Discours de réception du prix Nobel

Discours

Quel écrivain pourrait prétendre n'avoir jamais rêvé de recevoir le prix Nobel de littérature? L'occasion serait belle pour celui-ci de dire, dans un vibrant discours, toute l'estime qu'il éprouve pour la chose littéraire... Voilà l'occasion que Jean Barbe s'offre sans détour, mais sourire en coin, dans un plaidoyer passionné.

Évoquant sa propre découverte du monde grâce aux livres, il s'attriste de les retrouver trop souvent réduits à d'insipides objets de consommation quand ils devraient plutôt être des passeurs vers l'autre, comme autant de mains tendues. Son rêve demeure celui de partager une grande table avec tous ceux qui, par le seul pouvoir des mots, espèrent encore consoler les vivants.

RODOLPHE LASNES

Pinsonia
(1500-2011)

Roman

Paco Fater, un rédacteur de chroniques nécrologiques désabusé, amorce une enquête le jour où il doit rédiger l'avis de décès d'un bon ami cinéaste. Ses démarches le conduisent à la découverte de matériel cinématographique susceptible de mettre sérieusement le gouvernement dans l'embarras. Le journaliste envisage alors la possibilité de vendre ces documents sensibles à l'opposition gouvernementale, mais se retrouve coincé dans une dynamique qu'il ne maîtrise pas.

Rodolphe Lasnes propose une uchronie contemporaine fondée sur des recherches rigoureuses qui lui permettent de mettre en avant la thématique des illusions et désillusions politiques nourries par des vérités historiques dont le tissu est souvent bien fragile.

Société
de développement
des entreprises
culturelles

Québec

LEMÉAC

grille de notation des critiques

✘ Minable

Il s'agit d'un ouvrage dont il nous semble impossible de distinguer assez de qualités pour le sauver de l'inéluctable naufrage littéraire qu'entraîne une œuvre insipide, truffée d'évidences et sans aucune qualité d'écriture.

☆ Pauvre

Il s'agit d'un ouvrage sans grand éclat, en plein cœur des lieux communs, qui ne se distingue ni par sa forme ni par son fond, et ne laissant aucun souvenir périssable de lecture.

☆☆ Banal

Il s'agit d'un ouvrage ayant autant de qualités que de défauts. Si l'on croyait à quelques moments tenir un bon livre, celui-ci nous laisse sur notre faim avec le sentiment d'un projet qu'on n'a pas su mener à terme.

☆☆☆ Bon

Il s'agit d'un ouvrage intéressant qui, sans rien révolutionner, livre ses promesses tout au long de la lecture. Il recèle néanmoins quelques perles et parvient à se distinguer de la majorité des publications.

☆☆☆☆ Remarquable

Il s'agit d'un ouvrage qui parvient à transcender le lecteur, la lectrice, que ce soit par sa forme ou son fond. Il marque un jalon dans l'œuvre de l'auteur-e ou l'installe clairement dans les écrivain-e-s important-e-s à surveiller.

☆☆☆☆☆ Chef-d'œuvre

Il s'agit d'un ouvrage d'une rare qualité qui, on le croit, traversera l'épreuve du temps, deviendra un ouvrage de référence dans l'œuvre de l'auteur-e, mais aussi dans le genre dans lequel il s'inscrit.

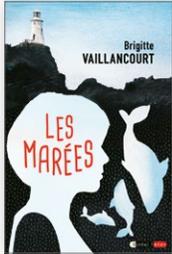
cahier

critique

Martyne Rondeau | François Blais | Jeanne
Dompierre | Frédérick Lavoie | France Théoret
| Sarah Desrosiers | Michelle Deshaies |
Catherine Lavarenne | Heather O'Neill |
Carol Rose Daniels | Camille Deslauriers
| Christian Giguère | Maureen Martineau
| Richard Ste-Marie | Lyne Gareau | Calvo
| Mathieu Boily | Hélène Dorion | Alain Larose
| Catherine Cormier-Larose | Kelly Nora
Drukker | Herménégilde Chiasson | Marjolaine
Beauchamp | Jean-Philippe Baril Guérard | Luc
Bossé | Alexandre Simard | Mathilde Cinq-Mars
| Catherine Roy-Element | Catherine Ocelot
| Glen Sean Coulthard | Paul Chamberland
| Gabrielle Giasson-Dulude | Guylaine
Massoutre | Frère Marie Victorin | Maxime
Catellier | Frédéric Armand | Charles-Frédéric
Ouellet | Louise Déry | Françoise Sullivan

Sans critique, il n'y a point de littérature.

Les libraires critiquent



LES MARÉES
Brigitte Vaillancourt
Boréal
190 p. | 15,95\$

LA CRITIQUE DE CHANTAL FONTAINE, DE LA LIBRAIRIE MODERNE (SAINT-JEAN-SUR-RICHELIEU)

Capucine se sent étrangère parmi les siens. Un jour, elle découvre une lettre qui révèle qu'elle a une sœur de dix ans son aînée, et que celle-ci aimerait rencontrer ses parents. Ceux-ci refusant d'en parler, elle devra se contenter des explications de sa grand-mère pour en apprendre davantage. Capucine décide donc de s'envoler pour l'Angleterre afin de rencontrer sa sœur Joy, qu'elle brûle de connaître.

Brigitte Vaillancourt relate avec tact l'effet miroir de la jeune Capucine face à Joy, dont elle espère les ressemblances. Cette rencontre est fulgurante, chacune à l'affût de l'autre, et Capucine sait qu'elle est enfin en terrain connu. Si elle ne saisit pas pourquoi ses parents refusent de rencontrer Joy, et bien qu'elle soit la première à les dénigrer, elle ne veut pas non plus que Joy les accuse de quoi que ce soit. Elle porte en elle le poids des années de silence de ses parents. Il y a là suffisamment d'éléments pour ouvrir un débat en classe! Enfin, l'auteure parvient à saisir toutes les nuances de l'introspection de Capucine. Il est vrai cependant qu'elle-même a vécu la rencontre d'une sœur adoptée, et bien que le contexte ait été différent, elle a su mettre les mots justes sur le choc qu'une telle surprise peut créer. D'ailleurs, Vaillancourt s'inspirait aussi de sa vie pour son premier roman et si le deuxième est plus abouti, elle aurait pu développer davantage certains aspects de son livre, tant il y a de matière.

C'est un roman lent, où la mer est omniprésente, fluctuante, à l'image de Capucine, rythmé par une plume poétique, imagée. Si *Les marées* nous mène loin de nos rivages, il s'avère un superbe voyage intérieur, une réflexion sur la filiation, sur l'héritage de la famille. Une histoire riche, inusitée, à lire assurément.



MA CHANSON PRÉFÉRÉE
Pierre Labrie et Mika
Espoir en canne
32 p. | 13,95\$

LA CRITIQUE DE PIERRE-ALEXANDRE BONIN, DE LA LIBRAIRIE MONET (MONTRÉAL)

Le dimanche, Rose et ses parents ont un drôle de rituel. Toute la journée, ils explorent les différents styles musicaux à la recherche de leur chanson préférée. Présenté sous forme de courts poèmes illustrés, cet album est à la fois une initiation à la poésie et à la musique. *Ma chanson préférée* est la deuxième collaboration entre Pierre Labrie et Mika pour une œuvre poétique, la première étant *Chacun sa fenêtre pour rêver* paru chez Soulières en 2016. Labrie n'en est donc pas à ses premières armes en poésie jeunesse.

La première chose qu'on remarque, en ouvrant l'album, est l'expressivité des personnages et le souci du détail des illustrations venant appuyer chaque style musical. On sent que Mika s'est amusée à mettre en images les mots de Pierre Labrie. Comme cet album s'adresse aux jeunes lecteurs, ce n'est pas à négliger. Lorsqu'on se plonge dans la lecture, on remarque rapidement le talent de Pierre Labrie pour mettre en scène la poésie du quotidien. Au-delà du cliché que peut évoquer cette expression, il n'en demeure pas moins que les textes de l'auteur résonnent à la fois pour les enfants et pour les parents, dont il dépeint l'amour commun de la musique.

D'ailleurs, parlons-en de la musique, omniprésente dans l'album, tant par la diversité des styles présentés que par le choix judicieux des chansons choisies. D'Iron Maiden à Loco Locass en passant par Eric Clapton et Paul Daraïche, le panorama est large et fait une place de choix à la musique québécoise.

Bref, les éditions Espoir en canne nous offrent un album parfait pour lire en famille en plus de faire leur place de belle façon dans l'univers foisonnant de l'album jeunesse. Espérons que ce trio «rock 'n' roll» récidivera avec quelque chose comme *Ma nouvelle chanson préférée*!



La voix des libraires indépendants, on la lit également dans la revue *Les libraires*, bimestriel distribué gratuitement dans les librairies indépendantes. De plus, grâce au site transactionnel leslibraires.ca, vous pouvez vous procurer vos livres tout en encourageant l'achat local et votre librairie de quartier.

**Les
libraires
.ca**

L'amour meurtrier

Isabelle Beaulieu

Peu importe comment il se présente, le véritable amour est toujours meurtrier.

Le ton est donné dès le départ ; la première page décrit deux amants en plein climax. Réel ou fantasmé, le corps-à-corps s'invite à tout moment dans ce roman à la fois très onirique et charnel, car le texte dit l'ultime besoin de prendre et d'être touché pour admettre la matérialité des choses.

Il y a assurément un souffle durassien chez Martyne Rondeau, marqué par la nature absolue des phrases entêtées. Peu importe où l'on se trouve dans l'histoire, il y a nécessairement un destin en train de se sceller devant nous. « Il se passe quelque chose d'important ; votre visage et surtout vos yeux me donnent envie de ne plus attendre », dit la femme à l'homme qu'elle vient de rencontrer.

Une rencontre

Elle travaille au Jet Lite, un bar d'aéroport d'une ville indéterminée. Elle est témoin des départs, des mondes en partance, des mouvements incessants qui agitent les uns et les autres, tandis qu'elle reste là, en perpétuel décalage par rapport à ce qui se joue autour. On pressent chez elle une faille immense qui sera expliquée un peu plus tard dans le texte (mais dont la raison importe peu finalement). Puis, un homme s'assoit et commande un verre. Tout bascule, une dépendance instantanée s'installe. « Au-dessus d'un sourcil, sa ride m'hypnotise. Je le sais immédiatement, il pourra tout me demander. » Il y a aussi quelque chose de *Passion simple* d'Annie Ernaux dans cet univers où la démesure fait partie du fondement ordinaire des choses.

L'homme attend un avion qui, maintenant que son père est mort, l'amènera loin de sa mère et de son amour contrôlant. Pour le libérer de ce qui l'entrave, la serveuse fomentera avec lui le meurtre de la mère. Le désir est très près de la peur et son assouvissement ne peut se réaliser que dans la mort. « La femme a terriblement besoin de toucher pour croire ; ou de tuer, c'est la même chose. »

La narration est tantôt menée par la femme, tantôt par un témoin omniscient, alternant la blessure à vif et la reprise de souffle. Qu'on suive la voix de l'un ou de l'autre, les phrases sont courtes et prennent la forme de stances qui, même considérées isolément, se suffisent presque ; dans chaque phrase, un univers entier apparaît. « Si je pouvais, je m'assois dans ton œil. » Être (re)gardé dans le regard de quelqu'un d'autre pour consentir à sa propre existence. Il n'y a surtout pas de demi-mesure chez Rondeau.

Le refus des faux-semblants

Dans cet amour absolu dont la femme s'empare comme d'une bouée, il y a l'envie d'aller contre le mensonge. Le personnage semble chérir sa brûlure, mais c'est par besoin d'authenticité profonde. « Dehors cache-ernes protecteur ; et dedans la mort grandissante. » Elle regrette que rien n'apparaisse sous son vrai jour, les véritables motifs des choses qui façonnent le monde sont sans cesse camouflés, dissimulés, étouffés, et pourtant, le besoin impératif d'être

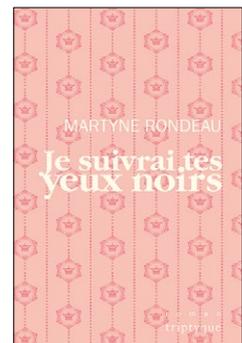
découverte, identifiée, reconnue est si grand. C'est pourquoi la femme en appelle à une mise à nu totale, s'empare de tout pour définir et fixer le contour des choses qui menacent constamment de lui échapper.

Le lecteur non plus n'est jamais certain de la réalité de ce qu'on lui propose : mise en scène savamment orchestrée ou chronique d'une folie annoncée ? « Je m'imagine souvent me mouvoir, souveraine, dans une fiction. » Dans un récit inventé, tout peut prendre la forme qu'il souhaite, impérieusement libre et légère, et l'histoire n'a jamais à négocier son existence puisque dans l'espace de l'imaginaire, tout est permis.

C'est d'ailleurs dans le « livre de Minuit », qu'elle a toujours à portée de main, que la protagoniste cerne sa propre identité. Ce livre est en fait *Emily L.* de Marguerite Duras, aux Éditions de Minuit, et c'est grâce à ce personnage de roman que la femme imaginée par Rondeau arrivera à survivre. Comme Emily, la fille du Jet Lite habite un mystère où l'amour n'arrive jamais tout à fait à se vivre, empêché par des forces irrésolues. Mais l'héroïne de Duras a l'avantage d'être écrite, circonscrite dans une histoire, si bien que quand la serveuse – automate d'un espace en transit – sent qu'elle perd pied jusqu'à douter de sa propre réalité, elle n'a qu'à sortir le livre de Duras pour trouver la preuve de sa tangibilité. En même temps, en atténuant les pointes acérées du réel, le roman la protège.

Revenir de loin

Le chemin poétique de Rondeau assume ses extrêmes qui ne sont en fait que la part sans fard de nous-mêmes. Si la brûlure est pugnace et traverse tout le récit, elle n'inspire pas la complaisance. La souffrance se tient debout toute seule, vraie, présente, sans attendre qu'on la plaigne, mais cherchant à tout prix à se défaire d'elle-même. Tissé de magnifiques phrases sur lesquelles on aurait envie de se reposer, ce roman s'impose comme un objet exquisément différent. Au-delà de l'histoire racontée, il pourrait être un livre d'aphorismes qu'on parcourt au hasard, subjugué par la force imagée de certains passages ; un missel qu'on ne tient jamais loin et qu'à l'instar du personnage féminin on ressort en guise de consolation. « Traverser l'effondrement en tenant dans mes bras mes os : lumière dans la nuit. » En acceptant le voyage infernal de la peur, du désir et de la mort, qui sait si on ne se retrouvera pas transfiguré par la lumière ? ♦



☆☆☆☆

Martyne Rondeau

Je suivrai tes yeux noirs

Montréal, Triptyque

2018, 192 p., 22,95 \$

Des femmes assassinées

Marie-Michèle Giguère

On le réalise de plus en plus : on devrait se souvenir des noms des victimes plutôt que de ceux des assassins. Grâce au plus récent livre de François Blais, on n'oubliera jamais celui de Mélanie Cabay.

J'ai longtemps regardé de haut les médias qui faisaient la part belle aux faits divers qui, pensais-je, ne nous apprennent rien de la société dans laquelle on vit. Puis les femmes autochtones assassinées, toutes les autres disparues ; les féminicides trop couramment nommés « drames conjugaux ». Un jour j'ai compris que lesdits « faits divers », lorsqu'ils s'accumulent, racontent plutôt les penchants sombres de notre société, qu'ils en disent peut-être plus sur ce que nous sommes que ce que l'on voudrait bien admettre, collectivement. Alors quand, en 2018, François Blais consacre un livre à Mélanie Cabay, assassinée en 1994 et dont le crime n'a jamais été résolu, c'est un peu à tout ça qu'il fait écho.

1994

L'année 1994 est celle du génocide rwandais, du décès de Kurt Cobain et du meurtre par O. J. Simpson de sa compagne. L'année où « *The Sign*, du groupe suédois pop Ace of Base, [est] couronnée chanson la plus populaire de l'année par Billboard » ; où la série *4 et demi...* prend l'antenne pour la première fois.

C'est aussi l'année où François Blais, en sabbatique après un an en traduction à l'Université Laval, « écrivait des petites histoires idiotes qu'[il] conservai[t] dans un cartable gris » et jouait à *Final Fantasy III* sur sa console NES : « À l'été 1994, je réfléchissais à un tas de choses, mais certainement pas à ce que je voulais faire de ma vie. J'avais déjà secrètement décidé que je ne ferais rien du tout. »

Cet été-là, donc, dans le journal du 25 juin 1994, une photo attire l'attention du jeune homme : une fille de dix-neuf ans, Mélanie Cabay, est disparue dans le quartier Ahuntsic. Elle sera découverte à Mascouche le 5 juillet : « Couchée sur le ventre, nue à l'exception des chaussettes, elle était partiellement enfouie sous un tas de bardeaux. » Son meurtrier, lui, ne sera jamais retrouvé.

Une ressemblance avec des gens qu'on connaît, la proximité géographique : pour toutes sortes de raisons, certains drames, certaines victimes, se gravent dans notre mémoire pour longtemps. Pour François Blais, cette personne-là, c'est Mélanie Cabay : « L'image de Mélanie Cabay m'est sans cesse revenue à l'esprit, de loin en loin, au cours du dernier quart de siècle. J'ai longtemps espéré ouvrir le journal et lire le gros titre suivant : "L'assassin de Mélanie Cabay arrêté". »

Un livre sur Mélanie Cabay est une œuvre hybride mais pas éparpillée, disparate mais magnifiquement cohérente : elle retrace l'effort de l'auteur pour brosser un portrait de la courte vie de la jeune femme, elle jette un regard lucide et détaillé sur le microcosme amical qui se déployait autour de François Blais à l'été 1994 ; et l'auteur enquête, comme il peut, sur l'identité du meurtrier de la jeune femme, parce que « les journalistes et les simples amateurs de faits divers raffolent des théories unificatrices pour expliquer les meurtres non résolus ».

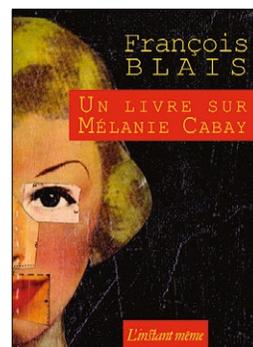
Blais sait tourner en dérision ses travers lorsqu'il parle de lui, puis tout de suite après, faire preuve de beaucoup de dignité lorsqu'il raconte l'histoire de la victime. Le livre soulève des tas de questions auxquelles il n'offre pas de réponse, mais que l'écrivain explore de manière honnête : « Qui a tué Mélanie Cabay ? Comment pourrais-je le savoir ? Je ne suis qu'un épais avec une connexion Internet. »

Après avoir exploré plusieurs genres dont le roman épistolaire, la biographie, le journal, François Blais offre ici son œuvre la plus personnelle. L'auteur n'est vraiment pas avare de détails : les noms de ses amis, de ses blondes, ce qu'il volait à l'étalage pour se payer une entrée au cinéma, ce qu'il écoutait, lisait, tout est minutieusement consigné. Pourtant, cette incursion naturaliste dans les sous-sols des jeunes adultes de Grand-Mère raconte une histoire plus grande que lui, celle de tous les drames qui passionnent les populations quelques jours ou semaines avant de tomber dans l'amnésie collective.

Une écriture singulière

Si tu étais morte six fois à la seconde en Afrique au lieu de mourir une seule fois à Ahuntsic, si tu avais été huit cent mille Tutsis plutôt qu'une petite blanche de la classe moyenne, ce sont des types du calibre de Gil Courtemanche ou Jean-Christophe Ruffin qui écriraient des livres sur toi, Cabay. Des gars des ligues majeures. Tu vas dire que ça te fait une belle jambe et je suis d'accord : il aurait été préférable que tu ne meures pas du tout et que jamais personne n'écrive de livre sur toi.

La modestie de François Blais nous éloigne ici de la vérité. Parce que son écriture directe, sans fioritures, un peu baveuse parfois, juste assez détachée, fait désormais partie des voix contemporaines qui se distinguent. Mieux, avec ce récit si personnel, il prend part à une grande discussion collective aussi essentielle que douloureuse, y ajoutant sa singularité, nécessaire. Des semaines après avoir refermé le livre, celui-ci m'habite encore. Et si je n'ai aucun souvenir de ces événements de 1994 je sais désormais que je me souviendrai toujours, moi aussi, de Mélanie Cabay. ♦



☆☆☆☆

François Blais

Un livre sur Mélanie Cabay

Québec, L'instant même

2018, 128 p., 19,95 \$

Se réconcilier avec soi

Marie-Michèle Giguère

S'affronter soi-même, ne plus vouloir disparaître. C'est le défi qui attend une jeune femme suicidaire lorsqu'elle accepte, par dépit et lassitude, de traiter ses dépendances.

Dopamine, le premier roman de Jeanne Dompierre, est le troisième titre de la collection dirigée par Stéphane Dompierre « La Shop » (Québec Amérique), qui avait fait une entrée remarquée en librairie en 2016 avec le très beau *À l'abri des hommes et des choses* de Stéphanie Boulay.

Huit semaines dans un centre de désintoxication. C'est le temps qu'il faudra à une jeune adulte pour se reconstruire juste assez afin d'affronter de nouveau le monde qui l'entoure après une tentative de suicide.

Anorexique et toxicomane, elle devra accepter de se nourrir et cesser de consommer, tout en faisant le deuil de sa mort ratée ; mais surtout, réapprendre à vivre, doucement, malgré les exercices qu'elle juge ridicules, les intervenants qu'elle trouve mièvres, les habitudes du lieu qu'elle estime risibles.

Bien qu'elle vienne d'un milieu beaucoup plus confortable que celui dont sont issus plusieurs de ses compagnons de thérapie, elle a, à vingt et un ans, démissionné de la vie. Un des intérêts du roman est de retracer comment on en arrive, si jeune, à ne plus croire en rien.

Dans cet endroit monotone où tout est contrôlé, à sa plus grande surprise, elle commence tranquillement à regagner le goût d'elle-même : « Tu décides qu'à défaut de trouver le courage de t'enfuir, tu trouveras celui de te venger du monstre. Tu acceptes de jouer le jeu. Tu es prête à te laisser reprogrammer. »

Tête-à-tête avec le mal de vivre

En plus des séances de groupe, la jeune femme voit un médecin, un thérapeute. Ils établissent qu'elle souffre d'un trouble de personnalité limite, un diagnostic auquel elle se résigne :

Grâce au pot-pourri pharmaceutique qui t'assomme avec l'efficacité d'un coup de pelle quotidien, tu as de toute façon l'impression d'en faire le deuil, de ta personnalité. Tu ne comprends pas comment tu es censée travailler sur tes foutues émotions si tu as cessé de ressentir quoi que ce soit.

Jeanne Dompierre a choisi de construire ce premier roman à la deuxième personne du singulier. Le procédé ne crée pas de distance, bien au contraire : le lecteur accède ainsi avec une grande acuité aux émotions contradictoires et complexes du personnage principal. Ce point de vue permet au narrateur omniscient de tout nommer, sans la censure et les enjolivements qui viennent avec le discours intérieur, comme une amie sans *bullshit*, un psychologue qui aurait perdu ses bonnes manières, un alter ego tout puissant : « L'angoisse t'envahit aussitôt, tu fais non de la tête, tu ne peux pas, tu ne veux pas, tu ne dois pas manger. Surtout pas ça. Le trou dans ton ventre,

c'est tout ce qu'il te reste de la mort qu'on t'a volée, ils n'ont pas le droit de le remplir de force. »

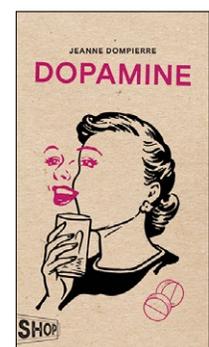
Entre quatre murs

Dopamine s'amorce sur un huis clos, au centre de désintoxication. Puis, au fur et à mesure que la patiente prend du mieux, le récit emmène le lecteur dans des moments clés du passé de la jeune femme, puis à l'extérieur du centre, lorsque des droits de sortie sont finalement acquis.

À plusieurs égards, *Dopamine* rappelle le premier roman d'Olivia Tapiero, *Les murs*, qui avait remporté le prix Robert-Cliche en 2009 avec une histoire similaire : l'hospitalisation, à la suite d'une tentative de suicide, d'une jeune femme dont on ignorait aussi le prénom. Et dans les deux romans, il y a un « monstre » : le personnage de Tapiero nommait ainsi, avec une majuscule pour sa part, l'humanité intérieure qui rebutait son personnage alors que l'antihéroïne de *Dopamine* décrit grâce à ce mot – monstre – la part d'elle-même qui a anéanti l'enfant qu'elle était :

Un matin, tu t'es levée du lit et l'enfant studieuse que tu avais été n'était plus là. C'est un monstre qui avait pris sa place, une créature hideuse qui, désormais, te dévorerait de l'intérieur, se nourrirait de ton cœur, de ta chair. L'enfant, pourtant, n'était pas morte. Au fond, tu t'en doutais, elle serait toujours bien vivante, même sous le joug du monstre. Parfois, tu l'entendais crier à l'intérieur de toi, les rares jours où le monstre se taisait un peu. Son cri résonnait faiblement, comme emprisonné derrière une épaisse vitre, et tu avais appris à l'ignorer avec le temps.

Les murs était aussi beau qu'étouffant. *Dopamine* a pour sa part quelque chose de plus ancré dans le réel, le concret. Il est plus lumineux aussi. Là où *Les murs* diffusait une atmosphère suffocante, où l'avenir de la protagoniste semblait sans issue, le roman de Jeanne Dompierre laisse entrevoir la vie après les excès et le mal de vivre. Il le fait d'une voix juste, qui mérite tout à fait sa place elle aussi. ♦



☆☆☆

Jeanne Dompierre

Dopamine

Montréal, Québec Amérique

2018, 160 p., 22,95 \$

Élargir sournoisement le champ de l'acceptable

Thomas Dupont-Buist

Après une échappée dans ce qu'Olivier Kemeid appelait très justement « les ruines rouges du siècle », les pérégrinations de Frédéric Lavoie l'ont mené au royaume utopique et déclinant du Commandante Fidel.

Jamais à court d'idées rocambolesques pour faire originalement état du réel, Lavoie s'attarde cette fois-ci au célèbre Georges Orwell qui de sa tombe a appâté le journaliste à Cuba en lui chuchotant depuis le fascicule « soporifique » d'une maison d'édition étatique une nouvelle étonnante.

Quelqu'un, quelque part dans les structures opaques d'une dictature où, justement, on manipule l'information et où l'on pratique la surveillance de masse et la répression politique et sociale, avait eu l'idée pour la moins curieuse d'autoriser la parution du plus célèbre roman antitotalitaire du xx^e siècle.

L'énigme et son époque

Ce roman, véritable classique dystopique, c'est *1984*. Winston, fonctionnaire du Parti, s'y interroge sur le régime totalitaire dans lequel lui et ses compatriotes évoluent depuis si longtemps qu'il leur paraît impossible de se souvenir de l'avant ou d'imaginer l'après. Plusieurs motifs de cet ouvrage sont désormais si célèbres qu'ils en sont venus à nourrir l'imaginaire collectif et le langage commun (novlangue, Big Brother, 1+1 = 5, etc.).

Or, dans un régime tristement célèbre pour la façon dont il contrôle et altère l'information qui parvient à ses citoyens, on imagine mal les autorités ne pas se rendre compte que « [...] tout lecteur cubain saur[ai] inévitablement faire des parallèles entre les deux sociétés », écrit l'auteur. Dans le but de résoudre cet intrigant mystère, Lavoie fera trois voyages à Cuba (y passant au total près de deux mois en 2016 et 2017), tâchant au passage de « raconter une époque alors qu'elle défile encore et qu'on ignore ce qui précisément marquera sa fin et même ce qui sera considéré comme son début [...] ».

Cartographier le chaos des opinions

Lire Lavoie, c'est avant tout aller à la rencontre de l'ailleurs et des autres comme peu d'entre nous osent réellement le faire hors de leurs cercles sociaux, des classes qui œuvrent à nous séparer et des préjugés qui nous enferment. Calepin en main, il arpente les terrains humains, cartographie le chaos des opinions, des désirs et des déceptions. L'approche n'a rien de démographique ou de sociologique, elle est centrée sur ce que la perspicacité peut tirer d'un simple tableau quand elle prend le temps de le fixer assez longtemps et d'aux autres esquisses le comparer. D'un peintre, on dirait la pureté de la ligne, de l'écrivain on loue la justesse de la formule, le courage de refuser la complaisance sans pour autant rechercher à tout prix le confort du retrait. On voit défiler dans l'atelier

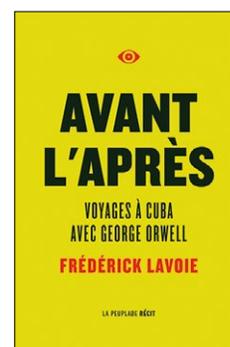
de la réalité une foule hétérogène parmi laquelle des journalistes retraités, des bricoleurs de réseaux clandestins, des médecins ultra spécialisés et des éditeurs comme M. Diaz.

Daniel Diaz n'a pas du tout les airs ni les méthodes d'un va-t-en-guerre de la liberté d'impression. [...] Les mots ne se bousculent jamais pour sortir de sa bouche. Il sait les laisser mûrir entre deux bouffées de cigarette et ne libérer que ceux qui ont du sens.

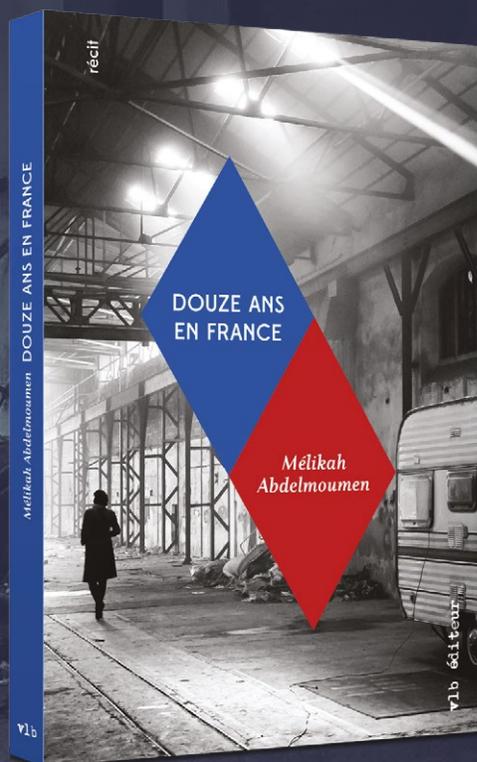
Dans la lignée ce que l'on appelle la non-fiction, Lavoie se place aux côtés des auteurs américains (Joan Didion, Gay Talese, Nathaniel Rich, etc.) que publie depuis des années la revue française *Feuilleton*, racontant le réel en exploitant différents registres et en faisant la part belle aux images évocatrices et aux effets de style. Plus près ici de la forme essayistique que dans ses précédentes œuvres, l'auteur propose une aventure au cœur des idées, emporté par les travaux non romanesques d'Orwell, sa vie digne d'un roman et les remous de l'Histoire. Rapidement, quelque chose de l'ordre de l'enquête s'installe entre des passages poétiques, théâtraux et factuels.

Le prétexte du *1984* cubain amène le journaliste à questionner l'ensemble de la société cubaine de même que la nôtre, sur la fabrication tant du futur que du passé pour qui contrôle le présent. Qu'arrivera-t-il à Cuba et à son interminable révolution, à ces nombreuses portes qu'hier encore on croyait verrouillées et qui aujourd'hui s'entrebâillent par la fin de l'interminable embargo américain ? Bien malin qui saurait prévoir l'avenir d'une nation entière, plus sage encore celui qui comme Lavoie contrecarre les plans du temps en préservant les fragments divergeant des récits officiels que recèlent les archives, en empêchant que leur souvenir s'estompe et que s'effritent « les dernières preuves de leur existence ». ♦

☆☆☆☆
Frédéric Lavoie
Avant l'après. Voyages à Cuba avec Georges Orwell
Saguenay, La Peuplade
2018, 448 p., 27,95 \$



Un récit sur l'intolérance
et sur l'intolérable.



« ...un récit empreint de fragments d'existence
et de réflexions tissées de main de maître
comme une fine et rigoureuse broderie française,
singulière dans le paysage québécois. »

- Claudia Larochelle, *Les Libraires*

v1b éditeur
Une société de Québecor Média



Abonnement

Quatre numéros par année

Frais postaux et taxes inclus

LOCAL

Abonnement individuel (1 an)	63,24 \$
Abonnement individuel (2 ans)	114,98 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	126,47 \$

ÉTATS-UNIS

Abonnement individuel (1 an)	85,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	135,00 \$

INTERNATIONAL

Abonnement individuel (1 an)	95,00 \$
Abonnement institutionnel (1 an)	150,00 \$

revue-estuaire.com

estuaire

C.P. 48774, Outremont (Québec) H2V 4V1

Nom _____

Adresse _____

Ville, Province _____

Code postal _____

Téléphone _____

Courriel _____

Abonnement à partir du numéro _____

Se caresser l'identité

Caroline R. Paquette

Dans *Les querelleurs*, France Théoret met en scène un fascinant duel entre un auteur et son éditeur. Au passage, elle égratigne les hommes épris de leur propre histoire.

Un éditeur, Victor Gill, s'apprête à lancer une collection de poche, dans laquelle il publiera des classiques de la littérature québécoise. Un écrivain, Claude Lanthier, accepte d'y voir apparaître *Le batailleur*, l'œuvre qui lui a ouvert les portes de l'élite intellectuelle, dans les années 1960. Tous deux sont « dans la force de l'âge » ; ils siègent sur leurs certitudes comme des rois sur leur trône. Après tout, ils ont vraisemblablement « libéré la société ». Après tout, ils ont fait l'histoire.

C'est là que la leur, d'histoire, se corse. Après avoir signé le contrat et réécrit son chef-d'œuvre – « Nouvelle édition définitive, revue, corrigée, augmentée et remaniée », spécifie-t-il sur son manuscrit –, Claude Lanthier décide de ne pas endosser cette nouvelle version. Il retient les épreuves chez lui, au grand dam de l'éditeur, qui finit par aller de l'avant avec la publication. Un long procès s'ensuivra, étalé sur quinze ans.

Le mythe avant tout

Sur trame de fond judiciaire, c'est à une démonstration exemplaire de la mégalomanie de certains hommes, dans le milieu littéraire (et en dehors), que nous convie France Théoret. D'autres romans, comme le flamboyant *Catastrophes* de Pierre Samson, ont bien présenté des éditeurs histrioniques et des auteurs pompeux, mais ils donnaient souvent dans la caricature. Ici, le trait se révèle plus fin. Taillé dans une prose exigeante, le point de vue se montre lucide plutôt que ludique. C'est que l'absurdité n'a pas besoin d'être amplifiée ; elle naît dans les affirmations (certes risibles) d'hommes convaincus de leur singularité, et trouve écho chez les lectrices qui en ont vu passer.

« Je suis un homme distingué, mesuré, qui a de la personnalité, ce qui n'est pas commun parmi mes contemporains », prétend l'éditeur, qui cultive « la passion de son identité ». Dix ans après la mise en demeure initiale, il se mesure à un adversaire affaibli – la réputation de Claude Lanthier a perdu des plumes –, mais non moins certain de sa supériorité. N'a-t-il pas écrit « le roman emblématique » de cette époque faste de la Révolution tranquille ? N'a-t-il pas été « un médium, un catalyseur » du changement ? Chacun soigne sa posture, qui est aussi essentielle que les idéaux sont faillibles : la préservation du mythe vaut bien une petite entorse à la vertu. À cet égard, l'éditeur fait l'objet de passages particulièrement savoureux. « Victor Gill vit de son image, de l'identité sociale qu'il s'est donnée. Le procès met en jeu ce qu'il est. S'il discours sur la nécessité de soutenir les écrivains, tel qu'il envisage son engagement, cette fois, il est debout, prêt à se défendre contre l'un d'eux. »

Image. Identité sociale. Tout est là.

Où sont les femmes ?

On nous pardonnera cet intertitre peu original mais de circonstance : ardente militante féministe, France Théoret a toujours placé les

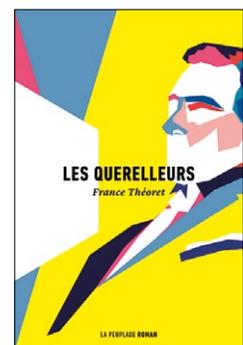
femmes au cœur de ses œuvres – romans, essais ou recueils de poésie. Or, les pages des *Querelleurs* sont surtout accaparées par quatre hommes (les principaux intéressés et leurs avocats). De leur côté, les femmes y prennent la forme de compagnes discrètes ou de souvenirs, quand elles ne sont pas carrément mortes – quelle ironie que ce passage où l'éditeur choisit, « par féminisme », une avocate pour le représenter, avocate dont on nous annonce le décès quinze lignes plus loin.

Si cette absence en dit beaucoup, l'autrice ne s'arrête pas là dans son observation des rapports de pouvoir qui traversent, entre autres, l'institution littéraire. Les extraits les plus choquants – représentatifs de l'entêtement lumineux qui caractérise son œuvre – demeurent ceux où lesdites femmes sont évoquées. Notons encore le ton posé, mais implacable, qui donne toute sa force au roman :

[Victor Gill] ne cache rien à sa compagne. Elle approuve ce qu'il dit sur l'objet du procès. Il ne supporterait pas qu'il en soit autrement. Un appui moral est vital lorsqu'il lutte pour sa survie. [...] Il exige qu'elle dise bonsoir, bonne nuit, il n'accepterait pas qu'elle oublie. N'empêche qu'elle dérange, ce qu'il ne manque pas de souligner d'une voix essoufflée.

Il est fascinant de voir comment le « féminisme » des personnages masculins s'effondre dès que leur hégémonie menace d'être entaillée. Les femmes doivent participer à l'érection de leur monument, charrier les pierres, les polir pour qu'elles brillent dans le firmament de ceux qui auront *laissé leur trace*. « Elle s'occupait des tâches domestiques, de ma correspondance, de mes rendez-vous, lisait mes manuscrits avec soin, tapait et retapait mes différentes versions », dit quant à lui Claude Lanthier à propos de son ancienne compagne. Ce que l'on constate ici, c'est l'insidieuse propension de certains intellectuels à enfoncer le clou du sexisme, malgré des idéaux progressistes.

C'est aussi l'absolue nécessité d'une parole telle que celle de France Théoret, qui depuis quarante ans gratte sous la surface pour exhiber, sans peur, des réalités qui dérangent. ♦



☆☆☆☆

France Théoret

Les querelleurs

Saguenay, La Peuplade

2018, 152 p., 20,95 \$

Toi derrière

Caroline R. Paquette

Bon chien, c'est un corps lourd de rêves échoués ; une ballerine qui danse sur ses cicatrices, une lente autodestruction racontée avec finesse, malgré quelques passages trop appuyés.

Ils étaient déjà là, les germes d'une escalade toxique vers la soumission, le corps poussé à bout, sans égard à ses limites ni à ses désirs. En effet, pas grand-chose ne sépare l'enfant solitaire, rompue aux comparaisons désavantageuses, de la préadolescente qui vit sa première humiliation à l'école de ballet, le jour de l'audition. « Tu étais inadéquate dans ta façon même de te tenir, dans ta façon d'être en attendant le début de la classe », remarque la protagoniste de *Bon chien*, avec un recul qui n'autorise visiblement aucune indulgence. Pour elle, ce moment marque la mort de l'insouciance ; or, on a envie de dire qu'elle était morte depuis longtemps.

C'est quand l'engrenage psychologique est en construction que l'autrice écrit ses lignes les plus fortes.

C'est dans chaque os et chaque muscle de son corps que le personnage créé par Sarah Desrosiers ressent le décalage avec les autres. Ici, une hanche qui grince ; là, une épaule trop crispée. L'aspirante ballerine, dont les sept années à l'école nous sont racontées par fragments, souffre de multiples « problèmes rédhibitoires ». Elle ne doit sa présence entre ces murs sacrés qu'à sa vaillance – et aucun membre du personnel ne se privera de lui rappeler son manque de talent. Elle-même est habitée d'une honte abyssale, qui l'amène à accueillir, voire à désirer la souffrance, une « offrande aux pieds de [s]es maîtres ». Sa psyché se déploie d'ailleurs si finement dans l'aliénation qu'on en vient à se demander ce qui, de cet environnement malsain, appartient à la réalité, et ce qui s'inscrit plutôt dans une forme de projection.

Mais revenons au corps. Ce corps dont plusieurs autrices cette saison se sont employées à tracer les contours, tout en guettant son reflet dans l'œil des autres ; ce corps honni chez Lynda Dion (*Grosse*, Hamac), morcelé chez Catherine Voyer-Léger (*Prendre corps*, La Peuplade), appréhendé dans sa différence par rapport à ce qu'il *devrait* être ; ce corps, donc, qui prend toute la place dans ce premier roman de Sarah Desrosiers, alors qu'il pourrait se faufiler dans le plus timide interstice. « Tu restais cloîtrée dans ta tête et dans tes obsessions, ton univers se limitait à l'École, à ton corps, à ton corps dans l'École. » Même lorsqu'elle entre en collision avec le vrai monde – dans le métro, lors d'une fête entre amis –, l'adolescente rêve d'être transparente, sans relief, comme cette vieille tunique sur son cintre. « Tout était une question de lignes. »

On ne change pas

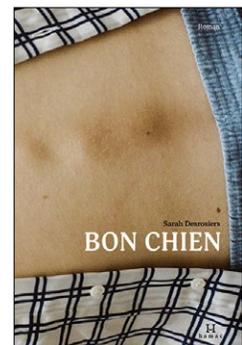
D'autres chapitres se consacrent à la vie adulte de l'ancienne ballerine, recluse dans une cabane en forêt avec son compagnon

Loup, dont on soupçonne la violence, et une chienne noire. Celle qui se proclame guérie de son obéissance malade n'en finit plus de nous prouver le contraire. Non seulement elle s'astreint à une routine des plus rigides (par exemple, elle lit consciencieusement chaque article du journal, sans oublier les mots croisés), mais elle fait montre d'une inquiétante docilité devant Loup : « Nous ne sommes pas indispensables, mais il aime notre présence, il aime tendre le bras et nous sentir là, prêtes à recevoir une caresse », explique-t-elle, incluant la chienne dans ce « nous ». Impossible de ne pas faire le lien avec ce passage stupéfiant où un professeur de l'école de ballet lui tapote la tête, « Bonne fille ». Du reste, c'est quand l'engrenage psychologique est en construction que l'autrice écrit ses lignes les plus fortes. Cet enchevêtrement du présent avec le passé, appuyant lourdement sur les effets à long terme du conditionnement – vocabulaire canin à l'appui, du « collier » aux yeux d'« épagneul perdu » –, demeure peu convaincant.

« Jamais ton cœur ne serait atteint »

On entre à l'école de ballet comme on entre en religion, glisse-t-on au début du roman. La comparaison s'avère intéressante entre ces deux institutions où le plaisir du corps relève du péché et où la contrainte dicte le rythme des journées. Pour l'apprentie ballerine, le corps demeure un outil de travail, un « produit en cours de fabrication ». Rien n'illustre mieux cette robotisation que l'anonymat, habilement construit par l'autrice, dans lequel elle s'isole ; en effet, elle se soustrait progressivement à ses consœurs, à ses amis, à ses parents, sous la recommandation insistante de l'école. Elle finit par perdre son identité, voire le contact avec sa propre chair. Une dissociation qui culmine dans cette scène affligeante où elle « fait l'amour » : « Tu maîtrisais tout à fait ton personnage, tu le portais comme une armure, absolument hermétique à ce qui se passait, à l'inconnu, à la chaleur de son corps. Jamais ton cœur ne serait atteint. »

Parce qu'elle a joué toute sa vie au plus surnois des jeux – s'adaptant à toutes les règles dans un besoin criant d'être aimée –, son corps lui refuse désormais ce pour quoi il est fait : entrer en contact avec les autres, sans filet. ♦



☆☆☆
Sarah Desrosiers
Bon chien
Québec, Hamac
2018, 200 p., 19,95 \$

Mayonnaise sino-britannique

Paul Kawczak

XieXie propose le récit d'un triangle érotique et amoureux dans la Chine des années 1930 entre un couple d'Anglais et leur domestique chinoise.

Nous sommes en 1934, Raymond Vaughn prend la tête de la Lloews Coal Mining Corporation of Liverpool à Guilin, dans le sud de la Chine. Pour s'occuper des tâches domestiques, il recrute à son service XieXie, une jeune cuisinière avec qui il entretient rapidement une liaison érotique. Sa jeune épouse, Rose Vaughn, vient les rejoindre quelques semaines plus tard et cède, à son tour, au charme de la discrète mais sensuelle XieXie. Plutôt que de provoquer l'éclatement du foyer, ce triangle amoureux le resserre et le couple britannique, qui ne peut avoir d'enfant, décide de faire porter leur enfant par XieXie. La guerre sino-japonaise éclate alors, les troupes nippones s'apprêtent à mettre Guilin à sac et les époux Vaughn doivent quitter précipitamment la Chine en y laissant leur amante et l'enfant à naître. Celui-ci, Qipin Charles, retrouvera Rose en Angleterre une vingtaine d'années plus tard.

Michelle Deshaie revient, avec ce roman, sur une période particulièrement intéressante de la Chine moderne. Après l'effondrement de l'empire des Qing en 1912, la Chine affaiblie est en plusieurs endroits dominée par l'Occident. On a pu parler à ce sujet de *semi-colonisation*. Durant les années 1930, pendant lesquelles ont lieu les amours des Vaughn et de XieXie, les troupes nationalistes de Tchang Kai-chek s'opposent aux communistes de Mao Zedong établis dans la République soviétique chinoise du Jiangxi fondée en 1931 avec l'appui de l'URSS. On pense notamment, en ouvrant *XieXie*, aux *Conquérants* de Malraux, qui prend pour décor cette guerre civile méconnue du public occidental. C'est avec plaisir donc que l'on s'immerse dans cette période que fait revivre Michelle Deshaie, historienne de formation et dont il s'agit ici du premier roman.

Plum-pudding

Ce plaisir serait durable s'il n'était entaché de quelques petits soucis d'écriture. Deux difficultés en particulier alourdissent un peu cette aventure amoureuse : l'artificialité des dialogues et la superficialité de la psychologie des personnages.

Ainsi, la lectrice ou le lecteur éprouve une certaine incompréhension lorsque Qipin Charles conclut ce qui sera peut-être son seul entretien – qui semble durer à peine dix minutes – avec Rose, celle qui devait être sa mère vingt-trois ans plus tôt par cette phrase :

Je vous remercie de votre accueil chaleureux. Je suis heureux d'avoir pu parler de ma mère avec vous tout comme de mon pays souffrant. J'accorderai maintenant toute mon attention à cette Hailebury School of Mines au Canada qui annonce pour moi un bel avenir.

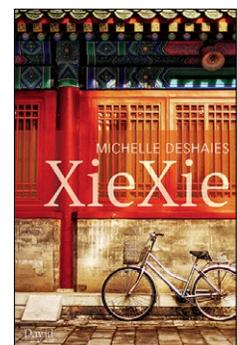
N'aurions-nous pas pu avoir un petit peu plus de sentiment, de développement, de naturel ? Et que penser de cet Anglais dont l'essentiel de la psychologie tient en cette phrase qu'il déclare à

l'occasion d'un souper : « Alors Rose, il y a si longtemps que je n'ai goûté au plum-pudding. J'en rêve comme à la douceur humide du sexe d'une jeune Chinoise. » Déroutante également est l'attitude de Rose, dont il est dit qu'elle est la nièce d'une « Anglaise célibataire qui avait enseigné toute sa vie en aidant les jeunes à vivre le plus librement possible » et qui, « un matin », décide subitement de « changer de cap » et d'épouser Raymond « si peu intéressant à côtoyer et à embrasser ».

Arrivée en Chine après un long voyage, venue rejoindre ce mari qu'elle ne semble pas aimer, Rose lui déclare, tout simplement : « Quelle belle occasion tu m'offres de connaître cet environnement ! » Étonnante Rose. XieXie, qui ne parle que très peu anglais, reste plus mystérieuse, plus sensuelle et est de loin le personnage le mieux réussi, offrant au roman quelques petits moments de grâce : « Elle avait aussi sommeil et elle alla s'étendre au fond du jardin sous le gros arbre, sans honte et sans souffrance. » Il semblerait ainsi que *XieXie* aurait gagné à ce que ses personnages s'expriment moins.

Mayonnaise

Trop court peut-être, alourdi par ces dialogues peu naturels, le roman laisse qui le lit sur sa faim. Est-ce érotique, historique, psychologique ? Les trois à la fois ? Aucune piste pourtant ne semble aboutir. L'image qui décrit le mieux l'ouvrage est à chercher dans le livre lui-même : XieXie est une excellente cuisinière, « habill[ant] d'épices, viandes, légumes et poissons », et elle transmet son savoir à son fils, Qipin Charles, lui enseignant « les mesures de la cuisine, le chaud, le froid, le sucré, le salé, le doux, l'amer » tant et si bien qu'à douze ans il « préparai[t] déjà un repas complet », à l'exception de la mayonnaise, qu'il n'a jamais réussi à faire prendre. « Ma mère battait la mayonnaise. Elle m'a montré la méthode, mais pour moi, la mayonnaise a toujours tourné », peut-on lire. Ainsi, Qipin Charles, de sa mère, possède tous les secrets des cuisines orientales et occidentales, mais rate toujours sa mayonnaise : la sauce ne prend pas. La recette de Michelle Deshaies aurait pu être bonne, mais la sauce n'a pas pris. ♦



☆☆
Michelle Deshaie
XieXie
Ottawa, Éditions David
2018, 174 p., 22,95 \$

Des lieux lestés de mémoire

Michel Nareau

Une femme revient à Montréal pour autoriser le débranchement fatal de sa mère et se remémore son enfance pour repousser, anticiper et contrecarrer le deuil.

Dans *Quelques lieux de Constance*, Catherine Lavarenne explore les méandres de l'attachement. Qu'est-ce que le lien filial ? Qu'est-ce qui nous attache aux êtres et aux choses de notre enfance ? Comment en sortir ? Comment renouer avec le passé ? Ce premier roman nuancé, sensible, mais qui butine trop de fleurs, s'organise autour d'une musicienne toujours sur la route aux États-Unis, Constance, de retour vingt ans plus tard, anxieuse, attentive et avec une conscience aiguë d'être déplacée, auprès de sa mère adoptive, hospitalisée et plongée dans un coma dont elle ne se remettra pas. Constance doit renouer avec son frère Sébastien pour signer les papiers autorisant le débranchement définitif.

Le récit tient dans cette période de latence entre l'arrivée et la signature, où les failles du passé s'ouvrent à nouveau, où la fuite, stratégie usuelle, n'est plus possible. L'écriture, qui se joue de l'ellipse, des images de l'intime, des photos comme des cartes postales opaques, construit, pas à pas, doucement, la trame de Constance. La mort de sa mère Madeleine comme un éclairage diffracté sur la jeunesse d'une femme solitaire, attirée par les départs.

Une structure défaillante

Le roman est structuré en trois parties, qui chacune insiste sur une dimension différente de l'anamnèse de Constance. D'abord, c'est à un repérage spatial que celle-ci occupe son temps, en parcourant les lieux significatifs de sa famille. De l'aéroport à l'hôpital en passant par la maison familiale, elle va affronter ses démons, comprendre le rôle de cette mère adoptive et de Sébastien, ami du primaire qui a tôt été choisi comme frère. Les lieux de mémoire parcourus la ramènent à sa mère biologique, Mitsy, chanteuse anglophone un peu fantasque, à ses recherches à l'adolescence pour la retrouver, à cette fuite éperdue dans l'État de New York pour cerner sa perte. Une telle errance a pour effet de différer ce qu'elle était venue faire à Montréal et la deuxième partie s'attarde sur ce délai volontaire, alors que Constance tisse des liens saugrenus mais forts avec une patiente inconnue qui lui permettra de raconter son histoire, ses désirs non avoués, ses gestes honteux.

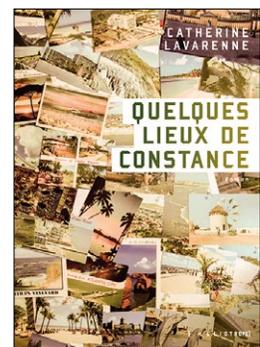
Cette seconde partie capte un état de confiance généralisé à l'hôpital, une espèce de solidarité endeuillée, une sororité de la maladie, et c'est la partie la plus forte du roman, même si elle brouille la trame jusqu'alors exposée et la rend un peu caduque, parce qu'elle excentre les enjeux de la mort et de la famille. La troisième partie, axée sur Mitsy et sa collection de cartes postales expédiées par ses amants de passage, insiste sur la dérive familiale, sur la sensation de glissement qui est au cœur du regard de la musicienne.

Récit d'hôpital qui réussit à éviter, comme *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal, les clichés de la médecine déshumanisante

et des questions éthiques associées aux traitements de fin de vie, le roman de Lavarenne parvient à faire de ces chambres quelconques des espaces de dialogues, de confidences léguées précisément à des inconnues pour se libérer du poids de la mémoire. L'hôpital devient une chambre d'échos, où se répercutent des mémoires croisées, des correspondances entre les trajectoires individuelles, des images figées comme des cartes postales dont on aurait égaré la clé interprétative ou le souvenir de l'expéditeur. Le récit en perd certes sa cohérence, mais il gagne en humanité. La route de Constance vers la mort de Madeleine est alors jalonnée par le regard singulier de plusieurs malades, sensibles à ses hésitations, à son écoute et à ses confessions. Il est toutefois dommage que le personnage de Constance se délite un peu dans ce portrait, surtout habile à présenter Arielle et madame Padoie, deux vieilles femmes malades qui partagent une chambre fréquentée par la nomade.

Une histoire qui fugue

Si ce sentiment d'inconsistance – alors que le nom de la protagoniste devrait évoquer au contraire une certaine stabilité – se fait sentir, c'est que la relation actuelle à la mère adoptive et au frère est ravalée par le jeu sur la mémoire de l'enfance, si bien que celui-ci devient moins clair à mesure que la relation avec ses familles échappe à Constance. Et cela ne l'aide pas non plus à régler la question des origines. Constance ne se résigne pas à signer le document ; elle repousse le moment, fréquente des patientes inconnues, sans mettre les mots sur ce qu'elle éprouve vis-à-vis de sa mère, dont la maladie devient alors davantage un prétexte pour revenir sur les lieux de l'enfance qu'un événement chargé de sens. Même si Lavarenne sait décrire les menues sensations éprouvées, même si elle a une capacité à faire surgir des images claires, un sentiment de perte accompagne le lecteur dans cette construction tripartite qui atténue constamment la trame principale, jusqu'à une conclusion bancale et décevante. ♦



☆☆

Catherine Lavarenne

Quelques lieux de Constance

Montréal, Hélotrope

2018, 168 p., 21,95 \$

« Libre d'avoir plein d'idées dangereuses »

Thomas Dupont-Buist

Entrer dans cet ouvrage de Heather O'Neill constitue une expérience s'apparentant à accepter l'immense bouquet de fleurs tropicales que nous tendrait de bon matin le mafieux du coin, sourire doré en sus.

Dès lors, la linéarité de nos existences volerait en morceaux. Comme pour les continents il y a longtemps, une dérive s'amorcerait et des tréfonds de nos ventres, on pourrait sentir gronder une vie à venir de magma en fusion, prévoir quelques éruptions, mais jamais la soudaineté avec laquelle elles se manifesteraient. Une poésie de bandit teinterait le monde de l'éclat du danger, excitante comme un braquage de banque en side-car avec Bonnie et Clyde, annonciatrice de la tragédie à venir comme les inévitables et funestes conséquences qui furent les leurs. Plonger dans l'univers d'O'Neill, c'est accepter comme évangile l'enseignement d'un clown triste : au sein du merveilleux, il y a souvent la tragédie, de même que l'on trouve « [...] la tragédie dans le merveilleux ».

Beau comme la poésie dans un conte cruel

Hôtel Lonely Hearts, dans le Montréal des Années folles, puis dans celui grandement dépressif des ventres qui gargouillent et des poches trouées, raconte une histoire venue enrichir la tradition des contes cruels. En nous présentant les orphelins Rose et Pierrot, sublimes mésadaptés soumis aux aléas des bas-fonds et victimes des machinations perverses des fortunés, O'Neill nous pousse à l'imaginer cheminant en pensée, accompagnant Dickens dans ses interminables marches sur les pavés de Londres, canne d'apparat au poing, devisant avec le maître sans avoir à rougir.

Formidable histoire d'un amour passé au tordeur de la réalité, ballotté par la déferlante des désirs, charcuté du couperet de l'ambition et piétiné par des hommes furieux, la fable de Rose et Pierrot n'offre pas d'autre morale que celle du vice. Acquitté des accusations de candeur qui auraient autrement pu le faucher, ce texte ose laisser s'affronter poésie et prosaïsme, s'entrechoquer lyrisme et zones d'ombres. La dèche a le bras long, elle frappe à coup de prostitution, asservie d'une bouffée méphitique, accable perpétuellement jusqu'à l'abattement.

Sans famille, Rose et Pierrot ne sont pas pour autant dénués de ressources. Ils se reconnaissent dans la foule des anonymes comme deux phares qui s'appellent. À l'orphelinat où ils grandissent, ils doivent composer avec les bigots, les profiteurs et les jaloux, réussissant à s'imposer précocement sur la scène montréalaise par des spectacles hétéroclites où Pierrot imagine au piano d'étranges mélodies sur lesquelles Rose esquisse d'improbables danses. Puis l'amour naissant est mis à l'épreuve par une longue séparation. Au terme d'un cruel jeu de serpents et échelles, ce sont deux adultes qui se retrouvent, marqués par tout ce qui a tâché de les éteindre, prêts à reprendre leurs singuliers spectacles, à New York cette fois-ci, la pègre cachée dans la caravane qui s'ébranle.

Montréal et ses femmes

Tout en rêveries fantasques, cette œuvre d'O'Neill ancre sa force dans une profusion de fulgurances poétiques, saturant l'esprit de son lecteur des images les plus inusitées, créant par là des ambiances uniques qui dénotent la richesse de son univers intérieur, de sa façon d'être au monde. Quel festin pour une traductrice de talent comme Dominique Fortier ! Les innombrables images gardent toute leur force de frappe en français, le québécois se substituant naturellement à l'anglais sans qu'on s'en rende le moindre compte.

Les gargouilles représentant des faunes se penchaient à la façade des édifices en relatant leur vie sexuelle sur le ton du chuchotement. [...] Un train électrique faisait le tour d'une montagne dans la vitrine du magasin de jouets, et ses passagers lilliputiens rêvaient dans leurs couchettes miniatures.

Derrière la puissance de cette voix encore nouvelle pour le lectorat francophone (merci aux éditions Alto qui ont mis fin à l'absurdité de devoir lire ces textes traduits depuis l'Hexagone), il faut aussi souligner l'humour mordant, un sens de la formule qui nous exempte de l'épanchement nécessaire à d'autres pour exprimer la complexité de leurs idées. On se délecte de même des pointes de Rose, féministe avant la lettre, femme inquiétante pour tous ces hommes qui n'arrivent à la percevoir que comme « [...] un objet destiné à être punaisé sur du liège » et qui ne lui reconnaissent pas la liberté « d'avoir plein d'idées dangereuses ».

Voici une œuvre d'art « [...] valable et complète [...] » qui, comme le dit si bien O'Neill à propos de la mélodie de Pierrot, est prête à « [...] existe[r] indépendamment de son créateur » ! ♦

☆☆☆☆
Heather O'Neill
Hôtel Lonely Hearts
traduit de l'anglais (Canada)
par Dominique Fortier
Québec, Alto
2018, 544 p., 29,95 \$



Le parcours de la combattante

Hélène Rioux

De 1960 à 1980, le gouvernement canadien a retiré plus de 16 000 enfants autochtones de leur foyer d'origine pour les confier à des familles « blanches ».

On a appelé « rafle », *Sixties Scoop* en anglais, cet épisode honteux de l'histoire canadienne, et Sandy Pelly, l'héroïne de *Peau d'ours*, en a été une des victimes. Sa mère étant célibataire, les fonctionnaires fédéraux ne la considéraient pas en mesure de s'occuper convenablement d'un enfant. C'est ainsi que Sandy a été enlevée à son milieu dès sa naissance et adoptée par une famille ukrainienne qui l'a élevée avec amour. Si elle a eu ce genre de chance dans son malheur, on ne peut hélas pas en dire autant de tous les jeunes « placés » dans le cadre de ce projet : nombre d'entre eux ont été méprisés, voire traités comme des esclaves par ceux qui avaient pour mission d'en prendre soin.

En quête de ses origines

Écrit à la troisième personne, *Peau d'ours* retrace, avec quelques retours dans le passé, le parcours de Sandy à partir de ses débuts de journaliste jusqu'au jour où elle renoue avec ses origines. Pour ce faire, l'auteure privilégie presque toujours le point de vue de Sandy, sauf à quelques occasions où elle adopte celui de Blue, son amoureux. Ces passages sont à mon avis superflus, car trop rares pour qu'on parvienne à cerner le personnage.

Encouragée par sa famille d'adoption, particulièrement par sa Baba (sa grand-mère), Sandy est résolue à réussir sa vie. Elle suit un cours de journalisme et parvient à se faire embaucher comme reporter dans une station de télévision à Regina. C'est la première fois qu'une Autochtone accède à un tel poste. Pourtant, là encore, elle est en butte au racisme. Certains de ses collègues ricanent méchamment et l'accueillent par des sarcasmes et des *wou-wou-wou* — une façon un peu étrange de rendre ce prétendu cri de ralliement amérindien — à la première réunion lorsque, pleine de bonne volonté, elle propose de présenter un reportage sur un cours d'artisanat « conçu pour faire revivre la culture et les traditions amérindiennes parmi les femmes autochtones ». « Ça intéresse personne, cette *bullshit* fleur bleue », la rabrouent-ils.

Quand l'histoire commence, Sandy se trouve dans un bar country où elle fait la connaissance de Blue, un policier métis dont elle tombe aussitôt follement amoureuse. Mais Sandy a un problème : l'alcool. Quand les choses vont mal, le vin et la vodka la réconfortent et c'est à ces « remèdes » qu'elle a recours lorsque Blue lui annonce qu'il a déjà une petite amie. Il reviendra pourtant et lui proposera d'aller vivre avec lui.

Saskatoon

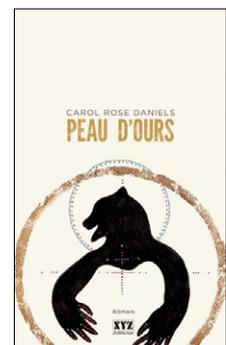
Elle abandonne donc tout pour suivre Blue à Saskatoon où elle retrouve bientôt du travail dans une nouvelle station de télévision. C'est dans cette ville qu'elle fait la connaissance de Joe, un aîné amérindien sage — ex-alcoolique — qui la prend sous son aile, c'est là aussi qu'elle se lie d'amitié avec un caméraman,

Kyle, qu'elle retrouve sa famille biologique, qu'elle fait des rêves prémonitoires peuplés d'ours, qu'elle s'évanouit à quelques reprises, qu'elle participe à son premier pow-wow. Mais quand son histoire d'amour avec le policier métis, qui se révélera lâche et veule, prend brutalement fin, le désespoir s'installe et l'alcool sert une fois de plus à panser les plaies de Sandy.

Un jour, Joe lui apprend que des jeunes filles autochtones sont violentées, parfois même tuées par des policiers blancs corrompus — la chose s'est vue au Québec aussi —, et Sandy décide de braver tous les dangers et d'enquêter. Pour ce faire, elle se déguise en prostituée, perruque rousse, minijupe rouge en latex, bustier blanc, cuissardes. Elle laissera presque sa peau dans l'aventure.

L'auteure, elle-même journaliste autochtone, a sans doute vécu des événements similaires, été l'objet d'insultes et de racisme (sinon elle en a été le témoin). Dans son roman, tous les méchants sont des Blancs, tous les Autochtones sont gentils, généreux, tous respectent la nature et les aînés. Bien qu'on comprenne la souffrance de ces derniers, un tel manichéisme crée chez le lecteur un sentiment de malaise.

Le roman est divisé en soixante-cinq courts chapitres d'une dizaine de pages au maximum auxquelles s'ajoutent à l'occasion des poèmes — peu convaincants. L'écriture est simple, descriptive, par moments laborieuse, à la limite de la banalité. Le texte est sans surprise, sans élan, et c'est en vain qu'on espère un moment d'éblouissement pendant la lecture. Ne l'ayant pas lu dans sa version originale, j'ignore si le problème vient de la traduction ou de l'écriture même. N'empêche qu'une révision plus rigoureuse aurait été souhaitable, car certaines tournures sont maladroites, « plouc d'habitant », par exemple, ou « il est plus jeune qu'attendu », et quelques malheureuses coquilles ont été oubliées. Cela ne fait pas pourtant de *Peau d'ours* un roman « minable », loin de là, ne serait-ce que par tout ce qu'il nous apprend sur les traditions et les valeurs des Premières Nations — nous les connaissons si mal. Mais, mis à part les deux scènes d'amour explicites (je les ai trouvées passablement clichés et, en fin de compte, plutôt inutiles), l'ensemble est tellement linéaire, prévisible que j'avais parfois l'impression de lire une œuvre pour la jeunesse. ♦



☆☆☆

Carol Rose Daniels

Peau d'ours

traduit de l'anglais (Canada)

par Sophie Cardinal-Corribeau

Montréal, XYZ éditeur

2018, 320 p., 27,95 \$

La retraite sentimentale

Marie-Ève Sévigny

Le troisième recueil de Camille Deslauriers offre une touchante incursion dans les tremblements de l'être.

La nouvelle *Sous le tapis* présente une prof de lettres rimouskoise à un colloque universitaire marocain. Seule dans la médina de Marrakech, la femme craint de s'égarer « dans le dédale des ruelles, dans la foule. Dans [s]a vie. Dans [s]a tête. » La communication qu'elle doit livrer porte sur « L'effet-personnage dans le roman par nouvelles ». C'est un peu le voyage auquel est invité le lecteur. Au gré des seize textes, dont la plupart se déroulent dans le bas du fleuve, il suivra cette narratrice dans les méandres de l'effort de vivre et de son émerveillement. Ce roman désaccordé, à l'image de l'existence fébrile de cette solitaire soi-disant incomprise, se déploie en corolle plutôt que de tendre vers un dénouement. Une sorte de *Retraite sentimentale* à la Colette, quoi, où la femme blessée se réfugie dans les tableaux sensualistes, doux, piquants, humoristiques, parfois poignants.

La gravité de certains sujets n'empêche pas les nouvelles de porter beaucoup de lumière, grâce à une écriture hédoniste.

Différente, telle qu'en elle-même

Il ne faut pas s'attendre à des chutes surprenantes dans ces nouvelles impressionnistes, qui essaient plutôt que d'enfiler des événements – ce qui n'empêche pas le lecteur d'être intrigué, pris par cette écriture au service de la saveur de vivre. La poésie n'est jamais loin au moment de raconter, plusieurs nouvelles se construisant autour d'un objet, un geste, un instant, métaphores des bonheurs et tourments de l'identité féminine. De la même façon que le tapis, rapporté du Maroc, se détériore comme l'amour qui y a été vécu, la femme de la nouvelle *Les heures d'ensoleillement* n'arrive pas à faire coïncider le calendrier du jardin avec sa carrière universitaire. Farouchement libre, elle cuisine un repas d'adieu pour un amant qui passera, pour ainsi dire, en dessous de la table, dans *Bas noirs et cardamome verte*. Émerveillée par les saveurs et parfums de sa solitude, elle en capture les moindres instants de grâce dans des pots Mason (*La pleine lune dans un pot Mason*). *La pouponnière* est un lieu cauchemardesque, où cette femme jugée « [i]ndigne égoïste irresponsable » refuse de mettre au monde des enfants monstrueux, elle qui « ne fer[a] jamais rien d'autre que des filles d'encre ». Différente puisque tellement elle-même, elle refuse le conformisme qui la réduit au couple ou à la maternité, bataillera durant tout le livre pour apprivoiser son identité vacillante et mal-aimée.

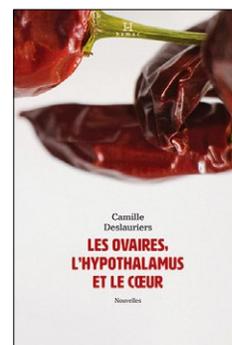
C'est un ouvrage névrotique – on aimera ou pas. Madame Trop, comme l'a surnommée un amant, se sent perpétuellement

culpabilisée, peinant à se défaire du regard d'autrui, qu'elle a intériorisé au point de disparaître. Les hommes de sa vie – à moins qu'il s'agisse toujours du même ? – la dardent d'un tel mépris, que ce soit devant ses excès gastronomiques (*Sa vie monochrome*), sa façon de danser (*Dans un tourbillon d'écume*) ou sa culture littéraire (*Elle citait Todorov*), que le lecteur sera en droit de se demander si la narration, en prêtant aux personnages une telle méchanceté, ne cède pas à la paranoïa, voire à la complaisance envers la blessure intérieure. *Cendres de soi*, peut-être la plus forte et la plus belle nouvelle du recueil, accompagne la femme détruite dans sa dépression, jusqu'au seuil de la mort, dont l'écarte une armée d'amis bienveillants : « Une lignée de fileurs et de fileuses se passent la laine le fuseau le rouet confisquent les ciseaux nous attachent à la vie. » Il s'agit de retrouver l'équilibre pour pouvoir enfin recommencer à vivre seule – la solitude étant dans ce livre, non pas l'ascèse, mais le noyau de la sérénité.

Carnet hédoniste

La gravité de certains sujets n'empêche pas les nouvelles de porter beaucoup de lumière, grâce à une écriture hédoniste qui, par moments, se rapproche plus du carnet que du récit, à l'image de ces reliques que la narratrice aime accumuler, « [b]ois d'échouerie, trio de roches, verre de tempête. Pot-pourri bigorneaux plantes vertes, chandelles étoiles de mer amulettes. » Les énumérations reviendront souvent dans les nouvelles, jusqu'à occuper la totalité du texte final. L'effet de liste, d'abord charmant, pourra lasser à la longue, même si l'on comprend que ce tic d'écriture est mis au service d'une vision kaléidoscopique du monde : « Un drôle de regard que celui d'une guêpe. Deux yeux simples appelés ocelles, au-dessus de la tête. Et deux autres composés, où s'agglutinent des centaines d'ommatidies qui reçoivent, chacune, une image. Les clichés s'additionnent pour former une mosaïque. »

Il n'est jamais aisé pour un nouvelliste de donner une unité à un recueil dont plusieurs textes ont d'abord été publiés en revue. Camille Deslauriers a pourtant le mérite d'offrir un univers qui se tient, tant par ses sujets que par ses manières. Une lecture touchante et poétique, au cœur des vibrations de l'être. ♦



☆☆☆

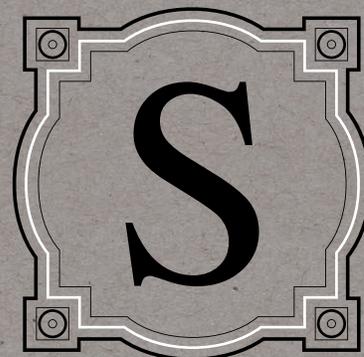
Camille Deslauriers

Les ovaires, l'hypothalamus et le cœur

Québec, Hamac

2018, 128 p., 17,95 \$

Indépendante d'esprit



La librairie du Square

Poésie
Théâtre
Littérature
Sciences humaines

Outremont

1061 avenue Bernard
Montréal, Québec
(514) 303-0612

outremont@librairiedusquare.com

MÉTRO OUTREMONT

Carré Saint-Louis

3453 rue Saint-Denis
Montréal, Québec
(514) 845-7617

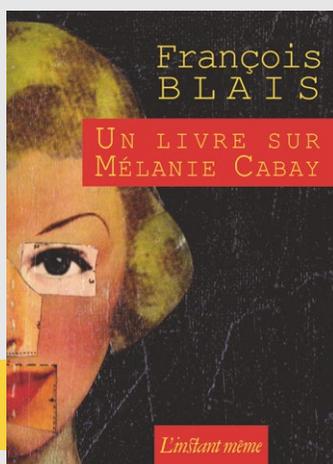
info@librairiedusquare.com

MÉTRO SHERBROOKE

L'instant même

À la fois enquête,
témoignage et
autobiographie, le
nouveau François Blais
est tout simplement
bouleversant!

Un livre sur Mélanie Cabay
François Blais
Récit



L'instant même



L'instant même

Le premier roman
de Claude La Charité
est un mélange
d'érudition,
d'humour et de
délicieuse
irrévérence.

Le meilleur dernier roman
Claude La Charité
Roman



Boivin / Greif

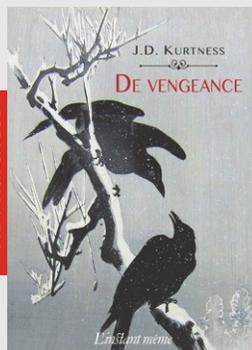
Hans-Jürgen Greif
Guy Boivin
**Le pélican
et le
labyrinthe**

Roman

J.D. Kurtness

L'instant même

Le pélican et le labyrinthe



L'instant même

De vengeance



Roman

André Caron

André Caron
**FRANKENSTEIN
LUI A
ÉCHAPPÉ**

Les tourments
cinématographiques
d'un mythe moderne

Essai

L'instant même
www.instantmeme.com

Frankenstein lui a échappé

www.instantmeme.com

De noir et de rose

Laurence Pelletier

À l'heure où les disparitions de jeunes filles hantent l'actualité québécoise, le roman noir de Christian Giguère résonne d'un écho étrangement opportun.

À partir de mai 2017, David Lynch faisait paraître sur la chaîne américaine Showtime les dix-huit derniers épisodes de sa télésérie culte *Twin Peaks*, qui s'était interrompue en 1992 sur les paroles prophétiques du fantôme de Laura Palmer – jeune fille *all-american* dont l'assassinat entraîne toute une communauté dans les dédales mélodramatiques d'une enquête policière aux exhalaisons de *soap opera* : « *I'll see you again in 25 years.* »

Si l'esthétique néo-noire du réalisateur a séduit toute une génération, Christian Giguère fait d'emblée du récit lynchéen le code source de son héroïne, Kat Vandale. Incarnation de toutes ces adolescentes fugueuses, enlevées et assassinées au Québec au cours des dernières années, de toutes ces jeunes filles de bonne famille sombrant dans l'univers de la prostitution, elle fait surgir, par le trou que laisse l'événement de sa disparition dans le roman, une profusion de signes, de tropes et de clichés qui se superposent à l'artifice de son nom, Kat Vandale.

Quelque part en Amérique du Nord

C'est l'histoire d'une jeune fille disparue. Le mystère de son absence met au jour les intrications du crime organisé et de la politique québécoise, alors que son amie, son *pimp*, ses clients, son professeur de littérature et amant, se mettent à sa recherche.

Dans un univers qui se déploie à l'aune de la fatalité, où la corruption, l'exploitation et la violence sont les seuls rapports qui font loi, *La disparition de Kat Vandale* donne à penser une postmodernité qui arime une théorie du complot tout américaine à une culture à la mode française. En cela se circonscrit peut-être la spécificité d'un imaginaire criminel québécois, alors que les personnages de gangsters de Rivière-des-Prairies – qui sont taillés à l'image tantôt du rappeur Tupac, tantôt du mafioso Michael Corleone – côtoient des jeunes filles des banlieues capables de dissenter sur les œuvres de Michel Tournier et Baudelaire, leurs faux sacs Hermès au bras.

À cet égard, *Laura la voisine agace*, titre du film porno dans lequel Kat tient la vedette, où elle exprime son « don pour les poses vicieuses » et son « magnétisme ahurissant », cristallise sans doute l'ambition d'accommoder le phénomène *white trash* aux saveurs locales. Ce film, se superposant à la vidéo du viol collectif de la protagoniste, est l'occasion d'un choc des cultures, où les Franco-Québécoises, les racketteurs haïtiens et le crime organisé sicilien sont liés par la sémiotique du capitalisme avancé. La cryptomonnaie sert ainsi à la transaction de fred_hampton69 sur Garmonvozia, plateforme de diffusion entretenue par un producteur de porno qui écrase ses mégots dans « un petit cendrier moulé sur la vulve de Jenna Jameson ».

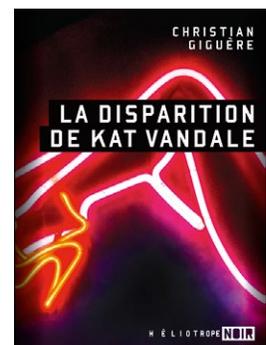
Cryptologie d'une intrigue

L'absence de Kat se retrouve dès lors compensée par l'extrême visibilité des objets, des références et des codes culturels : les allusions à *Twin Peaks* se doublent de celles à Vandal Vixen, la reine de l'éjaculation féminine ; la biographie d'Andy Warhol répond à un documentaire sur Ken Burns ; le champagne Cristal accompagne la prise de MDMA ; la chanson *Lone Me a Dime* de Boz Scaggs est mise en écho avec la technopop de Grimes. Chacun des personnages porte ainsi sur lui, avec lui, le nom d'un artiste, d'un livre, d'une pièce musicale fétiches, définissant une mosaïque qui se déploie alors que chaque prénom succède à un autre au fil des chapitres de ce roman polyphonique.

Il semble toutefois que leur caractère tout en surface ne trahisse l'uniformité et la superficialité de l'écriture de Giguère. « Mario Groulx se sentait comme son idole, Richard Blass dit "Le Chat". Une voix masculine dans sa tête lui criait : *You're the man!* », lit-on dès les premières lignes. Tel un présage qui porte une ombre sur la lecture, à l'instar de cette voix dans la tête de Mario, une narration monolithique s'impose chez chaque personnage et peine à se moduler et à prendre le pli de la diversité des points de vue.

Les icônes culturelles et nationales qui, dans leur subversion, constituent le génie tant prisé de David Lynch, ne sont que purs fétiches dans ce roman. La dissonance du style et le kitsch perdent leur horizon esthétique et le ton tapageur, associé à l'évidence des dialogues, a un effet irritant pour la lectrice ou le lecteur qui y trouvera tantôt une certaine complaisance dans le *name dropping*, tantôt un didactisme bien-pensant. Si les signes et les nombreuses références artistiques auraient pu être utilisées pour crypter le récit, ajouter au mystère, ici, elles trivialisent et désamorcent l'intrigue. Pas de suspense pour cette histoire dont la clé aurait pu être moins hasardeuse.

Néanmoins, *La disparition de Kat Vandale*, où le rose des filles file dans le noir d'un climat sordide et scabreux, a cette capacité de saisir un momentum de l'actualité québécoise. ♦



☆☆
Christian Giguère
La disparition de Kat Vandale
Montréal, Hélotrope
2018, 208 p., 21,95 \$

Le dernier des terroristes ?

Stéphane Picher

Enquête, roman social ou encore polar écologique ?
Les étiquettes n'ont pas d'importance quand l'ensemble est réussi.

La ville allumette commence sur plusieurs chemins, apparemment sans liens, mais qui se croiseront à mesure que l'intrigue progressera. L'auteure nous raconte ces différentes histoires en naviguant avec aisance de l'une à l'autre. Il y a d'un côté Judith Allison, sergente-déetective en stage de contre-terrorisme à Hull, rapidement appelée à collaborer avec la GRC sur des cas récents de vandalisme qui pourraient préfigurer bien pire. D'un autre côté, on suit les mésaventures de Reynald Plourde, petit magouilleur et homme d'affaires exilé au Nunavik, qui a des projets d'expansion ambitieux. Et risqués. Et enfin les plans d'abord mystérieux de Jacob Lebleu, un vieil « activiste » (ou terroriste, selon le point de vue) aux revendications sociales et écologistes que les lecteurs (et la protagoniste) ont déjà pu croiser dans l'un des précédents romans de l'auteure, *L'activiste : le jour des morts* (VLB, 2015).

Le feu aux poudres

La « ville allumette » du titre est le surnom du Vieux Hull, où les maisons des anciennes familles ouvrières ont presque toutes été achetées dernièrement par un promoteur immobilier en l'espace de quelques mois. Certains résistants refusent de vendre, tels de proverbiaux irréductibles Gaulois. Par petites touches, Martineau construit quelque chose du roman social et écologique. Ces familles autrefois exploitées, aujourd'hui achetées, qui ont vécu dans des conditions précaires, qui s'en souvient ? Les exploits de l'activiste Lebleu et de ses complices, d'abord simple vandalisme, puis incendies, explosions et meurtre ne sont pas une simple vengeance, plutôt un manifeste désespéré.

La détective Allison adhère peu à peu à ce point de vue, même si son métier consiste à protéger les citoyens, dont les plus riches, même les plus louches. C'est l'une des forces du livre de ne pas avoir séparé de façon manichéenne ces perspectives. On ne poursuit pas ici un malade ou un génie du crime aux motifs tordus, mais un vieux révolutionnaire qui a refusé de se convertir, un homme aux principes inébranlables. Allison, qui a connu le Vieux Hull (un simple quartier du nouveau Gatineau depuis les fusions municipales forcées), comprend les valeurs de l'activiste ; mais elle sait de quoi il est capable pour l'avoir croisé autrefois, et veut l'arrêter plus que tout.

Protéger les riches et les autres

Les chapitres qui se passent au Nunavik, où l'intrigue se déplace pour suivre complices et ennemis de Lebleu, sont l'occasion d'une réflexion incarnée sur les conditions de vie dans le Grand Nord, sur le racisme, la violence (notamment vis-à-vis des femmes), le crime organisé. Un constat se dessine clairement : les autorités ont presque complètement abdiqué. L'auteure réussit à le démontrer sans nous livrer un discours prêcheur, simplement en

nous faisant vivre de façon dramatique, réaliste, les conflits à l'œuvre. L'expérience de Maureen Martineau avec l'ONG One Drop, qui développe des projets d'accès à l'eau potable dans le monde (elle qui fut aussi comédienne et metteuse en scène !), est certainement pour quelque chose ici.

Tout comme les différentes intrigues, qui peu à peu n'en formeront qu'une, Martineau pratique simultanément et avec bonheur plusieurs « sous-genres » du polar, si on veut y mettre des étiquettes. Il y a quelque chose du *procedural*, comme on dit dans la langue de Sherlock, c'est-à-dire le roman d'enquête policière proprement dite, métissé comme on l'a vu de roman social et écologique. Puis on s'approche du thriller à mesure qu'on va vers la fin. Mais attention, le roman n'est pas un simple assemblage et fonctionne parfaitement comme ensemble.

Dire que le style de *La ville allumette* est efficace ne lui rendrait pas vraiment justice. Martineau semble renoncer à « faire littéraire » pour laisser l'intrigue nous tirer en avant. Trop souvent ce choix stylistique produit une bouillie navrante ; je pense par exemple à Michael Connelly, que ses traducteurs français se démènent pourtant pour améliorer. C'est loin d'être le cas ici. Les phrases paraissent avoir été « travaillées pour que le travail ne se voie pas », pour citer Jacques Poulin de mémoire. À part un occasionnel synonyme à notre avis inutile, placé sans doute pour éviter les fameuses répétitions honnies par des générations de profs de français, l'écriture de Martineau est impeccable. Maintenant, est-ce qu'on n'aurait pas préféré, pour notre bonheur personnel, un livre plus écrit, plus stylisé, résolument littéraire ? Peut-être bien ; mais ce serait une exigence bien injuste. Il faudra aller voir ailleurs pour cela.

Il n'y manquait pas grand-chose pour emporter complètement notre adhésion : plus de passion, peut-être, un plaidoyer encore plus engagé, plus *enragé* pour l'écologie, pour les désemparés de ce monde ? Ou mieux encore : contre le Capital et ses valets politiques. ♦



☆☆☆

Maureen Martineau

La ville allumette.

Une enquête de Judith Allison

Montréal, VLB.

2018, 392 p., 29,95\$

Pourri mais pas très goûteux

Stéphane Picher

Richard Ste-Marie s'aventure dans le polar sans son protagoniste habituel Francis Pagliaro. Un noble risque aux résultats mitigés.

Ayant lu et apprécié presque toute l'œuvre policière de cet auteur au parcours fascinant (il fut musicien et professeur d'arts visuels avant d'être « polardeux »), j'avais placé haut mes attentes en commençant la lecture du nouveau Richard Ste-Marie. Mais c'est bien connu : c'est ainsi qu'on se prépare aux plus grandes déceptions.

De ton fils charmant et clarinettiste raconte l'histoire d'un flic pourri proche de la retraite, Marcel Banville, peu pressé d'en finir avec son métier pour la bonne raison qu'il a peur de s'ennuyer après. Voilà pourquoi il développe peu à peu un intérêt inhabituel pour sa dernière enquête, le meurtre d'un prêtre et sa mise en scène sordide, bientôt compliquée par d'autres cas semblables. Mais l'affaire est plus tordue que prévu, et pourrait être liée à de vieilles histoires qui le concernent, de près ou de loin ; quand vient le moment d'en confier la suite à son jeune partenaire pas particulièrement dégourdi, Banville ne se fait donc pas prier. Personne ne juge d'ailleurs à propos de lui demander de retarder sa retraite.

Malheureusement, c'est un peu comme si le mauvais flic avait déteint sur le roman.

Assez vite, toutefois, l'ennui anticipé vient lui rendre visite, et cette dernière enquête a ouvert dans son esprit une porte vers son passé qui ne veut plus se refermer. Sa mère était croyante et fréquentait assidûment l'église ; elle s'est enlevé la vie quelques années auparavant, le laissant sans explication. Il a croisé dans les dossiers des noms qu'il reconnaît, dont celui d'un curé qui venait les visiter. Peut-être que fouiller un peu dans ce passé presque oublié serait la bonne chose à faire ? Il entreprendra donc des recherches de son côté ; comme il s'embarrasse encore moins de faire les choses dans la légalité qu'avant de rendre son insigne, il découvre vite certaines vérités que ses anciens collègues ignorent encore...

Bon flic mauvais flic

La plus grande différence entre ce nouveau Ste-Marie et les précédents est l'absence de Francis Pagliaro (présent dans les quatre polars de l'auteur), un policier intègre et attachant, remplacé ici par le sinistre Marcel Banville. Malheureusement, c'est un peu comme si le mauvais flic avait déteint sur le roman. Ce Banville est dur à saisir ; on n'arrive pas à l'aimer, mais pas exactement à le détester non plus. Pendant la plus grande partie du livre, il ne semble pas vraiment impliqué dans sa propre vie. C'est lui qui raconte, et pourtant on ne sent pas sa motivation ou ses émotions ; la peur de l'ennui, certes, l'appât du gain, certainement, le goût du risque aussi. Mais on

dirait que l'écrivain se contente de surfer là-dessus. L'écriture reflète cette distance, le narrateur est cynique, froid en apparence, sauf quand il est blagueur ou baveux (souvent les deux). On ne comprend pas forcément le pourquoi de ce détachement. Dans un texte qui pourrait être une sorte de « confession » ou de bilan, on imaginerait le narrateur plus ouvert, plus transparent. Le personnage de Pagliaro, attachant et crédible, nous manque ici ; sa droiture était comme une référence, une boussole. Le fruit pourri Marcel Banville ne nous convainc pas de le suivre.

Quand le métier ne suffit pas

Le livre est loin du ratage total, par contre ; l'ensemble se lit non sans plaisir. L'auteur n'a pas brusquement perdu son métier entre deux romans, et il sait nous entraîner dans le Limoilou des dernières décennies du siècle dernier, celui de son enfance et de la jeunesse de Banville. L'enquête elle-même et ses thématiques (corruption, magouilles fiscales, pédophilie) sont suffisamment intéressantes pour conjurer l'ennui. J'ai particulièrement aimé le trop bref portrait d'une certaine police corrompue du Québec des années 1980, portrait qu'on imagine en grande partie fictif, mais pimenté çà et là d'anecdotes historiques (on y rencontre le véritable policier-cambrioleur-meurtrier Serge Lefebvre, autrefois de la police de Sainte-Foy, connu pour avoir assassiné deux collègues quand on l'avait pris sur le fait). C'est dans ces moments que l'amour de l'auteur pour son sujet transparait et nous contamine. Une attachante galerie de personnages secondaires vient également ajouter de la couleur et de l'humour au roman, comme ce Roger Fruchier, barman français qui sert d'intermédiaire dans toutes sortes de trafics ou encore Charles McNicoll, un mécène et peut-être aussi un tueur à gages, qui ne semble pas avoir d'existence officielle... On se plaît même à espérer les recroiser dans un futur livre.

La fin du roman est assez forte, avec une symbolique quasi fantastique. Le narrateur a découvert des choses sur sa vie à plusieurs points de vue, il en sortira sans doute transformé. Mais en chemin il nous a un peu négligés, on n'a pas su quoi penser de son aventure, qui nous laisse à peu près intacts. Et plutôt déçus. ♦

☆☆

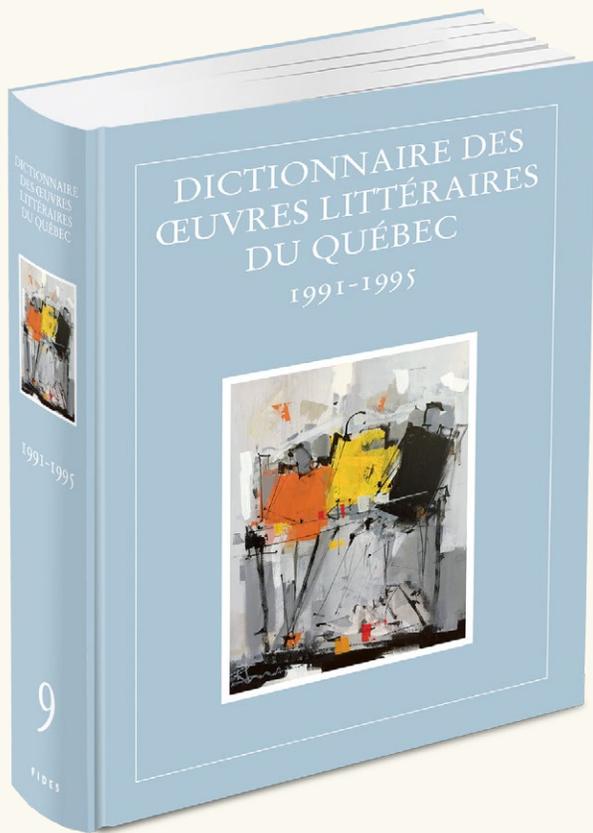
Richard Ste-Marie

De ton fils charmant et clarinettiste

Lévis, Alire

2018, 272 p., 25,95 \$





Toute La littérature d'ici

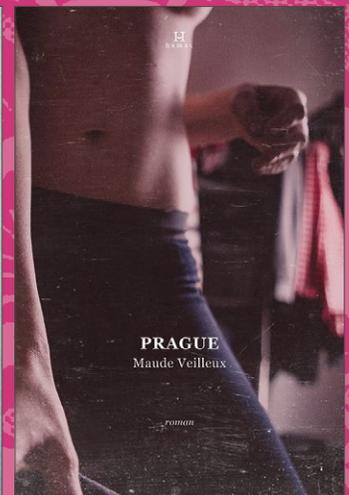
Roman, essai, conte, nouvelle, poésie, théâtre

Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1991-1995 • Tome 9
200 collaborateurs • 1300 ouvrages analysés • 900 articles
6500 entrées bibliographiques • 1128 pages • 99,95 \$



H h a m a c

Les nouvelles voix d'une génération



www.hamac.qc.ca

Lunes bleues

Ariane Gélinas

Québécoise installée dans l'Ouest, Lyne Gareau signe son premier roman avec *La librairie des insomniaques*. Ses ports d'attache, Vancouver et l'île Saturna, sont au centre de l'intrigue.

Le roman nous emmène dans ce qui ressemble à une Vancouver futuriste. Si la ville n'est pas nommée, des indices laissent supposer que nous nous trouvons bel et bien dans la métropole portuaire de l'Ouest. Là, les sans-abri sont pourchassés par l'entreprise Sécuricorpo, les drones sont légion, la collecte d'eau de pluie est interdite, et planter des graines fertiles relève du terrorisme écologique. Ex-enseignant, Alexandre Tremblay évolue dans cet univers contrôlé, « réfugié dans l'ordinaire comme dans un cocon », en anesthésiant volontairement ses sens. Depuis la Rectification, les cours sont en effet dispensés par ordinateur, et des gardiens sont embauchés pour châtier les élèves qui ne travaillent pas assez. L'homme a dès lors choisi de devenir un ermite urbain.

Une nuit, alors que l'insomnie le taraude, Alexandre se remémore l'une de ses passions de jadis : les librairies. Il décide de sortir de son logis spartiate et, sur un coup de tête (ce qui ne lui ressemble guère), suit parmi un labyrinthe de ruelles un chat gris, qui le conduit dans un quartier dérobé de la cité. À l'instar des nouvelles *La ruelle ténébreuse* de Jean Ray et *La bouquinerie d'Outre-Temps* d'André Carpentier, ce passage mène Alexandre dans un ailleurs fantastique, où « tout était pareil et pourtant subtilement différent. Et la nuit avait une nouvelle saveur. Indéfinissable ». L'homme parvient à un commerce pour noctambules, la Librairie des insomniaques. Sur ses incroyables rayonnages, des ouvrages clandestins apparaissent par magie, et les livres trouvent eux-mêmes leurs lecteurs.

Alexandre y rencontre une faune singulière, intemporelle : Viateur, le libraire, Myriam, une pianiste dont la présence le galvanise, Julie-Anne, l'écrivaine en résidence... S'ajoutent bientôt à ces protagonistes le chauffeur de taxi Balwinder et Frank, l'un des anciens élèves de l'ex-enseignant. Tous ces personnages, bien élaborés, denses et crédibles, vivent hors du monde. Ils habitent en quelque sorte un *interstice fantastique* où se rassemblent les proscrits du gouvernement autoritaire en place : « Les intellectuels, les rêveurs, les environnementalistes, les artistes... tous, de nouveaux ennemis. »

L'ex-enseignant se cantonne néanmoins dans sa position d'ermite, réfugié dans « l'état de banalité ultime auquel il aspir[e] ». Ses pas le portent pourtant inlassablement jusqu'à la Librairie des insomniaques, pleine lune après pleine lune – y compris lors de la treizième lune annuelle, la « lune bleue ». Par amitié, ses nouveaux acolytes envisagent de le conduire sur une île déserte (lieu de prédilection des solitaires, selon eux), par-delà les déversements des pétrolières. Est-ce que cet exil sera définitif ? Funambule aux envolées feutrées, Lyne Gareau nous guide vers une fin magnifique (avouez que, vous aussi, vous auriez suivi le chat gris).

À l'enseigne des étoiles vives

Ouvrage généralement soigné, *La librairie des insomniaques* est porté par la plume délicate de l'auteure, émaillée de touches poétiques. Bien que les figures de style soient le plus souvent maîtrisées, certaines images ne sont pas toujours justes, par exemple : « Comme un tentacule, une voix vint le chercher », « comme une longue algue qui l'enveloppait de douceur », ou « une pieuvre à l'estomac, Frank mènerait ses amis au sommet de la montagne » (peut-être serait-il préférable d'éviter le lexique maritime). À quelques reprises, les comparaisons se dotent en outre d'un comique discutable, rompant avec l'atmosphère posée et plutôt sérieuse du récit : « Une passante qui lui rappela, étrangement, une banane sympathique ; ou encore, au cours d'une scène dans laquelle Frank et Julie-Anne s'embrassent : « La langue de Frank comme un labrador enthousiaste » ! Ces instants, heureusement rares, tranchent avec l'ambiance fantastique classique élaborée par l'écrivaine, qui évoque (mais moins sur les territoires de l'épouvante) Jean Ray, Daniel Serpine ou Claude Bolduc.

En ce sens, le lecteur pourra s'interroger sur le choix de greffer un cadre science-fiction à cette intrigue fantastique qui aurait mieux fonctionné de façon autonome. Le livre possède même des accents « rétro », inactuels... Les éléments liés au futur proche, à une apocalypse écologique, font quelque peu « pièces rapportées ». Après tout, comme l'auteure l'écrit avant le dénouement, au sujet d'Alexandre : « Le merveilleux étalait, encore et encore, ses longs bras pour venir l'attirer vers lui. » N'est-il pas, ce merveilleux, le cœur du récit ? J'incline à penser que oui.

Futur antérieur

La librairie des insomniaques nous convie à un parcours unique dans un futur antérieur, au sein d'un Ouest canadien imaginaire et sensible. Lyne Gareau (dont c'est le premier roman) relève le pari difficile de nous immerger dans des au-delà fantastiques essentiellement lumineux. Cette œuvre chromatique saura plaire aux lecteurs fervents d'un fantastique plus diurne que nocturne. Ne nous invite-t-elle pas entre autres à nous « émerveiller[r] de la grâce d'une crevasse qui se faufile sur les trottoirs » ? ♦



☆☆☆

Lyne Gareau

La librairie des insomniaques

Saint-Boniface (Manitoba), Les Éditions du Ble

2017, 172 p., 19,95 \$

Comme un souvenir de miel

Ariane Gélinas

La toxoplasmose, infection parasitaire essentiellement véhiculée par les excréments de félins, est à l'origine du titre du neuvième roman de Calvo : *Toxoplasma*.

L'ouvrage de près de 400 pages est publié aux éditions La Volte, connues pour le haut calibre de leurs parutions (*La horde du Contrevent* d'Alain Damasio ou le collectif *Au bal des actifs*, par exemple). En plus d'une couverture à rabats attrayante, la mise en page et la sélection du papier témoignent du souci de qualité constant de la maison d'édition française. Cet écrin magnifie le récit fantastique et science-fictionnel de Calvo, auteure montréalaise d'origine française à l'imagination époustouflante.

L'ensemble de *Toxoplasma* est porté par un mouvement inné, naturel, et une langue savoureuse.

L'écrivaine a choisi pour cadre une île de Montréal assiégée, dont l'effondrement est imminent. Les insulaires sont barricadés dans la Commune, « un caillou lancé dans la mare du futur ». Ils vivent de manière autosuffisante à l'intérieur de cette enclave où l'électricité fonctionne par intermittence et où l'accès à l'eau est difficile. Bon nombre d'habitants consomment de la grume, sorte de cidre hallucinogène, véritable « terreur au goût de miel ». Au sein de ce microcosme coupé du monde, une nostalgie typiquement *eighties* plane, l'une de ses manifestations étant la présence de clubs vidéo louant des cassettes VHS et Betamax.

Nikki Chanson, l'une des deux héroïnes (avec sa compagne Kim) de ce récit haletant, est commise au club vidéo Millenium. Passionnée de films cultes, la jeune femme est intriguée par des graffitis à tendance chamanique. Elle s'aperçoit rapidement que des animaux mutilés voisinent toujours ces inscriptions. Nikki décide alors de mener une enquête personnelle sur ces « meurtres rituels, formant une progression cohérente dans la folie », d'abord épaulée par son amoureuse. Mais les jeunes femmes se disputent et elles poursuivent dès lors leur quête en parallèle : Nikki avec une marionnette pour enfants (les peluches perdent aussi parfois leur tête) et Kim dans les entrelacs de la Grille, réseau élitiste post-internet, qu'elle trafique. Kim, « coureuse des bois virtuels », infiltre la firme de jeux vidéo Vectracom. Pendant qu'elle se livre à cet espionnage, Nikki rêve de forêts vertigineuses et de nature qui périclité ; ces visions fabuleuses donnant lieu à de superbes passages : « La fée de ce bois mourant est une danseuse qui esquisse des paysages sur le délié de ses mains. »

Ces forêts à l'agonie seraient-elles liées à l'imaginaire clandestin, sibyllin, de Montréal, « décor de cinéma interchangeable » ? Pourquoi ces bois oniriques ressurgissent-ils au cœur d'une métropole futuriste décadente, encluse en elle-même tel un théâtre de rêves indigènes ?

Personne ne viendra sauver Montréal

L'imaginaire de Calvo est singulier, très personnel. L'écrivaine convoque dans *Toxoplasma* la poésie et le burlesque, l'aventure et l'onirisme. Tout cela en plus de la science-fiction et du fantastique, qui s'entrelacent parfaitement. Le don de l'auteure pour allier les genres, les atmosphères et les registres langagiers est magistral. À aucun moment l'unité du livre ne chavire. Au contraire, nous sentons que chacun des chapitres a été réfléchi et que Calvo, bien que capable d'envolées poétiques puissantes, modère, *jugule*, ses moyens. L'humour est également bien intégré, malgré le drame ambiant :

– *Oui, mais, est-ce qu'il y a une histoire d'amour ? [...]*

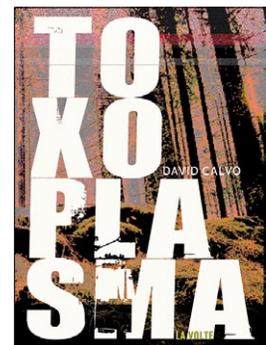
– *Ah mais bien sûr monsieur. Il faut beaucoup d'amour pour faire exploser une tête.*

Par conséquent, les dialogues sont vifs et rythmés, crédibles si ce n'était de la présence de « putain », « connard » et autres « à la con » en guise de jurons dans la bouche de presque tous les protagonistes québécois (ce que je pardonne à l'écrivaine d'origine marseillaise).

L'ensemble de *Toxoplasma* est porté par un mouvement inné, naturel, et une langue savoureuse. L'œuvre darde un délicieux regard apocalyptique sur la métropole : « La lente descente dans le chaos continue sous le soleil de plomb, attisée par la pénurie d'eau et l'isolation de l'île. Le continent est en guerre. Personne ne viendra sauver Montréal. »

Sous les arbres endormis

Toxoplasma est un roman particulièrement accompli, au goût de miel – et de fin du monde – persistant, à l'instar de la grume. Une porte d'entrée dans un Montréal chatoyant à la manière de l'œil d'un chat, où les drones se confondent avec les abeilles. En complément, pourquoi ne pas (re)voir *Shivers* de David Cronenberg ? Puis, en programme triple, *Les guerriers du Bronx* suivi des *Rats de Manhattan* ? Car, avouons-le, « au fond de nous, nous voulons cette fin du monde ». ♦



☆☆☆☆

Calvo

Toxoplasma

Clamart (France), La Volte

2017, 384 p., 35,95 \$

La grande encyclopédie des coquilles

Rachel Leclerc

Mathieu Boily réinvente à sa manière la poésie avec un pavé dans la mare – ou un magistral pied de nez aux apparatuschiks littéraires.

Le poète, né en 1972 et tout juste réinstallé au Québec après avoir œuvré en Russie comme professeur de français, semble faire tourner les têtes sur son passage et jouir d'une aura nimbée d'exotisme. Attire-t-il l'attention du simple fait d'avoir séjourné, comme Tintin, au pays des Soviétiques ? C'est bien possible car dix ans là-bas, c'est long, c'est une vie. Quoi qu'il en soit, je me suis d'abord enthousiasmée pour cette publication, puis j'ai vite déchanté : sa lecture donne à penser que celui qui fut lauréat du prix Émile-Nelligan pour son premier recueil, *Le grand respir* (Les Herbes rouges, 2001), pratique en ce moment une écriture très risquée, pour ne pas dire suicidaire. Pourtant maîtrisé du début à la fin, ce tour de force stylistique vous mènera par le bout du nez, que vous le vouliez ou non, et vous en fera voir de toutes les couleurs. Vous ne saurez plus si vous aimez Mathieu Boily, si vous vous trouvez au paradis ou en enfer, si vous êtes un lecteur idiot et/ou rétrograde, ni même si vous arriverez à la fin du livre sans vous endormir.

À titre d'exemple, nous pourrions citer les premiers vers. Ce sont les plus faciles, et l'éditeur les a choisis pour orner la quatrième de couverture : « à go je redevient (*sic*) un / être qui pense je rassemble / à la surface les signaux / de pensée de présence à go / je se refait une présence ». On aura compris au moins un truc dès le début « je » est un autre et se conjugue à la troisième personne. Pour le reste, peut-être y a-t-il une clé de lecture ? L'auteur débarquerait sur la scène québécoise et espérerait « se refaire une présence » en empruntant le chemin le moins fréquenté ? Inventer un sens qui n'existe peut-être pas, voilà à quoi est réduit le lecteur. Car on se demande, en effet, quel est le sens de tout cela. Quelle est l'intention de Boily en écrivant un livre quasi illisible, dont le côté rébarbatif nous le ferait caser entre Joyce et Gauvreau. Un livre qui, il faut bien l'admettre, n'a provoqué chez moi ni curiosité ni plaisir de lecture.

Comment torturer la langue

On a beau s'efforcer de suivre l'injonction de Jacques Lacan, qui intimait au lecteur de ses *Écrits* d'y « mettre du sien », on se demande par quel bout prendre les vers suivants : « à os le je planche / onge être mais tou / rs protégé à la jeule ». Ou ceux-ci, cueillis au hasard un peu plus loin : « puis jeule ouverte je l'auvent / se parfait l'incognu le jeuta ».

Certes, il y a des passages beaucoup plus lisibles, et ce sont eux qui ramènent le lecteur tout ébouriffé sur les rails d'une histoire qu'il ne comprend guère mais dont il soupçonne la gravité.

*C'est plus fort que lui
cette vision qui le pousse*

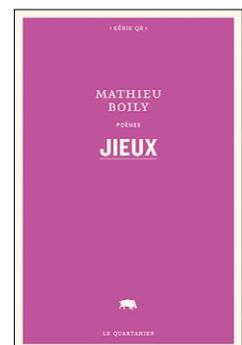
*toujours à bouffer du mort
à syndrome de stockholmmer pa
paman et les parties génitales
à remonter merde et monde*

Ici, on pourrait reprocher au poète une tendance futile à modifier des expressions consacrées comme « mer et monde ». Mais, d'abord, « Jieux », ça veut dire quoi ? « Jeux » ou « Lieux » ? Plusieurs décennies après la « palinte osseuse » de Miron, expression née d'une erreur typographique et passée à l'histoire de la poésie, Mathieu Boily – professeur de français, ne l'oublions pas – rentre au pays avec ses coquilles et ses contrepèteries, ses inversions, ses coupures volontairement inexactes, ses syllabes en moins et ses voyelles en trop. On se prend à imaginer qu'il a écrit *Jieux* avant de quitter le royaume de Poutine et que le projet a représenté pour lui une planche de salut, une sorte de repoussoir des névroses.

Il y a de l'exploit, c'est sûr, et, rappelons-le, une maîtrise certaine dans la folie de ce projet. Pardonnons les jeux de mots faciles comme « la tête avance faut / bien faux bien », car Boily connaît le rôle du corps dans toute écriture :

*trouvée et chaque fois c'est
du corps que ça vient ou re
vient lequel corps se lève
et se marche et se jet
à autre chose et le dé
cide ainsi alors lui pour se*

L'un des rares plaisirs que le lecteur trouvera à fréquenter ce livre est son refus catégorique de la banalité. Mais, avec cette curiosité parue au Quartanier, la poésie québécoise fait-elle un pas décisif – ou fait-elle un pas tout court ? Rien n'est moins sûr. ♦



☆☆
Mathieu Boily
Jieux
Montréal, Le Quartanier
2018, 96 p., 16,95 \$

Changer le plomb en or

Rachel Leclerc

En pleine possession de son art, Hélène Dorion poursuit ses travaux d'éclaircissement poétique chez son nouvel éditeur français.

Publié chez Bruno Doucey, ce petit livre à la facture sobre et très bien travaillée construit des avenues de clarté sereine, échafaude ses théories sur l'amour et le bonheur, propose des éléments de réponse aux questions d'une existence entière. « Tout ce qu'il faut de lumière, tout / ce qu'il faut d'ombre pour tenir au faite / de soi-même [...] C'est en haut, tout en haut qu'est ta vie ». Quand on connaît l'auteure, on ne peut ignorer l'enchevêtrement de plusieurs influences : la recherche philosophique, la discipline et la force intérieure – peut-être héritées de la pratique du yoga ? –, l'amour partagé, les amitiés reprises ou perdues à jamais, la nécessaire proximité du paysage et de sa beauté nourricière.

La longueur des poèmes frappe d'emblée. Des pages bien remplies, des vers amples, des phrases profuses et généreuses : tout cela est aussi bien le signe d'une grande liberté que d'une urgence, comme si la poète voulait maintenant dire sans ambages ce qui alimente sa quête. Aux amateurs d'émotions fortes, de poésie impétueuse et aventureuse, certaines images pourront parfois sembler rebattues. Mais, devant la « coupe des caresses », le « souffle des choses », les « bras du temps » et la « pulsation du monde », on se convaincra rapidement, tant la qualité du livre est indéniable, qu'un peu d'évanescence et de naïveté poétique étaient nécessaires. Appelons cela la confiance en soi : Hélène Dorion assume entièrement ce qu'elle écrit, car la demeure qu'elle veut atteindre se trouve en hauteur, et sa route est pavée de toutes les poésies déjà fréquentées. Comme une promesse, une ouverture.

*On voudrait la route comme un souffle
les cloches pour la joie de l'âme
l'orage égaré, la défaite qui ne pèse
et partout l'horizon où grandissent les voiles.*

L'amour qui montre à vivre

La vie, avec ses multiples compartiments, se trouve interpellée ici. Le présent sera fait de quelques certitudes venues sur le tard et d'une somme d'inquiétudes quasi intraduisible qui constitue la personnalité profonde de la poète. Qu'elle nous parle du père, de la mère, des auteurs aimés, la poésie d'Hélène Dorion n'aura jamais été aussi incarnée, aussi présente au quotidien, aux humains qui lui ont inspiré la passion, à tous ces êtres qui ont envahi son imaginaire, provoquant chez elle un insatiable besoin d'harmonie et de joie.

L'amour n'est jamais orphelin chez Dorion. Comme les souvenirs, il sera pris en charge par le poème. Les scènes de la vie passée peuvent bien rester secrètes : c'est la leçon qui compte, c'est le nouvel équilibre qui résulte du brassage des émotions, qui se réinstalle après chaque envolée comme après chaque blessure.

C'est une existence faite de rencontres, de plages temporelles, d'abandons, de recommencements, de poussées vers la lumière

qui est proposée là, et l'on se dit que le titre du livre, *Comme résonne la vie*, était un choix judicieux puisqu'il embrasse toutes les expériences et tous les possibles. On se rappellera le précédent titre poétique de Dorion : *Cœurs, comme livres d'amour* (L'Hexagone, 2012). Puis, incidemment, on notera l'usage assez fréquent du mot « comme », par exemple dans les derniers vers du poème liminaire : « et comme résonne étrangement l'aube / à l'horizon, enfin résonne ta vie ». Les poètes sont sans cesse à combattre la tentation du comparatif. Ici, on croirait que Dorion s'empare délibérément de ce procédé, qui est aussi décrié et snobé que la métaphore. Peut-être y a-t-il une tendance ? Cela me rappelle en tout cas le titre d'un roman du très nobélisable Javier Marias : *Comme les amours*.

Le passé qui vous transforme

La nature est toujours présente chez Hélène Dorion, et peut-être plus nécessaire que tout le reste. La beauté du milieu de vie inspire les poèmes et devient une sorte de gage, un terreau fertile pour l'amour et l'amitié, sorte d'éden secret où se poursuit l'évolution de l'être :

*et le rideau se déchirera, tu seras
au milieu de toi-même comme
d'un jardin faste, tu retrouveras
les plus petits gestes
et tout le paysage
tu le recommenceras.*

Pour les poètes, il en va des amours comme de chaque expérience passée : tout est apprentissage, tout deviendra le levain des jours à venir. Ce n'est pas autrement que procède l'alchimiste qui transforme le plomb en or. Ainsi, une longue tranche de vie succède à une autre. Et les vestiges, les décombres fumants des endroits aimés sont transformés en milieux instables, parfois orageux, toujours vivants malgré la torpeur qui peut s'en dégager. « J'ai pensé – la maison en ruine, le nom des rues / qui s'étiolé, les roses dans le jardin / comme une cité abattue ».

Portée par la profondeur et la simplicité, la quête intérieure d'Hélène Dorion se poursuit, plus ample et plus souveraine que jamais. ♦



☆☆☆☆

Hélène Dorion

Comme résonne la vie

Paris, Bruno Doucey

2018, 80 p., 19,95 \$

La mémoire et la mère

Sébastien Dulude

La perte de la mémoire représente sans conteste l'une des fins de vie les plus difficiles à accompagner. *La chanson de ma mère* aborde le sujet de vive et touchante façon.

Les lecteurs connaissant le travail d'Alain Larose savent qu'une comparaison de son écriture avec celle de Patrice Desbiens est évidente, tant dans la manière que dans les sujets du quotidien. Or, si Desbiens navigue sur le *cruise control* à raison d'un recueil annuel ou bisannuel depuis toujours ou presque, Larose se fait nettement plus sporadique. On doit à Moulé éditions et à sa collection « Critures » les trois recueils de Larose : *Harikots* (2009), suivi du superbe *Poèmes pour Pierrette* (2012) puis de *La chanson de ma mère*, paru ce printemps.

Comme la production de Desbiens de la dernière décennie, les deux premiers livres de Larose sont des florilèges de poèmes, des recueils de brèves pièces vagabondes qui illuminent les recoins négligés des moments que nous habitons. Le Larose nouveau rompt avec cette poétique du bouquet et propose un recueil explorant le thème familial et plus ficelé conceptuellement que les précédents. Ainsi que son titre le suggère, *La chanson de ma mère* est une ballade, un country-blues plus précisément, à propos de la mère et de la mémoire. Le poète de Québec relocalisé au Lac-Saint-Jean signe-t-il là son *Pépin de pomme sur un poêle à bois* ?

Les drames ordinaires

Le recueil s'ouvre sur un exergue réjouissant, citation proverbiale du boxeur poids plume Willie Pep (1922-2006) : « La première affaire à partir, c'est tes jambes. Après ça, tes réflexes. Après ça, tes amis. » (Juste pour le plaisir, une autre perle de Pep : « Étends-toi par terre que je te reconnaisse. ») Au-delà du comique, l'exergue annonce également le drame des poèmes : la mort lente à venir, la maladie, les facultés et les souvenirs qui s'enfuient. Portés par une langue simple mais jamais prévisible, les poèmes de Larose sont doux-amers, travaillés d'une syncope discrète et riche d'évocations faites de presque rien. Et si certains vers nous arrachent des sifflements d'admiration, ceux-ci résonnent à travers un silence non pas lourd mais grave, à la manière d'un frigo qui s'éteint et redonne au silence la puissance du vide créé.

C'est la vie courante, meublée d'événements aux antipodes du spectaculaire et ponctuée de tragédies ordinaires que s'attache à observer le poète, souvent à l'insu de la vie elle-même. Au cœur de cet album de famille, la mère et le fils se rejoignent, absents ensemble et, comme on le découvrira, la mère de plus en plus absente à elle-même :

*de la table où je suis assis
ma mère me tourne le dos
à l'évier
et lave
de la vaisselle
déjà propre*

*je la regarde faire
je la regarde en train
de ne pas se voir faire*

Ces scènes sont marquées d'une grande tendresse, celle du partage du silence, de la présence habitée, de la chaleur des liens : « nous sommes / tous les deux / en vedette / dans une / vieille / vue d'amour / muette ».

Mais les silences n'ont pas toujours été, semble-t-il, et même les vies les plus tranquilles connaissent les douleurs et les deuils. Un épisode en particulier, celui de « la Chevrolet de Michel / [qui] est rentrée dans l'arbre », témoigne de souvenirs qui marquent à jamais, qu'on voudrait enfouir, mais dont on regretterait l'amnésie à mesure que « des visages s'effacent » et que « [l]es photos / sur le mur / la regardent / de moins en moins ». Et si les mauvais souvenirs étaient les derniers à nous quitter, nous hantaient jusqu'à la fin ?

Venter à arracher des têtes

Peu à peu le silence se charge d'angoisse, comme un bruit blanc se substituant au calme, et le « vent dément » (à qui est dédié le livre) fait son apparition. Non pas un principe vivant qui anime les êtres, le vent, ici, est celui de la confusion, vent qui rend sourd ou qui rend fou : « Même / la télévision / parle trop vite / comme un encanteur / liquidant / ce qu'un vent dément / n'a pas dispersé ».

Le ciel prépare sa dernière nuit. Une chatte veut sortir dehors et les oiseaux écoutent, à la fois sereins et inquiets, « calmes / et nerveux / comme des petits vieux / dans une balançoire / après souper ». Suivront des poèmes très émouvants, scènes d'hôpital, de mémoire à zéro, de paniques confuses et de silences interrompus par des cris. L'heure approche : « ses morts rient / en jouant aux cartes / sous la terre // tout son monde est là // ça sera bientôt / à son tour / à brasser ».

Et à la toute fin, le départ de la mère est vécu de manière aussi ténue que sa vie semble avoir été : « J'ai lâché / sa main tiède / comme un fauteuil ». C'était cela, c'est terminé, et aussitôt on se prend à avoir peur de l'oublier. Le fils est laissé à ses souvenirs muets, laissé à relire quelques anciens carnets de notes dérisoires et à fredonner une chanson, un air doux qui rassure, qui reste. ♦



☆☆☆☆

Alain Larose

La chanson de ma mère

Québec, Moulé éditions

2018, 58 p., 15 \$

Critique | Poésie

Déviante

Sébastien Dulude

L'avion est un réflexe court de Catherine Cormier-Larose est de ces livres que l'on n'attend plus.

Quiconque fréquente les scènes montréalaises de poésie (et, incidemment, trifluviennes, mais aussi celles d'un peu partout au Québec) depuis une décennie aura sans aucun doute rencontré Catherine Cormier-Larose. En permettant, souvent à bout de bras, l'émergence et le développement de la poésie québécoise sur scène – à l'instar de quelques rares animateurs poétiques à la longévité similaire, dont André Marceau (Tremplin d'actualisation de poésie), Éric Roger (Solovox) et Ian Ferrier (Words & Music) –, Cormier-Larose a directement contribué à l'engouement qu'on perçoit actuellement pour la poésie orale et performée.

Or, foncièrement associée à toutes les activités de diffusion qu'elle conçoit et anime (dont son festival annuel Dans ta tête) au point qu'on a pu confondre son œuvre personnelle avec celles-là, Cormier-Larose passe près d'être cannibalisée par la visibilité et la parole qu'elle offre aux autres. Le peu d'échos médiatiques de son premier recueil, pourtant attendu depuis des lustres – mais ce sont encore ceux des autres qui sont passés avant le sien –, l'aura tristement confirmé ; une aberration que j'entends ici corriger.

Lorsque tout le monde a été applaudi à la fin d'un spectacle, c'est le rôle d'un ami que de monter sur scène pour demander qu'on salue le travail de l'animatrice, dont la présence sous les projecteurs lui crée paradoxalement de l'ombre. Même dans ces pages de *LQ*, je suis d'abord cet ami, compagnon d'armes de Catherine depuis mes premières performances de poésie... réalisées à son invitation.

C'est, de toute façon, sur le mode de la proximité que se joue fondamentalement la poésie de Cormier-Larose. Partout dans le livre, en effet, ses poèmes relatent des expériences du monde vécues au plus près du corps, lesquelles laissent forcément des traces :

*on s'est placées du côté gauche du stage
au cœur du mushpit
pour le lendemain être bien certaines d'avoir des bleus partout
des bleus à montrer
pis des paroles
avec lesquelles se chauffer les mains*

Ces marques n'y sont pas tant une parade de blessures que les pièces à conviction d'une opération anarchique de dérangement, tatouages-témoignages de vies alternatives, éclatées au sens fort. Même dans sa dimension intime, le recueil présente un sujet allié à une sororité marginalisée, à un clan de bêtes qui exsudent la révolte : « la seule chose qui suinte de nous autres c'est la chienne // on s'en vient avec un bestiaire pas pire / presque une armée ».

La poète semble tenir l'immobilité, la stabilité et le bon fonctionnement des choses en horreur. Les grandes surfaces, les stations-services, les gares sont ainsi inévitablement prises pour ennemies, investies comme des espaces à vandaliser, piller et subvertir. Lorsque « le char part pas / on s'en sert comme d'un hôtel », propose la poète comme

nouveau proverbe punk. Réflexe court, court-circuit, circuit fermé : tant que l'impulsion produit du mouvement, du nouveau.

L'autoroute en particulier est une image récurrente du recueil, pour son potentiel spectaculaire d'un accident toujours envisageable. Toujours ce besoin d'intensité, de « savoir encore arriver à la jouissance avec tous ses morceaux » qui se manifeste à travers des pulsions certes destructrices, mais résolument tournées vers l'expérience du vivant. Plus encore, les poèmes de Cormier-Larose s'obstinent à vouloir créer du sens et se refusent au nihilisme. Si « on n'a pas laissé de trace / sur les contours broche à foin de notre époque », la poète s'emploie à étamper, comme on étampe sa main sur une sale gueule, sa langue sur le monde – emphatiquement, aveuglément : « *j'exagère tout / je retrace nos phrases, j'en fais des emporte-pièces que j'enfonce dans chaque surface un peu molle pour faire semblant que c'était là avant // c'était là avant* ».

Dès lors, on ne s'étonnera pas que la langue de Cormier-Larose soit passablement bâtarde, voire infirme par moments, d'une oralité pourtant à des lieues de celle que l'on retrouve beaucoup en jeune poésie actuelle : il s'agit moins d'un lexique trash que d'une syntaxe contaminée par le ravaudage et le bâclage ambiants. Ainsi, au sujet d'une colline bien seule dans le Midwest canadien, Garbage Hill, elle observera : « y'ont rien que planté des arbres dessus ». Quand c'est mal fait, faut que ça se dise mal.

Truffé de passages saisissants, d'images knock-outantes, de phrases inoubliables comme autant d'épithètes, *L'avion est un réflexe court* est aussi cet aveu d'une vie agitée jusque dans l'intimité domestique, où les bêtes sauvages veillent et « connaissent déjà mon nom et mes habitudes ». On l'aura compris, cette manière d'être dispersée, en morceaux et en chavirement constant, ne se rameute pas à la maison si aisément, surtout « dans sa maison toujours en feu ». Cette demeure instable, microcosme ouvert d'une vie entière consacrée au mouvement et à la parole libre, est remarquablement lotie dans les pages du recueil, que le lecteur tournera comme animé d'un grand vent fou qui attise.

« [P]ersonne peut habiter ici », nous dit encore Cormier-Larose, mais qui parle de se reposer ? Le repos, c'est pour quand il n'y a plus rien à déranger. ♦

☆☆☆☆
Catherine Cormier-Larose
L'avion est un réflexe court
Montréal, Del Busso
2017, 82 p., 14,95 \$



Embraser l'exil

Jérémy Lanier

Avec son premier recueil, l'Anglo-Montréalaise Kelly Norah Drukker nous offre une poésie insulaire qui cherche sans cesse la terre ferme.

Deux ans après la parution de *Small Fires* (McGill-Queen's University Press), nous parvient la traduction au Léopard amoureux de ce recueil finaliste au Grand Prix du livre de Montréal en 2016. Quarante poèmes regroupés en cinq parties courent sur plus d'une centaine de pages constituent cet ouvrage d'une rare densité et d'une grande cohérence. Entre l'Irlande, la France et Montréal, Drukker laisse errer dans ses vers des héroïnes qui ne plient jamais l'échine devant vents, marées et paysage. Debout, le regard à l'horizon, cherchant parfois l'écho d'une réponse en toisant les étoiles, elles sont l'épicentre de ce livre hautement narratif où la forme du poème semble toujours se transformer pour servir l'histoire qui se dessine au détour des vers.

Poésie narrative ambitieuse et à long déploiement, *Petits feux* est un premier recueil qui sème plusieurs promesses.

Un lieu autre

Sur *Inis Mór*, la première et la plus dense des parties, s'ouvre avec *La traversée du ferry*, long poème narratif annonçant l'isolement qui sera le nôtre dans les textes qui suivent. Inis Mór est la plus grande des îles d'Aran, archipel situé dans la baie irlandaise de Galway, à l'ouest du pays. L'annonce est sans appel : « À notre arrivée nous serons dans un lieu, ici nous sommes dans un autre. » Ce lieu est celui de Teampall Bheanain où les toits des églises s'effondrent, la plage Cill Einne où deux prêtres se sont noyés – « la prière, un cri affamé / à l'instant précis où le monde / les dissolvait », autant de paysages qui rappellent l'importance de leur fixité : « [r]ien dans mes os qui ne connaissent pas ses collines. » C'est ainsi que tout l'édifice du recueil prend paradoxalement de la hauteur, en s'enracinant à même la terre. Car ce qui est clair, c'est que dans ce lieu autre, « personne ne te suivra jusqu'ici, personne ne frappera à ta porte. » On tanguera toujours entre l'enracinement et la fuite, ne sachant jamais si le présent est la résultante d'un départ où les prémices d'un exil. Mais à toutes les questions qui apparaissent, les réponses sont violentes : « [o]n ne rentre jamais chez soi. Le monde ancien glisse par à-coups, et se détourne. »

La deuxième partie est celle du départ. Courts et efficaces, les poèmes disent le récit de celle qui quitte le village, l'île, le pays, le continent. « Penchée sur le four de la cuisine je fais cuire le / pain dans la cuisine – / mes petits frères pendus / à mon tablier. » Si on rêve de chuchoter « emporte-moi » à une femme-océan, on ne sait jamais si la mer sera porteuse d'un nouveau départ ou d'une

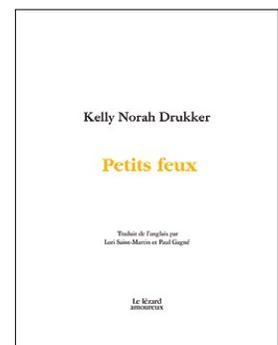
fin abrupte. Et ce n'est qu'au petit matin qu'on marche vers la mer, qu'on marche vers le port, qu'on marche vers l'ailleurs, qu'on quitte enfin : « Je suis sur le pont / montagne ensevelie sous les haillons / ni mère encore / ni tout à fait femme. » Il semble alors que tout peut commencer.

Multiplier la forme

Lorsque le recueil se transporte dans le sud de la France, dans la troisième partie, l'écriture se fait moins évocatrice, les paysages des Hautes-Pyrénées ne parvenant pas à prendre le dessus sur les vers, le décor semble soudain moins souverain qu'au début de l'ouvrage. À flanc de montagne et dans la chaleur des vignes, les images conviées sont celles d'un quotidien autarcique où les cierges vacillent, le brouillard s'installe et les laies sont sacrifiées. Et juste au moment où on craint l'essoufflement, Drukker signe peut-être l'une des plus belles suites du recueil, *Les cagots*, sur ces ouvriers longtemps persécutés sans raison dans la région. Le vers qui jusqu'ici était ample mais jamais prolixe, se retrouve ciselé, au mot près, flottant dans la page comme une apparition : « [l]ls fabriquaient / des tonneaux / pour le vin / des cercueils / pour les morts / bâtissaient / des églises / d'où ils étaient / exclus. »

Le travail de traduction de Lori Saint-Martin et Paul Gagné est remarquable, leur expérience et leurs nombreux prix en traduction faisant foi de leur talent, car à aucun moment on ne lève le sourcil en se demandant si c'est bien l'image que Drukker voulait nous proposer. Poésie narrative ambitieuse et à long déploiement, *Petits feux* est un premier recueil qui sème plusieurs promesses. La dernière partie montréalaise, *La maison incendiée*, beaucoup plus intime, parvient à bien tisser ensemble les questions de filiation et de territoire chères à l'écrivaine, alors qu'on sent le texte beaucoup plus près d'elle. Cette fin rachète en quelque sorte le creux de vague de la partie centrale, moins forte que l'ouverture en Irlande. Si l'entreprise se fait parfois répétitive et qu'on souhaite retrouver les moments de grâce précédemment rencontrés, *Petits feux* demeure l'entrée en scène remarquable d'une voix qui ne craint d'ériger des poèmes ainsi que des ruines sur lesquelles le vent souffle comme un cantique. ♦

☆☆☆
Kelly Norah Drukker
Petits feux
Traduit de l'anglais (Canada)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Montréal, Le Léopard amoureux
2018, 126 p., 17,95 \$



Lisez Herménégilde Chiasson

Jérémy Laniel

Quand un éditeur, pour la publicité de son catalogue, dessert un poète de renom qui n'a pourtant point besoin de présentation.

« La collection "Les classiques du XXI^e siècle" présente en ses pages des inédits d'écrivains dont la qualité de l'œuvre a été soulignée par les prix les plus prestigieux. » Voici la description de cette nouvelle collection que l'on pouvait lire en quatrième de couverture du premier recueil à y entrer en 2013, *Ne calme pas les dragons* de Jean-Marc Desgent, le tout accompagné d'une photo de l'auteur couvrant la moitié de la page, ainsi que d'une énumération des grands prix littéraires remportés par l'écrivain au fil de sa carrière. Ont suivi – à raison d'une parution par année à l'exception de 2017 – des ouvrages de Jean-Paul Daoust, Nicole Brossard, Denise Desautels et Herménégilde Chiasson qui vient tout juste de rejoindre l'écurie.

Bien que le talent des poètes qui y figurent ne fasse aucun doute, il reste qu'on peut froncer les sourcils lorsque le critère d'admission à une collection n'est ni la qualité du texte ni son esthétique, mais plutôt le nombre de grands prix littéraires remportés par leur auteur – d'ailleurs, un jour on devra m'expliquer la différence entre les grands et les petits prix littéraires, je peine encore à m'y dépatouiller seul. Le procédé de cette collection rappelle et aurait pu susciter la levée de boucliers qu'il y avait eu, il y a quelques années, lorsque le Grand Prix Québecor du Festival international de la poésie de Trois-Rivières avait ajouté à son règlement que les candidats devaient avoir déjà publié cinq livres chez des éditeurs reconnus pour y être éligibles – il faudra aussi m'expliquer ce qu'est un éditeur reconnu, à la différence d'un éditeur connu ou, pire encore, d'un éditeur inconnu.

Des inédits rares ou de rares inédits ?

Soudainement, en 2016, le texte présentant la collection a subi une légère modification, nous promettant désormais « des textes rares ou inédits », au moment où l'éditeur publiait *Cimetières : la rage muette* de Denise Desautels (grande poète dont tous devraient lire *Le tombeau de Lou*, Noroît, 2000). Si on ne passe pas au travers des trois pages bien tassées que forme la bibliographie de l'écrivaine reproduite dans l'ouvrage, rien en couverture, en quatrième ou en ouverture ne mentionne que ce livre est une réédition complète d'un recueil publié en 1995 chez Dazibao avec la photographe Monique Bertrand.

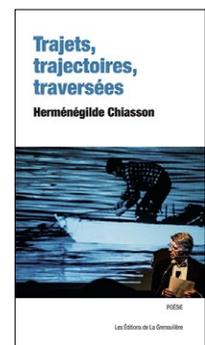
C'est le même choc qui nous frappe dans *Trajets, trajectoires, traversées* d'Herménégilde Chiasson, alors que ce n'est qu'à l'ouverture du recueil qu'on se rend compte qu'il s'agit d'un collage de poèmes choisis des vingt-quatre différents livres de l'auteur (dont douze de sa série quasi oulipienne *Autoportrait*, Prise de parole, 2014), et d'un seul poème inédit. Si certains textes sont tirés de livres désormais épuisés, la majorité est disponible ailleurs, dont le splendide recueil *Mourir à Scoudouc* récemment réédité à Perce-Neige, ou encore *Conversations*, repris en 2000 à Prise de parole.

Arrive la question de l'utilité d'une telle collection : comment a-t-elle pu passer d'un réel désir d'une bibliothèque idéale du XXI^e siècle (ce qui est déjà particulier, car en publiant en fonction du nombre de grandes distinctions littéraires, les poètes qu'on élit sont finalement des incontournables du XX^e siècle) à une collection de rééditions de textes – qui ne dit pas son nom – déjà parus ailleurs ? Les deux initiatives se valent, pour un devoir de mémoire essentiel, mais ici je n'arrive qu'à voir une démarche éditoriale hésitante, un peu opportuniste, laissant paraître une envie de succès au détriment d'une recherche poétique.

Pot-pourri

À la racine de cette immense déception, c'est mon amour pour le poète qu'est Herménégilde Chiasson. *Mourir à Scoudouc* est un cours d'histoire en soi, c'est un recueil publié comme on crie dans une église, tandis que tout le monde devrait se perdre dans *Solstice*, comme dans *Béatitudes*. Le projet *Autoportrait* – douze livres en douze mois – me rappelle que la littérature et la poésie peuvent encore être ce lieu de recherche, mais surtout ce lieu de l'enfance, parce que parfois Chiasson nous réapprend à jouer, tout simplement. Une œuvre qui se construit depuis plus de quarante ans ne devrait pas se résumer à des textes glanés çà et là, et encore moins chez un artiste multidisciplinaire comme Chiasson, qui a changé maintes fois de style et de forme.

Trajets, trajectoires, traversées est donc un fourre-tout sans présentation ni contextualisation des œuvres en présence. Peut-être s'agit-il d'un choix longuement étudié par l'auteur ou par l'éditeur ou encore par les deux, mais dans tous les cas, on aurait aimé l'apprendre avant de s'y plonger. Plutôt que de démontrer la force de l'écriture de son auteur, le livre donne l'impression d'une poésie schizophrénique, il ne permet jamais de comprendre le contexte ni les référents d'écriture d'un auteur qui a toujours su renouveler sa forme. Comme l'implore le titre de cette critique, lisez Herménégilde Chiasson, mais de grâce, évitez ce livre. ♦



☆
Herménégilde Chiasson
Trajets, trajectoires, traversées

Saint-Sauveur, La Grenouillère
coll. « Les classiques du XX^e siècle »

2018, 136 p., 19,95 \$

Une brigade de filles

Christian Saint-Pierre

Marjolaine Beauchamp donne un texte de théâtre porté par un souffle unique, en un hymne rageur et néanmoins tendre à la maternité, à la féminité, à la sexualité.

Slameuse, poète, femme de scène, Marjolaine Beauchamp flirte de plus en plus avec le théâtre, prenant certainement plaisir à nier les limites, défier les étiquettes, marier les genres et récuser les frontières. Après deux recueils de poésie célébrés, *Aux plexus* et *Fourrer le feu*, tous deux parus aux Éditions de l'Écrou, et une première pièce, *Taram*, toujours inédite, l'auteure originaire de Buckingham en Outaouais voit *M.I.L.F.*, sa deuxième pièce, publiée aux éditions Somme toute. Mise en scène en 2017 par Pierre Antoine Lafon Simard, directeur artistique du Théâtre du Trillium, à Ottawa, la pièce trace le portrait de trois femmes, trois mères, trois sexualités : « Trois voix qui s'entrecroisent : une M.I.L.F. (*mother I'd like to fuck*), une M.I.L.S. (*mother I'd like to save*) et une M.I.L.K. (*mother I'd like to kill*). »

En entrelaçant trois voix puissantes, une irrésistible « brigade de filles », portées par la colère aussi bien que par l'amour et le désir, l'auteure entreprend en quelque sorte une cartographie du vaste rôle de mère au XXI^e siècle.

Féminisme galvanisant

D'entrée de jeu, c'est la langue qui impressionne. Sa liberté, d'abord, cette manière souveraine, totalement irrévérencieuse que l'auteure a de télescoper les registres et les tons, le bruit et le silence, le français et l'anglais, le littéraire et l'oral, le sublime et le grotesque, les compliments et les insultes, la beauté et la vulgarité. Ce style unique, soutenu par un féminisme galvanisant, doté d'une force de frappe qui n'est pas sans évoquer celle des personnages d'Annick Lefebvre, tout en présentant une filiation indéniable avec les fées assoiffées de Denise Boucher, ne risque évidemment pas de faire l'unanimité. Mais vous aurez compris que l'auteure ne prend pas la plume, ne foule pas les planches dans l'objectif de plaire au plus grand nombre. La volonté de Beauchamp serait plutôt de nommer une réalité intime aux résonnances éminemment collectives, par la poésie, d'en épouser toute la complexité.

Ainsi, en entrelaçant trois voix puissantes, une irrésistible « brigade de filles », portées par la colère aussi bien que par l'amour et le désir, l'auteure entreprend en quelque sorte une cartographie du vaste rôle de mère au XXI^e siècle, dessine sans l'ombre d'un tabou les contours d'une fonction qui est en même temps une charge, une mission,

une responsabilité, une vocation, une condamnation et une bénédiction, en somme un tour de force.

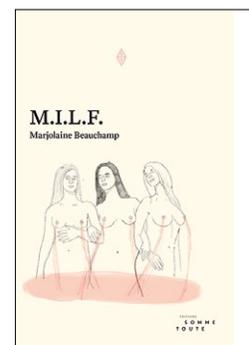
On s'fait une brigade de filles trop folles pour être voulues, trop fulgurantes pour être toutes seules, que tout l'monde aime à un bras de distance. Qui font des festins avec trois ingrédients, qui dorment six heures, et qui charrient des canots. Qui parlent un ton trop haut, un peu trop mal. Des filles de promesses tenues, crissement pas fiables mais si loyales. Des filles qui partent des feux en pleine pluie, des filles les cheveux louses, ultraviolettes, autodidactes et irrévérencieuses. On s'fait ça maintenant. On se r'posera plus tard.

Tout cela à la fois

Tout comme *Nino*, le texte de Rébecca Déraspe publié chez le même éditeur en mars 2017, la pièce de Marjolaine Beauchamp aborde les défis qui se posent à la femme souhaitant conjuguer la maternité avec la vie amoureuse, la vie sexuelle, la vie professionnelle, la vie familiale et la vie sociale. Il est question d'une multitude de sujets, des plus graves aux plus triviaux. On parle de solitude, de masturbation, de colère, de fatigue, de caca et de dépression, de divorce et de garde partagée, du fameux « trou de deux ans » dans le CV, de poids, des impératifs et du pouvoir qui appelle souvent l'abus, mais également du rapport aux femmes, la mère, la grand-mère, et puis l'amante.

Le passage sur les « joies » de Tinder est tout simplement cathartique : « J'ai deux kids, c'est ça ma vie, mais on met pas ça tu suite dans une description de site de rencontre han ? Tu m'trouves-tu malhonnête ? Moi j'te trouve malhonnête parce que tu dis sur ton esti de profil que le corps d'une femme c't'un temple. Un temple de quoi han ? Si t'es pas capable de toffer qu'un temple y a du monde en esti qui rentre dedans, du monde, des bébés pis des fuckall comme toi qui s'attendent à voir des femmes intactes. Chus pas intacte, crisse d'homme moderne à mardo... » Pas de doute, les mots crus de Marjolaine Beauchamp ont un pouvoir immense, celui de libérer. ♦

☆☆☆
Marjolaine Beauchamp
M.I.L.F.
Montréal, Somme toute
coll. « Répliques »
2018, 80 p., 12,95 \$



La mort vous va si bien

Christian Saint-Pierre

En s'inspirant d'un essai sur le transhumanisme, Jean-Philippe Baril Guérard donne naissance à une pièce d'anticipation à la fois grave et farfelue, où l'humain aurait (presque) vaincu la mort.

Depuis sa sortie de l'École de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe en 2009, Jean-Philippe Baril Guérard a donné dans le récit, la nouvelle, le roman et, bien entendu, le théâtre. À mon sens, c'est avec *Tranche-cul* (Dramaturges, 2014) que l'auteur a confirmé ses aptitudes comme dramaturge. Dans ce théâtre de la cruauté, en rupture nette avec la bienséance et la bien-pensance, des hommes et des femmes, nos contemporains, prennent un malin plaisir à persécuter leur prochain et apparaissent dans toute leur horreur.

**Un monde où la mort n'existe plus,
pour le meilleur et pour le pire,
un univers absurde et néanmoins
terrifiant, voilà ce que
Baril Guérard a imaginé.**

Presque un an après sa création à l'Espace Libre, dans une mise en scène de l'auteur, *La singularité est proche* paraît aux Éditions de Ta Mère sous une fort jolie couverture illustrée par Benoit Tardif. En puisant librement à l'essai du même nom écrit par le futurologue états-unien Ray Kurzweil, Baril Guérard s'engage sur un nouveau territoire, celui de l'anticipation, voire de la science-fiction, mais tout en conservant son ton caustique, ses dialogues à la fois comiques et alarmants, sa grande justesse d'observation sur la nature humaine.

Une très belle journée

« Ça va être une très belle journée aujourd'hui. » Ce sont les premiers mots que prononce Anne après s'être réveillée en sursaut sur « une île, probablement quelque part en Nouvelle-Angleterre ». Surgissent rapidement sa sœur Élise et son copain Oli, sans oublier David, le soupirant, et Bruno, l'hilarant collègue de bureau. Le séjour à la plage, d'abord banal, ne cesse de gagner en étrangeté. Variations, reproductions et diffractions de la séquence temporelle de base donnent peu à peu naissance à une vertigineuse architecture. On finira par comprendre que les proches d'Anne souhaitent que son âme soit « transférée » contre son gré dans un nouveau corps et que ses souvenirs soient « cartographiés », une procédure qui permettra, pour la 72^e fois (!), de redonner vie à la trentenaire née... il y a 200 ans : « As-tu une idée de ce que nos parents auraient donné pour avoir la chance de se transférer ? lance Élise. On est la première génération à avoir vaincu la mort pis toi tu te dis – tu te dis no thanks, merci j'en ai pas besoin ? »

Un monde où la mort n'existe plus, pour le meilleur et pour le pire, un univers absurde et néanmoins terrifiant, voilà ce que Baril Guérard a imaginé : « Le temps a juste pus de sens pour moi Élise ! affirme Anne. Je comprends pas pourquoi faudrait que je me lève le matin si de toute façon y va y en avoir mille pis dix mille pis cent mille autres matins ! Je comprends pas l'intérêt de continuer ça pour toujours tout le temps ! Pis de toute façon ça pourra même pas durer toujours tout le temps, parce qu'un moment donné le Soleil le Soleil le Soleil le Soleil va – grossir – gonfler – griller la Terre ! » En plus d'adopter une forme dont la complexité n'a d'égale que la cohérence, un ton aussi cruel que désopilant, la comédie dramatique transhumaniste parvient, sans jamais verser dans le didactisme ou faire la morale, à soulever un nombre incalculable de questions éthiques fondamentales, à commencer par les incidences spirituelles, environnementales et relationnelles de la vie améliorée, prolongée ou éternelle.

Un nouveau courant

Après *Siri* de Maxime Carbonneau et Laurence Dauphinais, sur les possibilités et les limites de l'intelligence artificielle, *Post Humans* de Dominique Leclerc, une captivante autofiction documentaire sur les augmentations corporelles et cognitives, et *Les robots font-ils l'amour ?* d'Angela Konrad, faux colloque sur l'explosion des NBIC (nanotechnologies, biotechnologies, informatique et cognitive) inspiré d'un essai scientifico-philosophique de Laurent Alexandre et Jean-Michel Besnier, on peut oser dire qu'un nouveau courant consacré au transhumanisme est en train d'apparaître dans le paysage dramaturgique québécois. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que ces créateurs de théâtre, non satisfaits d'aborder des thèmes aux ramifications infinies, des enjeux cruciaux – qui nous concernent tous, qu'on le veuille ou pas –, choisissent de se lancer de surcroît dans une recherche formelle et esthétique qui serait elle aussi, en soi, une expression de ces nouvelles réalités, une manière de représenter des territoires peu explorés, de les donner à apprivoiser, et peut-être, qui sait, de laisser entrevoir des conceptions inédites de la vie et de la mort. ♦



☆☆☆☆

Jean-Philippe Baril Guérard

La singularité est proche

Montréal, Ta Mère

2018, 136 p., 20 \$

Yves contre-attaque

François Cloutier

Le patron de la maison d'édition Pow Pow, Luc Bossé, empoigne à nouveau ses crayons et, sur un nouveau scénario d'Alexandre Simard, ramène Yves à la vie.

Le précédent tome, *Yves, roi de la croûte*, a été l'un des premiers albums parus chez Pow Pow. Antihéros par excellence, Yves n'a jamais eu la drague facile, d'autant plus qu'il peut compter sur son ami Michel pour lui rappeler son manque d'assurance en la matière. Huit ans après la parution du premier volume, Yves est de retour. Est-ce que la drague et la vie en général sont devenues plus simples? Les choses ont changé, certes. Mais peut-être pas pour le mieux.

Yves tombeur de ces dames

Le personnage imaginé par Alexandre Simard et Luc Bossé demeure le cliché du gars débonnaire qui subit sa vie plutôt que de la vivre. Son t-shirt « Procrastinators: leaders of tomorrow » annonce bien ce qu'il est. Cependant, les auteurs arrivent à le rendre sympathique et attachant; il a des défauts mais les dilemmes qui le préoccupent l'humanisent. En couple avec Danielle, Yves semble attirer les filles plus qu'il ne l'avait jamais fait auparavant. De Virginie qu'il croise à un arrêt d'autobus à la serveuse DJ du restaurant Dame Tartine en passant par une voisine qu'il n'avait jamais croisée, le destin le drague presque sans retenue. À l'une de leurs nombreuses rencontres fortuites, cette dernière le séduit ouvertement et le taquine en lui rappelant à quel point sa vie doit être ennuyante lorsqu'il regarde la série *Virginie* avec sa compagne le soir. Yves ne cède pas, en tout cas pour le moment, tentant tant bien que mal de trouver un sens à tout ce qui lui arrive.

La fragilité du personnage et son constant besoin d'approbation sautent aux yeux. La sympathie que l'on éprouve pour Yves vient de ces moments où les auteurs laissent filtrer l'humanité de leur héros.

Le dessin de Luc Bossé est la simplicité même, les personnages sont presque toujours montrés à partir de la taille et les décors sont minimalistes. C'est dans le découpage de ses cases que le dessinateur réussit à faire passer les émotions ou les malaises de chacun. Il n'hésite pas à reprendre plusieurs fois les mêmes cases

sur plusieurs planches. Ainsi, lorsque Yves et Michel déjeunent ensemble et qu'arrive la jolie serveuse croisée plus tôt dans le livre, l'échange qu'elle a avec le héros à ce moment laisse deviner la gêne qui plane, mais annonce surtout celle qui perdurera quand Yves avouera à son ami que Danielle ne veut pas l'inviter à leur pendaison de crémaillère. Certaines cases ne contiennent aucun phylactère, l'embarras occupe tout l'espace. La culpabilité d'Yves le forcera à accepter d'accompagner Michel à une prochaine sortie de drague. Le pauvre diable est en peine d'amour depuis que Julie l'a quitté à la suite d'une autre de ses infidélités. Chassez le naturel, il revient au galop.

Fin cahoteuse

Le reste de l'histoire tombe davantage dans le cliché. Michel surgit à la pendaison de crémaillère et s'embarlificote dans une discussion d'ivrogne avec Julie, invitée à la soirée. Ces planches n'apportent pas grand-chose à un album déjà touffu. Heureusement, certains passages ajoutent à la complexité des personnages, pensons ici au moment où Yves demande la permission à Danielle de sortir dans un bar avec Michel. On a l'impression de voir un enfant tenter de convaincre sa mère de sortir avec ses amis. La fragilité du personnage et son constant besoin d'approbation sautent aux yeux. La sympathie que l'on éprouve pour Yves vient de ces moments où les auteurs laissent filtrer l'humanité de leur héros.

Puis, Danielle lance à Yves l'idée d'avoir un bébé. Ce dernier, fidèle à lui-même, comme l'annonce le titre de l'album, préfère fuir et sombrer dans la facilité au lieu de partager ses appréhensions avec son amoureuse. Ce qui nous amène à constater qu'il est dommage que les personnages féminins soient campés dans des rôles préétablis, il aurait été intéressant de les sentir plus incarnés. Danielle en est le meilleur exemple, on se demande bien comment Yves a pu tomber amoureux de quelqu'un de si contrôlant et, surtout, de si ennuyant. Ceci dit, malgré ces quelques bémols, *Yves, fidèle à lui-même* reste une lecture fort agréable, qui aurait pu gagner en intérêt si on en avait retranché une centaine de pages. ♦



☆☆
 Luc Bossé et Alexandre Simard
Yves, fidèle à lui-même
 Montréal, Pow Pow
 2018, 222 p., 24,95 \$

De durs mots

François Cloutier

Les secrets de famille sont une source intarissable pour les créateurs. Le roman graphique *Le dernier mot* en explore une branche inexploitée : l'analphabétisme.

Les deux auteures, Caroline Roy-Element au scénario et Mathilde Cinq-Mars au dessin, offrent au lecteur un très bel album. La maison d'édition Mécanique Générale a eu encore une fois la main heureuse dans son choix éditorial. Ses publications, fort différentes les unes des autres, pensons à *La vie d'artiste* de Catherine Ocelot ou au *Meilleur a été découvert loin d'ici* de Mélodie Vachon Boucher, créent une cohérence par leur sensibilité et leur beauté. Signalons au passage l'espace de liberté donné aux nouvelles auteures et dessinatrices.

Triste anniversaire

Toute la famille est réunie pour célébrer le quatre-vingt-deuxième anniversaire du grand-père. Les sept enfants de l'octogénaire sont rassemblés pour l'occasion. Les grands-parents peuvent être fiers de leur progéniture, ils sont devenus avocate, auteur-compositeur, professeur de français, comédienne, orthophoniste, traductrice et journaliste. On souligne à traits gras ici le fait que tous ont une profession en lien avec les mots et la langue. Les huit petits-enfants qui assistent à la célébration, dont la narratrice, sont tout aussi éduqués et cultivés. Or, pendant ce souper, pour une raison que le lecteur ne connaîtra jamais, toute la descendance apprend que le grand-père ne sait pas lire. Consternation à table, la grand-mère tente d'apaiser les esprits, mais rien n'y fait, la surprise est totale. Et dérangeante. Comment un homme qui a gagné sa vie comme lettré pour la Iron Ore de Sept-Îles, recopiant donc des milliers de phrases et de mots, a-t-il pu cacher ce secret pendant toutes ces années ?

Tout au long de l'interminable repas, elle ne cesse de ressasser ses souvenirs, le nombre incalculable de fois où elle a lu une carte que son grand-père lui avait envoyée ou encore les moments où elle l'a vu « lire » le journal installé confortablement dans son fauteuil. Ces interrogations forment la partie la plus touchante de l'album, l'anecdotique se transformant en intime. Les illustrations de Mathilde Cinq-Mars sont particulièrement réussies dans ces pages, son dessin devient plus poétique, il semble littéralement s'envoler. Les visages de ses personnages aux joues roses expriment à la fois le malaise, la déception et le questionnement.

Onirisme superflu

Après avoir appris la nouvelle, la mère de la narratrice est complètement outrée de l'analphabétisme de son père. Elle se sent trahie par cet homme à qui elle offrait des livres chaque année. La différence entre les réactions de la mère et de la fille donnent un souffle intéressant au récit. Or, quand la première quitte, frustrée, la maison, le lecteur a aussi l'impression qu'il perd quelque chose. Les autres personnages ne sont que figurants dans cette histoire. Même la grand-mère, qui pourtant se trouve à l'épicentre de ce tremblement de terre, ne semble pas troublée par les réactions et commentaires de ses enfants et petits-enfants. Outre la narratrice, le personnage le plus convaincant reste le grand-père. Celui-ci n'a pas besoin de parler tant est forte la façon qu'a la dessinatrice de le montrer. Je pense entre autres à ce dessin où il est représenté recroquevillé derrière un immense verre de vin alors qu'explose le « scandale » autour de lui.

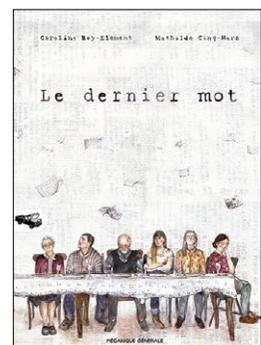
Malheureusement, la suite de l'album s'enlise dans une séquence onirique qui, bien qu'esthétiquement superbe, appuie fortement sur des sentiments de culpabilité déjà exprimés dans la première partie. La verve de l'auteure s'étiolle. Cette vingtaine de pages illustrant un rêve de la narratrice fait de blanc, de mots épars et de vents violents cherche trop à émouvoir le lecteur par sa poésie préfabriquée. Dommage de terminer ainsi un album qui, dans son propos et ses dessins, s'avère tout de même fort original. ♦

Caroline Roy-Element a le sens de la formulation, les émotions que vivent les personnages sont bien rendues.

Le lecteur arrive dans l'histoire après que le pot aux roses a été divulgué. Par qui ? Comment ? Nous ne le saurons jamais. Après le choc initial des enfants, interrompu par un coup de poing du patriarche sur l'accoudoir de sa chaise, le malaise s'installe à table. Puis, un à un, chacun réagit à la nouvelle. Cette partie de l'album est d'ailleurs fort réussie, Caroline Roy-Element a le sens de la formulation, les émotions que vivent les personnages à ce moment sont bien rendues. Alors que tous tentent de meubler maladroitement le silence inconfortable, la narratrice pense :

Mon grand-père restait muet. Peut-être avait-il décidé de se débarrasser définitivement de sa langue. Peut-être avait-il attendu d'avoir tout dit avant de révéler son secret pour pouvoir enfin se taire à jamais. L'embarras au menu, mon appétit était à plat.

☆☆☆
Catherine Roy-Element
et Mathilde Cinq-Mars
Le dernier mot
Montréal, Mécanique générale
2017, 172 p., 29,95 \$



Une force verbomotrice

Virginie Fournier

Si l'existentialisme anthropomorphique constituait un courant littéraire au Québec, Catherine Ocelot en serait certainement la figure de proue. Regard sur son dernier album, *La vie d'artiste*.

Dans une démarche autobiographique aux accents oniriques, *La vie d'artiste* de Catherine Ocelot alterne discussions avec différents artistes et épisodes de son quotidien. Son dernier album pousse à une réflexion sur la posture de l'artiste et ses préoccupations. Comment se conjuguent vie domestique et pratique artistique ? Quelles sont les conditions de la réussite en art ? Quelles pressions pèsent sur les épaules des créateurs, des joyaux nationaux à carrière florissante aux incompris déplumés ?

Le dialogue animalier, forme privilégiée par Catherine Ocelot

On retrouve dans *La vie d'artiste* ce jeu avec l'entrevue développé dans son précédent album (*Talk-Show*, 2016), où un ours polaire animait une émission quotidienne malgré l'omniprésence de problèmes communicationnels postmodernes. Au fil de dialogues-fleuves, des personnages (à moitié oiseaux dans *La vie d'artiste*) tentent d'extraire de leurs réflexions une forme de logique, une solution peut-être. L'impossibilité d'une telle réponse est pourtant mise de l'avant ; le dialogue prisé par Catherine Ocelot circonscrit cette impossibilité. Jamais univoques, en constante oscillation, les narrateurs fouillent leur propre insécurité. Les scènes laissent transparaître une touche d'ironie et présentent l'alter ego de l'autrice submergée par le débit verbal de ses interlocuteurs.

À retenir, non seulement la justesse de la réflexion de l'autrice sur ce qu'implique la vie d'artiste, mais surtout son aisance à l'amalgamer avec une belle folie dans son dessin, une harmonie visuelle qui happe à la lecture.

Aux scènes d'entrevue s'additionnent des métaphores visuelles réussies, imbriquées au parcours autobiographique de l'autrice. La baignade, l'ascension, la nature foisonnante, les lieux de rencontre et les jeux de luminosité créent une unité visuelle à laquelle on s'attarde et qui contraste avec l'accumulation de phylactères des séquences dialoguées. La beauté fragile des moments mère-fille se développe ainsi en filigrane des interrogations de la protagoniste qui s'interroge sur sa démarche artistique.

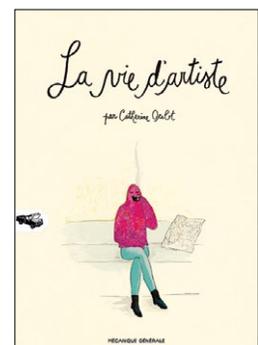
S'appropriier les lieux communs

Le sentiment d'une perte de contrôle dans le processus créateur, auquel s'entremêlent la peur de l'échec et les affres de la réussite, sont autant de préoccupations qui traversent les discussions des personnages. Dès le premier dialogue avec l'artiste Natacha Clitandre, les vertiges propres à la création atteignent la protagoniste. Tout en grimpant à un arbre, les deux amies discutent de leurs projets artistiques ; Natacha se meut avec aisance jusqu'au sommet, alors que Catherine peine à maintenir le rythme et finit par perdre pied. Étalée en double-page, à travers les herbes hautes et les fourmis envahissantes, elle perd quelques plumes. Un peu plus loin, le témoignage de Micheline Lanctôt, qui revient sur ses combats, laisse transparaître certaines frustrations que vivent les mères qui choisissent d'embrasser la carrière d'artiste. Les conseils pour garder la tête hors de l'eau peuvent bien pleuvoir sur Catherine, elle demeure hésitante à plonger comme l'enjoint la cinéaste.

Catherine Ocelot revisite ainsi plusieurs figures de langage, s'appropriant dans son dessin des expressions valises (atteindre des sommets, plonger tête première) pour décrire sa propre expérience. L'humour qui sous-tend les réflexions de l'autrice permet de les énoncer sans lourdeur ou prétention. La discussion avec Julie Delporte et Daphnée B. qui décrivent leur rapport à l'autofiction, mais surtout leurs remparts contre les préjugés qui entourent leur pratique, en constitue un bon exemple. Les souliers à talons s'envolent, mais les conseils restent : « Tu as le droit d'exister Catherine. »

L'honnêteté dans la démarche autobiographique, mais également l'affirmation d'un imaginaire décomplexé façonnent la signature de Catherine Ocelot. À retenir, non seulement la justesse de la réflexion de l'autrice sur ce qu'implique la vie d'artiste, mais surtout son aisance à l'amalgamer avec une belle folie dans son dessin, une harmonie visuelle qui happe à la lecture. ♦

☆☆☆☆
Catherine Ocelot
La vie d'artiste
Montréal, Mécanique Générale
2018, 208 p., 29,95 \$





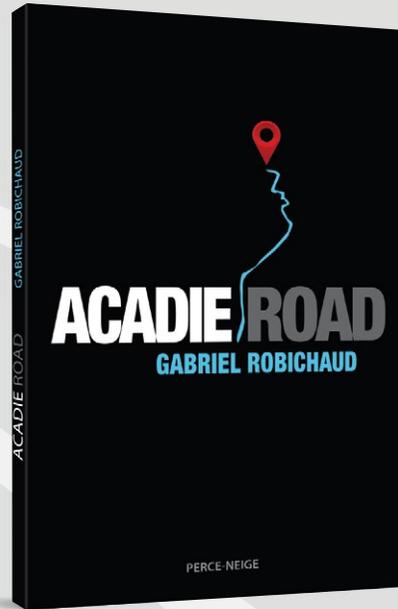
Au **cœur** de la poésie acadienne
depuis 1980 !



Acadie Road

GABRIEL ROBICHAUD

COLLECTION POÉSIE



editionsperceneige.ca

f EditionsPerceNeige

Spirale

arts, lettres & sciences humaines

printanier disponible partout !

Peinture : Louis-Philippe Côté *La regle du lieu* 2013

magazine-spirale.com

Comprendre la décolonisation

Maité Snauwaert

Un document indispensable pour comprendre l'enjeu décolonial et les vestiges, dans les politiques de « réconciliation » et de « reconnaissance », du rapport hiérarchique de l'État canadien aux peuples autochtones.

Il faut saluer les éditions Lux de nous livrer, quatre ans après sa publication originale, la traduction de l'ouvrage essentiel de Glen Sean Coulthard, *Red Skin, White Masks: Rejecting the Colonial Politics of Recognition*.

À l'heure où la « réconciliation » est dans toutes les bouches, comme le nouveau discours « politiquement correct » censé réguler – ou régler ? – les relations entre l'État canadien et les peuples autochtones du Canada, Glen Sean Coulthard met la hache dans cette façade pour montrer qu'elle n'est que le dernier des masques empruntés par un système colonial impérialiste, capitaliste et raciste pour dissimuler une expropriation persistante et garantir « un ensemble relativement stable de relations sociales hiérarchiques qui continue de faciliter la *dépossession* des peuples autochtones quant à leurs territoires et leur autonomie » (l'auteur souligne).

Il vaut la peine de s'arrêter un instant sur le titre, allusion et hommage direct au *Peau noire, masques blancs* de Frantz Fanon (1952). Par l'opposition du singulier et du pluriel, Coulthard dénonce la dimension raciale et l'hypocrisie continue d'un système colonial qui perdure et n'a cessé, « par la force, la tromperie, et plus récemment, les prétendues négociations », de prendre de nouveaux visages pour assujettir une population d'abord caractérisée racialement. La « reconnaissance » et aujourd'hui la « réconciliation » ne seraient que les nouveaux masques de ce colonialisme persistant qui, économique et politique de tout temps, est passé d'ouvertement racial à insidieusement institutionnel. L'argument de l'auteur est le suivant : au gré de ces transformations, l'enjeu aura toujours été, pour l'État canadien, de garantir son accès au territoire, un territoire à exploiter et sur les ressources duquel il a fondé (et fonde encore ?) sa richesse. La force et l'originalité de la thèse de Coulthard réside ainsi dans sa mise au jour du lien fondamental entre colonialisme et capitalisme.

Anticapitalisme et anticolonialisme

Dans les mots de l'auteur mohawk Taiaiake Alfred qui signe l'avant-propos, Coulthard a « sorti Karl Marx de sa prison du XIX^e siècle à la British Library pour en proposer une relecture à la lumière de toute notre histoire et du paysage humain », ce qui « suffit à faire de ce livre un incontournable de la théorie politique ». Coulthard est cependant allé plus loin encore, d'une part en augmentant la critique marxiste, attentive essentiellement au divorce entre prolétariat et propriété privée, d'une critique de l'expropriation des peuples autochtones de leurs territoires ancestraux ; d'autre part en corrigeant la vision limitée de l'anticolonialisme de Frantz Fanon, qui n'accordait selon Coulthard pas assez foi au « rôle transformateur que la revitalisation des pratiques culturelles indigènes est en mesure de jouer dans la construction de structures alternatives au projet colonial de génocide et de dépossession du territoire ».

Si « la "reconnaissance" est devenue l'expression dominante de l'autodétermination au sein du mouvement pour les droits des Autochtones au Canada » – et d'ailleurs du « mouvement international pour les droits des populations indigènes » –, les « modèles de pluralisme libéral » qu'elle promeut « cherchent à "réconcilier" les revendications de statut de nation autochtone avec la souveraineté de l'État colonial » ; tandis que Coulthard, lui, cherche plutôt à critiquer les fondements même de la perpétuation de cet État colonial. Il démontre ainsi finement comment sa domination structurelle persistante lui permet de maintenir ses « configurations du pouvoir » et ce, même après que la publication du « Livre blanc » en 1969, qui visait à abolir les documents légaux antérieurs portant sur le statut des peuples autochtones et « suggérait l'assimilation totale des Indiens inscrits », eut donné lieu à « une vague de mobilisation politique et d'affirmation identitaire sans précédent chez les Autochtones ». Aujourd'hui, l'auteur propose que le mouvement *Idle No More* incarne le potentiel d'une « politique de la résurgence autochtone » qui n'attendrait pas de l'appareil étatique ou d'autres institutions son émancipation et son affirmation, mais les acquerrait par elle-même, sortant ainsi radicalement du paradigme inégalitaire de l'assujettissement.

L'ouvrage indispensable de Coulthard offre une histoire, une synthèse et une analyse remarquables de l'enjeu décolonial actuel, à travers une étude particulièrement riche et détaillée et une langue limpide dont il faut faire honneur aux traducteurs d'avoir restitué l'engagement, la clarté, l'énergie et la rigueur. L'auteur a à cœur d'exposer, d'expliquer, de faire comprendre de façon détaillée son sujet, et cette vigueur de la démonstration entraîne le lecteur dans l'aventure d'une prise de conscience et d'une intelligence de l'Histoire, comprise non comme un passé refermé sur lui-même, mais comme une force agissante qui continue d'informer notre présent – quoique de façon détournée et tacite, et par conséquent moins identifiable, à fortiori dans un pays qui, au contraire de son voisin, ne se considère pas comme défini par ses relations raciales. C'est pourquoi un ouvrage comme celui-ci – dont l'énergie combative et la vertu pédagogique rappellent un James Daschuk, auteur de *La destruction des Indiens des Plaines* ([2013] 2017) – est d'une lecture aussi stimulante que nécessaire, pour tout Canadien d'aujourd'hui. ♦

☆☆☆☆☆

Glen Sean Coulthard

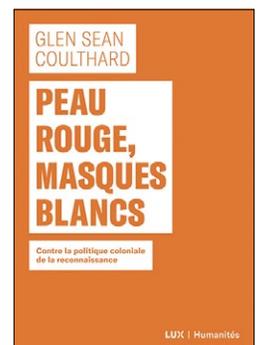
Peau rouge, masques blancs.
Contre la politique coloniale
de la reconnaissance

traduit de l'anglais (Canada)

par Arianne Des Rochers et Alex Gauthier

Montréal, Lux, coll. « Humanités »

2018, 368 p., 29,95 \$



De la « disruption »

Maité Snauwaert

Une recension des trop nombreuses réalités dont nous sommes témoins, victimes, auteurs ou complices, d'où ce « nous » d'une guerre exercée à la fois par et contre nous-mêmes.

Dans ce livre à la fois juste et décevant, Paul Chamberland lutte contre la déshumanisation qui menace le monde contemporain :

Prenant exemple de quelques situations, j'ai voulu signifier que l'irruption de l'inhumain, qu'elle soit insidieuse ou brutale, se manifeste aussi bien dans des comportements individuels aberrants que par des agissements irresponsables de la part de gouvernements ou de grandes corporations privées.

L'ambition de l'essai semble être de réaliser cette vue d'ensemble et cette corrélation des échelles que nous dérobe sans cesse l'information médiatique :

[...] à longueur de journée, les médias, en isolant l'un ou l'autre de ces problèmes pour le traiter à part, pulvérisent l'attention – alors qu'elle devrait d'urgence s'assigner comme tâche de saisir d'un seul tenant, sous la disparité de ses symptômes, le fait d'un seul désordre grandissant.

L'absence d'une cible claire forme étrangement la force et la faiblesse de ce pamphlet en chemin vers un manifeste.

Pourtant, par son format d'accumulation d'observations, de notations, qu'il baptise « fragments », et qui l'assimile parfois à un recueil d'aphorismes, Chamberland n'évite pas tout à fait lui-même cette segmentation de la pensée, qui papillonne d'un objet à l'autre, d'autant qu'à cette brièveté de la découpe s'adjoignent les titres des sections (d'un ou de quelques paragraphes), et ceux des séquences numérotées, mais non autrement explicitées, qui divisent l'ouvrage (au nombre total de onze).

Une phraséologie de la catastrophe

On ne peut qu'être d'accord avec la critique de l'« anomie » contemporaine – « le délitement des normes, implicites ou explicites, destinées à régler et assurer la vie en société » –, ou la dénonciation du broiement de l'être humain considéré (ou non) comme une ressource (ou comme un frein) par le système capitaliste ; les absurdités quotidiennes ainsi que l'ultime recul de citoyenneté qu'il institue ; la disparition progressive, sur le plan juridique, de la notion (ou de la protection) de la vie privée par des systèmes de surveillance toujours accrus (et auxquels, la plupart du temps, nous consentons sans le savoir, ou en le sachant plus ou moins mais en refusant d'y penser) ; ou les dangers du « climat planétaire » qui fait « de nous tous un seul peuple terrestre voué au même sort ».

Cependant, cette collection de billets d'humeur qui aligne, sur un ton faussement badin destiné à en faire ressortir l'absurde, les mille occasions de s'indigner recensées quotidiennement dans l'actualité médiatique, n'a pas nécessairement d'autre action que de prêcher à des convaincus. Car cette suite sans fin d'aberrations, tantôt anodines et tantôt considérables, nous l'observons nous-mêmes chaque jour, et l'accumulation même pertinente ne suffit pas toujours à dépasser l'anecdotique du simple relevé. Voire, elle n'évite pas certains lieux communs actuels – tel celui de la « disruption », énoncée par l'auteur sans distance vis-à-vis de l'anglicisme –, leur phraséologie des grands ensembles (local et global) et de la catastrophe annoncée. De sorte que la mise en garde quant au « risque d'entraîner le devenir de la civilisation dans une direction proprement *insensée*, laissant présager son affaissement et son effondrement », malgré son appui sur une série innombrable de faits recensés dans l'actualité, ne réussit pas à nous emporter au-delà de l'opinion. Elle risquerait même d'être lue comme l'effet d'une posture générationnelle, ébahie par un présent auquel elle n'adhère plus, si ce n'était de ce « nous » par lequel l'auteur s'inclut dans cette époque, en endosse la responsabilité partagée à défaut de s'en solidariser.

C'est d'ailleurs peut-être ce qui crée la focale problématique du texte, qui demeure difficile à cerner : à la fois nous sommes l'ennemi de cette guerre, les complices voire les acteurs d'un délitement social aux répercussions politiques mondiales ; et à la fois sourd confusément dans le propos l'idée d'un ennemi qui est un autre anonyme, un « ils » : celui des grandes sociétés, des gouvernements hypocrites, des entreprises terrorisantes. L'absence d'une cible claire forme étrangement la force et la faiblesse de ce pamphlet en chemin vers un manifeste, dont on n'est pas certain au bout du compte de savoir ce qu'il propose.

De sorte que cette « critique intuitive » favorisée par la collection « Essai libre » des éditions Poètes de brousse ne réussit pas ici, à mon sens, à nous conduire plus loin dans la pensée, une pensée longue et qui tenterait quelque chose comme une explication, ainsi qu'invitait à le croire le titre de l'opus, annonciateur d'un combat nécessaire. ♦

☆☆

Paul Chamberland

Nous sommes en guerre

Montréal, Poètes de brousse, coll. « Essai libre »

2017, 174 p., 18\$



L'effet violon

Valérie Lebrun

Gabrielle Giasson-Dulude entre à l'École de mime de Montréal et se rend compte un jour que, sous ses pieds, se trouve un entrepôt d'œufs. Sa pensée gît dans le détail, l'attrait du contour.

J'étais à mi-chemin entre Rotterdam et la lugubre gare de Bruxelles-Midi quand j'ai ouvert *Les chants du mime* de la femme de lettres qu'est indéniablement Gabrielle Giasson-Dulude. Malgré la crainte de prêter à cette fin de voyage un autre rythme que celui mélancolique du retour, il me semble avoir souhaité que le mélange de noir et de blanc sur la couverture tienne la seule promesse qui vaille : faire oublier l'inanité du temps.

Parole de mime

En sept tableaux, qui sont aussi des actes de parole, Giasson-Dulude nous entraîne sur le chemin tout en ombres du silence et des gestes ; de ce qui, du corps en mouvement et en tension, « sculpte » la voix. Incarnant ce rapport entre le mime et le poème, l'écriture agit en largeur, se décharge des rigidités du langage. Peu importe donc si certains segments sont plus prudents que d'autres puisque ce qui reste de la lecture d'un tel essai n'a rien à voir avec ce qui fait défaut ni ce qui manque. Humble et érudite, Giasson-Dulude carbure à autre chose qu'au besoin de persuasion. Il y a dans l'ouvrage une poésie et une sobriété qui permettent de nous déplacer en marge d'une production cherchant impunément à établir des consensus. L'idéal qui élève sa pensée ne s'agit pas à l'horizon, mais dans chacune des phrases qui rappellent que les mots proviennent eux aussi, comme les notes, d'une caisse de résonance.

Les limites qui sont en jeu dans l'écriture de Giasson-Dulude font voyager.

Ce que j'aime dans *Les chants du mime*, c'est la place accordée à l'attente. À cette forme de recul qui n'est pas conditionnée par le doute, mais par une sorte de souveraineté sans couronne. Malgré ce qu'écrit l'auteure à savoir que son « amour pour le mime a d'abord été lié à la peur de le perdre ou, plus exactement, à la peur que disparaisse avec lui ce qui [lui] paraissait si important », c'est une écriture patiente qui ne répond, à aucun moment, à l'urgence de garder, à celle de tout consigner. À l'image du mouvement, de la ligne, du fil et du jeu que poursuit le mime, en découvrant lentement les règles, « c'est à la fois une bienveillance et une exigence envers soi et envers qui nous écoute. »

Alors au lieu de sobriété, serait-il plus juste de parler de sagesse, celle-là propre aux voix qui font du monde autre chose qu'un objet ? La lecture laisse imaginer une chasse aux papillons sans l'attirail, la boîte ni les épingles. Ainsi, la proximité qui se crée entre la réflexion intellectuelle et le désir chaste de parler de ce qui anime le corps et les sens est celle qui existe entre la main gantée et le verre d'eau invisible : ce geste qui consiste à trouver, comme le mime,

« la grâce dans le déséquilibre », le point d'articulation entre l'élan et la résistance, « une distance pour mieux entendre sa propre voix. »

À l'heure grave du présent

S'inscrivant, par la littérature, dans une filiation du « mouvement invisible » dont la perfection résiderait dans le maniement de l'archet (« on ne voit pas le mouvement, et pourtant on écoute la musique »), Giasson-Dulude ouvre une fenêtre à même l'héritage philosophique du maître qu'a été Étienne Decroux, « à la fois socialiste et anarchiste, admirateur du Classicisme, de l'ordre et des règles en ce qu'elles sont sensibles aux élans passionnés du corps ». Dans cette conjonction qu'opère Giasson-Dulude entre le mime et l'écriture s'instaure un lieu où advient le mystère plutôt que le désenchantement : « Ce mouvement terminé, mais qui pourtant continue, devient celui de l'héritage, ce mouvement que nous n'aurions pas pu prévoir, mais qui se déplace, se reprend. » Cette place un peu magique, y a-t-il des mots pour la dire ?

« J'avais besoin de cet espace du mime, qui s'ouvrait à peine séance après séance, pour conserver en moi [...] les moments où, lors des improvisations, une intensité de présence me permettait de mieux regarder les gens. » Mieux regarder les gens revient, entre les pages, à désapprendre les gestes. À changer d'angle au lieu de les multiplier, à cligner des yeux aussi, respirer au lieu de s'emparer. Parmi les nombreuses images et citations qui ponctuent le texte, c'est une phrase tronquée d'Oscar Wilde à propos de l'écriture que je retiens : « ainsi apprenons-nous au mieux à repousser les murs de notre propre cellule ». Sans qu'il soit platement question de transgression, les limites qui sont en jeu dans l'écriture de Giasson-Dulude font voyager. Le mime est une passerelle pour parler de la voix, du chant et du silence comme on le fait avec la musique : c'est-à-dire en termes de composition, de nuances et d'anticipation.

« Comme le mime, je voudrais tout faire tenir en une seule figure, dans une seule main, en quelques phrases », écrit Gabrielle Giasson-Dulude. Et moi, si j'étais mime, j'apprendrais le geste qui consiste à dérouler un tapis rouge devant celles qui, comme elle, font porter à la littérature le poids de l'impossible. ♦

☆☆☆☆
 Gabrielle Giasson-Dulude
Les chants du mime.
 En compagnie d'Étienne Decroux
 Montréal, Noroit
 coll. « Chemins de traverse »
 2017, 160 p., 25 \$



Pas l'amour, la traque

Valérie Lebrun

Pavane, c'est à la fois la mélodie de Gabriel Fauré et une manière de marcher. C'est faire la cour ou le faire croire. C'est une façon ingénieuse de se mouvoir entre les lignes.

« Ce non-lieu entre l'inexorable et l'instinct; c'est le secret de la danse », écrit Guylaine Massoutre, alors que j'y lis le secret de son écriture à elle. « Ce pouls caché des mots » est l'épée de Damoclès qu'elle suspend à la frontière des genres. Critique, poète, professeure, philosophe et intellectuelle, Massoutre offre, sous forme de fragments, un essai ponctué de photographies qui porte l'urgence des premiers rendez-vous, l'assiduité aussi des centaines de soirées passées à l'Agora de la danse, à la Place des Arts, à Tangente, à l'Usine C. On sent l'« anarchie douce » du plaisir et de la récréation, la « levée d'inhibition dans le noir ». Et on y retrouve ce qui est rare : pas l'amour, la traque.

Rien que là

« Pour le dire, il existe des mots : existe-t-il des mots ? » C'est la question fondamentale que pose Massoutre. À l'aune de cette spirale dansée et poétique qui caractérise sa pratique de critique et de littéraire depuis plus de trente ans, elle fait une mise au point : « Plus je m'entretiens de danse, moins je pense la rendre visible et la redéployer, mais plus elle exige de moi que je sois précise. » L'exigence ici est un grand ruban dont elle pare les mots, non pas pour faire beau, mais pour qu'ils fassent passer sur la page ne serait-ce qu'un jet de leur matière noire. Qu'ils ne parlent pas d'effleurement, mais qu'à la lecture, on se sente effleuré. « Le geste n'exhibe l'intérieur du corps que parce qu'un regard s'y suspend. »

Il y a chez Guylaine Massoutre une façon d'être prise par les mots qui me séduit.

Pavane, ce sont ces yeux-là d'une main qui cherche, d'un corps en émoi. Dans le lieu solennel du livre « où tout est corps », Massoutre ne force donc rien. En écho à Beckett qu'elle inscrit au cœur du livre, il s'agit en fait de « dire un corps... Nulle sortie. Nul retour. Rien que là. » Dans ce que la danse rejoue du désir et des amours méticuleuses, comment résister à l'abandon que commande le travail exigeant de Massoutre ? L'abandon n'étant pas un lâcher-prise mais une lente respiration, une envie soudaine d'accorder son souffle à celui d'un autre. « Elle a senti son mouvement trembler, une minute de plus et c'est l'insoutenable, cet inaudible son du corps qui caressera sa peau. »

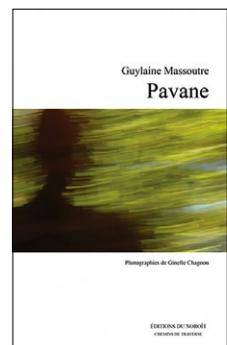
Une adresse, une envergure

« On s'abandonne à la danse comme à la musique, sans démêler les identités. » En lectrice experte de Virginia Woolf, Massoutre sait

que « [p]lus l'écriture s'approchera de l'immédiat et du limpide, plus la perspective du danseur apparaîtra intacte à tous ». Intacte n'est pourtant pas la ligne narrative à laquelle obéit *Pavane* ; l'ensemble ayant la beauté des volcans pas encore endormis, c'est-à-dire autant la combustion souterraine que ce qui, dans le jaillissement, s'échappe, nous entraîne ailleurs.

C'est en effet là, dans le filet que lance Massoutre à la danseuse et chorégraphe Louise Bédard, que se déploient tous les gestes qu'annonçait, sous le ton de la réflexion, le début de l'essai. Dans « Duo Danse-Désir » (deuxième des quatre parties qui le composent), Massoutre fait tomber le rideau en éveillant chez le lecteur une poignante envie d'y grimper. Entre ce qui chute et ce qui remonte (pensons à ce que met en jeu la nuit, l'obstination des phalènes), l'écriture se fait drapé. Ainsi, ce n'est pas une danse qu'elle offre à Bédard, mais l'air, le sang, les muscles. « Retiré, presque effacé, lointain, tremblant, haletant, déséquilibré, le voici qui arrive, le souffle qui fuse, rappelé comme la sauvegarde d'un monde en péril, encordé à la paroi lisse du silence, qui s'y accroche, et alors le son monte, se déprend, se dégage [...] tandis qu'une syllabe étreinte dans le larynx frappe les dents. »

Il y a chez Guylaine Massoutre une façon d'être prise par les mots qui me séduit. Sans doute que cela a à voir avec les détours qui se transforment en tremplins et l'étendue d'un savoir ancré dans une passion boulimique des mots, insomniaque du corps. C'est aussi une question d'envergure. Massoutre, c'est la pensée-océan, l'écriture-constellation. Ceux dont l'esprit peine à concevoir le langage dans sa force d'expansion et d'invention se protègent de leur propre ignorance en parlant de lyrisme, de ce qui serait sibyllin. Ils ont tort. « Être l'arbre qui retient le vent », écrit-elle, « Solide et meuble. Protéiforme. » Retenir n'appelle ni l'empêchement ni l'entrave, mais la grâce avec laquelle, en deux grands battements, une attitude et trois fouettés, l'énergie s'installe au creux de ses phrases. Le paysage que dessine *Pavane* étant celui des mots qui se pressent au bord des lèvres, je n'ai qu'une envie : me ranger aux côtés de celle qui écrit quand elle dit aimer « ce vide du langage que de son geste de danseur à eux ils ont comblé ». ♦



☆☆☆☆
 Guylaine Massoutre
Pavane
 Montréal, Noroit
 2017, 84 p., 19 \$

« Le diable n'a rien à voir là-dedans ! »

Marie-Ève Sévigny

L'édition par Yves Gingras de la correspondance sexologique du frère Marie-Victorin en fait l'un des livres-événements de l'année, un document historique inestimable.

C'est une histoire de désir entre un homme et la connaissance, un besoin insatiable d'apprendre qui restera inassouvi. Au moment d'entreprendre ses « lettres biologiques », le frère Marie-Victorin (Conrad Kirouac, 1885-1944) a déjà, à cinquante ans, une immense œuvre scientifique derrière lui. L'année 1935 est pour lui déterminante, par la publication de sa monumentale *Flore laurentienne* et la fondation du Jardin botanique, mais aussi par le début de sa correspondance avec Marcelle Gauvreau (1907-1968). À vingt-huit ans, celle qui a été son élève est devenue son assistante, son amie, sa confidente – la Femme, avec laquelle il partagera jusqu'à sa mort une intimité épistolaire sans tabou, dont les saintes intentions ne seront pourtant pas exemptes d'une certaine volupté stylistique : « [J]e veux entrer dans l'intimité physiologique de la Femme avec un grand F. Si l'Homme avec un grand H a encore des mystères pour vous, votre Ami vous renseignera en toute bonne foi et sincérité. »

Une « belle et sainte amitié »

Entre Marie-Victorin et Marcelle Gauvreau (dont les lettres ne sont pas encore publiées) s'établit un partage exclusif de connaissances sexologiques, une éducation mutuelle dont les détails très explicites mêlent lectures et confidences d'expériences personnelles. « [Q]uel rôle occulte, mais immense, joue le sexe dans les choses de ce monde », lui confie-t-il, émerveillé. À cette époque obscure du Québec où l'homme – et surtout la femme – sont tenus ignorants de leur propre corps, il est surprenant de voir ce religieux expliquer à sa correspondante comment elle est faite et comment elle fonctionne, la rassurer sur des symptômes qui l'effraient et qui sont pourtant tout à fait normaux, lui donner des conseils d'hygiène... L'étendue de sa culture est immense, il mêle philosophie, histoire, botanique, fait l'état de la question sur la pilosité selon l'origine ethnique, mêlant ses expériences africaines aux lectures d'Aristote.

Une « vraie philosophie biologique de la vie »

Aussi près de la nature que de Dieu – ils signifient pour lui la même chose – Marie-Victorin se constitue une morale bien à lui. Contrairement à la doctrine de son Église, il admet (secrètement) la théorie de l'évolution, et liant la sexualité à l'hygiène de vie, regrette « le grand handicap des couvents et monastères entièrement cloîtrés. Il s'y développe des maladies mentales, des déséquilibres qui n'ont pas d'autres causes. » Si l'homosexualité est selon lui une maladie, elle ne peut toutefois être soignée, ce qui contredit le dogme scientifique de son temps. Quant à la femme, il la considère comme l'égal de l'homme, idée en soi carrément révolutionnaire – surtout chez un homme d'Église.

Encore aujourd'hui, les mouvements féministes reprochent au système de santé d'être « dominé par une vision patriarcale de la médecine¹ ». En 1936, Marie-Victorin regrette déjà l'inculture de la médecine face à la sexualité féminine : « Les livres sur les questions sexuelles sont surtout écrits par des hommes qui ont pensé comprendre ce qui peut se passer dans l'organisme d'une femme amoureuse ou simplement légèrement érotique. Ces dissertations sont assez naïves et quelqu'un a dit que les femmes en rient... dans leur barbe ! » Mis au fait des avances brutales et répétées que Marcelle semble avoir subies, il s'indigne : « Ces gens-là sont donc convaincus que vous autres, femmes, vous êtes toutes des chiennes demandant à être couvertes ! » Loin d'installer la femme au centre du péché, il lui reconnaît son droit au plaisir : « Vivez *naturellement*. Ne vous indignez pas quand votre sexe parle son millénaire langage, et n'accusez pas le diable. »

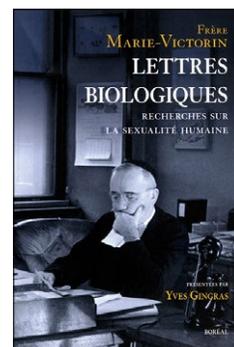
Il faut remercier Yves Gingras d'avoir révélé ces incroyables lettres, qui donnent un éclairage unique sur un personnage d'une rare sensibilité, dont les travaux ont tant contribué à l'avancement scientifique québécois. L'édition critique, fort bien menée, qui comprend une présentation éclairante de l'œuvre et des intervenants, aurait peut-être appelé une postface – pour établir, par le point de vue d'un sexologue par exemple, où se situe le savoir de Marie-Victorin par rapport aux connaissances actuelles, et nous faire prendre ainsi la pleine mesure de son avant-gardisme. (Mais peut-être s'agit-il ici d'un autre projet de livre.) Les *Lettres biologiques* n'en demeurent pas moins un document unique, où s'affiche un être d'une grande modernité, lucide face à l'œuvre de son Créateur : « Ma chère amie, il faut prendre le monde tel qu'il est : un vaste bordel ! » ♦

1. Assia Kettani, « Santé et bien-être : Toutes les femmes ne sont pas égales devant le système de santé », *Le Devoir*, 26 octobre 2013.

☆☆☆☆
Frère Marie-Victorin avec une
présentation d'Yves Gingras

Lettres biologiques.
Recherche sur la sexualité humaine

Montréal, Boreal
2018, 280 p., 29,95 \$



Pour une littérature périmée

Samuel Mercier

Le temps présent de Maxime Catellier est un essai qui se veut inactuel et qui réussit à s'inscrire à contretemps de son époque.

« Il faut absolument que tu lises le nouveau Catellier », avais-je dit à un ami après l'avoir fini. Encore sur ma lancée, j'étais enthousiaste. La réponse, elle, l'était moins : « Le nouveau Catellier, c'est à se pendre », me répond l'ami quelques jours plus tard. La critique n'a jamais été une science exacte et la raison de cette divergence d'opinion, c'était l'érudition un peu hors de son temps de l'auteur.

Comme le sont souvent les grands essayistes, Catellier est un écrivain décalé. On ne peut en effet aborder *Le temps présent*, recueil d'essais paru dans « Liberté grande », collection de la bibitte Robert Lévesque au Boréal, qu'en acceptant ce décalage. « J'entends ce monde bruire parce que j'écoute la vie taper dans le vide, comme un ruban magnétique glissant sur les têtes d'un magnétophone brisé », écrit l'auteur. L'image est celle d'un nostalgique des anciens supports, et c'est ce côté antiquisant qui plaît ou qui énerve.

Nostalgie, nostalgie

L'écrivain est un jeune déjà vieux sans être totalement réac, un émigré du bas du fleuve qui a fixé ses pénates dans le Centre-Sud, au Cheval blanc et dans des bars qui n'existent même plus avant de se ranger, de prendre femme, enfant et carrière. « Dans un temps aussi barbare que le nôtre, écrit Catellier, où la parole est un instrument plus adapté au mensonge qu'à la vérité, où le relativisme moral se drape dans la philosophie et où les actions réelles sont obscurcies par les réseaux virtuels qui ont parasité les liens sociaux, que reste-t-il sinon le contact avec la nature pour nous convaincre de la vanité de nos illusions ? »

Catellier écrit avec cette drôle de bibliothèque derrière lui, une bibliothèque datée qui me rappelle celles que je récupérais quand j'étais bouquiniste ou, plus tard, documentaliste. Les bibliothèques ont des âges, passent par des modes ou des époques, et celle de Catellier se situe quelque part dans Centre-Sud au tournant du siècle. On y croise les Patrick Straram, Arthur Buies, Rutebeuf, Ivan Chtcheglov et Jacques Ferron, la figure de Baudelaire flotte au-dessus de l'îlot Balmoral, de la ville, de la campagne, dont la forme change plus vite hélas que le cœur d'un mortel.

Suivre Catellier

Il y a un rythme dans ces essais, une sorte de vague dans laquelle on se laisse porter ou non. Les mauvaises langues vous diront que l'éditeur aurait pu passer la tondeuse un peu dans les métaphores qui s'entrecroisent allègrement, parfois avec la pompe un peu déplacée d'un fauteuil Louis XVI au milieu d'un trois et demie, mais pas moi. Au contraire, il y a dans la prose de l'essayiste quelque chose qui me rappelle avantagement le docteur Ferron, sa langue fleurie de notable de province, parfois décalée, elle aussi, d'un autre temps.

Les plus beaux moments du livre de Catellier parlent de Rimouski, de son boulevard affreux dont les commerces génériques font dos au fleuve. « Mon sentiment d'appartenance à ce coin de pays où je suis né est un réseau très fragile de sensations éloignées les unes des autres, comme si les souvenirs n'avaient pas la même charge quand ils tirent leur origine de L'Isle-Verte ou des îles du Bic. » Comme cette ville qui regarde partout ailleurs que vers la mer, la culture livresque de l'essayiste se construira à contresens dans ces ouvrages de la bibliothèque scolaire « prenant la poussière de l'ignorance dans un recoin discret de l'immeuble ».

Récit d'une émigration

Il est difficile, à mon avis, de comprendre ce livre sans mesurer toute la portée affective de cette émigration de Rimouski à Montréal, une émigration qui ne saurait être regardée seulement avec nostalgie ou pour son caractère régional. Au contraire, la culture, celle qui habite Catellier à travers ses lectures et son parcours d'essayiste, est la grande ignorée de ce milieu d'origine et c'est par elle, notamment par l'œuvre d'Arthur Buies et d'André Breton, qu'il tente de se réapproprier les lieux de l'enfance.

Contrairement à Montréal qui recouvre sans cesse son passé, Rimouski refuse son présent, celui du fleuve, du vent et des orages qu'on voit venir de loin. « L'écriture aura accompagné cet apprentissage du temps en me donnant peu à peu des signes à tracer dans le vide de cet air glacial qui soufflait du fleuve quand il gelait sous nos yeux. » Catellier se voit donc lancé à la recherche de l'idéal esthétique quelque part dans un lieu qui n'est ni tout à fait passé ni tout à fait présent.

C'est dans la recherche de ce lieu impossible que *Le temps présent* tire sa force, et c'est là que le décalage d'un livre tout en rythme qui ne porte sur rien en particulier devient lisible. Décalage, disais-je, mais qui construit au fil des pages son plaidoyer pour un avenir approché sans cynisme, seule solution à « l'esclavage du présent ». ♦

☆☆☆☆
Maxime Catellier
Le temps présent
coll. « Liberté grande »
Montréal, Boréal
2018, 144 p., 18,95 \$



Décortiquer la mort de Jésus

Evelyne Ferron

Invitez un spécialiste à relire les évangiles pour mieux comprendre les circonstances de la mort de Jésus. Vous obtenez un étonnant essai mariant théologie, loi et médecine.

Encore un livre consacré à l'historicité de Jésus? L'idée est en effet loin d'être originale et l'auteur de *Jésus est-il mort sur la croix?* l'admet d'emblée. Spécialiste des bourreaux et de la peine de mort au Moyen Âge, Frédéric Armand s'est attaqué à l'un des sujets les plus controversés depuis l'Antiquité, soit la question du décès, ou non, de Jésus de Nazareth. Avant toute chose, l'auteur se devait de commencer son essai en expliquant sa démarche et sa vision du personnage :

Qu'on considère Jésus comme le Messie, voire comme Dieu lui-même, est une question de foi. Or, notre recherche n'implique ni la foi de l'historien ni la foi du lecteur. [...] La lecture de cet essai est donc destinée au public le plus large, croyant comme non croyant, à tout lecteur disposé à accepter le principe d'une lecture critique de l'histoire de Jésus.

A-t-il réussi une telle lecture critique historique? Les opinions peuvent ici varier. Il faut dire que le problème de départ du chercheur en histoire est la disponibilité des textes d'époque, soit des sources accessibles, et c'est encore plus vrai avec l'histoire de Jésus. Difficile dans ce cas précis de passer outre les évangiles, puisqu'ils sont les plus détaillés, tout en étant considérés comme des textes théologiques plutôt que des textes à valeur historique. Et c'est là que l'auteur surprend dès l'introduction, puisque ce sont tout de même les évangiles qui sont la base de sa réflexion critique, en plus de textes de l'époque gréco-romaine et d'analyses médicales. Or, Armand admet lui-même en cours de route que ces sources sont fondées entre autres sur des interprétations :

Ce que nous trouvons dans les évangiles n'est pas exactement l'interprétation que Jésus fait de la Loi, mais une interprétation ultérieure de son enseignement : l'interprétation que font les évangélistes de l'interprétation que Jésus faisait de la Loi.

Voici donc un livre qui, bien que basé sur une volonté de lecture critique de l'histoire de la mort de Jésus, nous confronte encore une fois au problème même des données que nous possédons sur lui, sa vie, sa philosophie et ses réactions face aux lois tant juives que romaines.

Replacer Jésus en contexte

Cet essai se divise essentiellement en deux grandes parties. Il cherche tout d'abord à replacer Jésus dans le contexte politique, social et religieux de son époque, puis s'intéresse plus directement à la question de sa crucifixion. On ne lit pas de chapitres biographiques sur les moments importants de la vie de Jésus (l'auteur ne s'attarde pas aux miracles et guérisons), mais plutôt diverses petites sections thématiques qui replacent assez simplement les informations que nous avons sur ce fils de charpentier et... philosophe. Car sans tomber dans le lourd piège théologique ici, l'auteur prend la peine de

s'intéresser à la philosophie de Jésus et à ses principes qui ne sont pas sans rappeler ceux de certains penseurs grecs comme Diogène de Sinope.

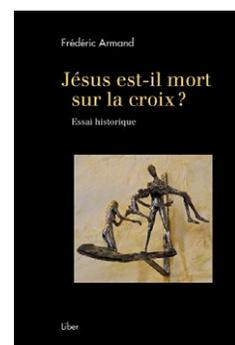
Petit bémol cependant, ces préceptes et valeurs auraient pu et auraient dû être confrontés aux philosophies orientales, plus particulièrement au bouddhisme, qui partage de nombreuses similarités avec les idéaux attribués à Jésus de Nazareth. Cet aspect est non seulement occulté, mais également absent de la bibliographie finale, alors que le sujet a été abordé ailleurs par divers historiens, philosophes et théologiens.

La mort sur la croix

La partie la plus intéressante réside dans la spécialité de l'auteur, soit les questions reliées à la peine de mort dans l'histoire. En se basant sur le peu d'informations que nous avons sur le contexte de l'arrestation de Jésus et de sa crucifixion, l'auteur nous permet de bien saisir la réalité de l'époque quant aux arrestations d'agitateurs publics, du point de vue tant juif que romain. « Jésus ne pouvait que s'attendre à une rude opposition des autorités religieuses reconnues qui gouvernaient le Temple et aux docteurs de la loi qui maîtrisaient les subtilités de l'interprétation des Écritures. »

En examinant la mort rapide sur la croix et les circonstances de la résurrection, l'auteur arrive à une conclusion qui, si elle lui semble sur le coup une révélation, est une théorie véhiculée depuis longtemps, ce qu'il a l'humilité d'admettre : Jésus ne serait pas mort des suites de la crucifixion et serait donc apparu en chair et en os à ses apôtres. Où est-il allé avant de les retrouver trois jours plus tard? Comme tous les chercheurs avant lui, l'auteur conclut son essai sur un mystère.

Cet ouvrage pourra intéresser ceux et celles qui connaissent peu l'histoire de Jésus et le contexte particulier de sa mort. Il ne réinvente toutefois aucunement la roue et apporte finalement bien peu de nouvelles données à un dossier millénaire. ♦



☆☆

Frédéric Armand

Jésus est-il mort sur la croix?

Montréal, Liberté

2018, 272 p., 24 \$

Ancres et récifs

Emmanuel Simard

Le deuxième ouvrage de Charles-Frédéric Ouellet appelle un pays crépusculaire dont le naufrage de ses habitants est inéluctable.

Après avoir parcouru Mumbai (Bombay) et l'avoir immortalisée dans un premier livre enveloppé d'une brume ténébreuse titré simplement *Sillages* – dont le tirage, dit-on, aurait été entièrement détruit par l'insatisfait photographe –, Charles-Frédéric Ouellet revient quatre ans plus tard sous l'enseigne des Éditions du Renard avec *Le naufrage*. Passant de *Sillages*, récit d'atmosphère où la réalité et la fiction se côtoyaient, Ouellet propose maintenant d'explorer le Québec, plus précisément le fleuve Saint-Laurent des pêcheurs dans ce « projet d'investigation photographique, se situant à la frontière des approches documentaire et poétique ».

Dérives

Sur la couverture, aucune indication, ni titre, ni nom ; ne surgit qu'une mouette au plumage d'un blanc presque virginal qui, ailes déployées, plane dans le tiers supérieur. La quatrième de couverture revêt le même noir abyssal qui donne au livre une aura énigmatique ; au bas, le nom de l'éditeur, comme on retrouvera sur le dos, accentué par de légères dorures, le nom du photographe et le titre en lettres capitales.

Les pages de garde, comme certains livres anciens, sont marbrées ; différentes teintes de bleu, du blanc et des touches de jaune forment des motifs qui imitent les courants de la mer et les vicissitudes que les marins peuvent y trouver. Tout l'ouvrage du reste est construit dans une tentative de se « réapproprie[r] les codes graphiques du livre ancien et du manuel de navigation historique ». Dans ce parti pris, il y avait le risque pour celui qui éprouve « le désir de parler de notre histoire, de nos origines, de la force des éléments », de s'enliser dans une fétichisation du passé et de n'en tirer finalement qu'un faux livre ancien aux accents folkloriques. Tout de même, on arrive difficilement à comprendre la nécessité d'un tel choix. Cependant, le travail de Charles-Frédéric Ouellet, qui rappelle à certains égards celui du photographe français et membre de l'agence Magnum Jean Gaumy, brouille et réinterprète, par sa photo granulée et vaporeuse, les codes du reportage photo traditionnel et produit un livre en continuité avec son premier opus, poursuivant ainsi la veine du récit d'atmosphère.

Malgré cela, il est bien décevant d'admettre que l'ouvrage est en partie raté ; l'objet manque de raffinement dans le choix de ses matériaux et révèle de légères anomalies de mise en pages. La reliure demi-toile, malheureusement, s'effiloche et le choix du format ne rend pas justice à l'ampleur du projet photographique de Ouellet. Mais si la qualité d'un tel livre devrait être primordiale et indiscutable, je ne voudrais pas me limiter à le juger ce livre à travers le prisme de la technique. Il paraît évident, selon moi, que l'enjeu de cet ouvrage est ailleurs.

L'appel du pays

Périple effectués entre 2010 et 2016, *Le naufrage* s'ouvre sur plusieurs photographies de rochers, à pres et foncés, voilés de neige et de glace. Comme si d'emblée, pour comprendre la beauté rustique du geste des pêcheurs et de leur constante tension avec les éléments, s'amarrer à la langue rude et ciselée des pierres s'avérait fondamental. Ensuite, le fleuve se présente à nous ; la mer s'ouvre et sur cette mer, la houle, la furie que l'on pourrait reconnaître dans les toiles ensauvagées du peintre anglais William Turner. Plus sombre que ce dernier, sans sa divine lumière, l'ensemble, habité par un éclat dramaturgique crépusculaire, est ensorcelant. Son approche documentaire quant à elle est sobre et mesurée, à distance de son sujet, sans devenir clinique.

Le photographe est présent toutefois, à la dérochée, comme on vole un secret qu'on ne peut dissoudre. Dans cette nature à bout de nerfs, empreinte d'une violence toute romantique, Ouellet s'efforce de faire naître notre pays, son histoire et les grandes lignées qui naissent et perdurent dans le verbe de ses pierres, de sa terre et de son fleuve. Mais ce verbe achoppe sans cesse dans le palais. Fabien Cloutier, qui signe en fin d'ouvrage un poème, tente bien de dompter ce naufrage et, sans remettre en cause sa sincérité, le texte, tricoté de gauches métaphores, peine à tenir le navire à flot.

Le naufrage est, on le devine, imminent, la lecture en devient dès lors trop dirigée. Ouellet a le franc désir de célébrer nos origines, mais ne nous présente que des fils déchus d'une race surhumaine aux aspects fantomatiques. Bien sûr, il souhaite ne pas les voir disparaître, ces hommes. Eux, en revanche, ont semble-t-il une idée assez nette de ce qu'ils deviendront. En témoigne l'éloquent regard du pêcheur de la page 85. Ou encore les combats – perdus d'avance – de ces corps tendus, flous, se confondant presque avec le paysage. En concluant avec de ténébreux nuages, on ne fait qu'amplifier l'idée que les éléments auront toujours le dernier mot. Prémonition ? L'investigation alors souhaitée par l'artiste devient récit et c'est peut-être là le seul intérêt du livre. ♦



☆☆

Charles-Frédéric Ouellet

Le naufrage

Montréal, Éditions du Renard

2017, 108 p., 55 \$

Saisons mortes

Emmanuel Simard

Avec cette publication, la Galerie de l'UQAM peine à susciter en nous une réelle passion pour le travail d'une artiste pourtant incontournable.

Lors de caniculaires journées d'été, l'éclair parfois se montre. Sans pour autant fendre les nuages dont l'eau rafraîchirait le paysage, ce type d'éclair foudroie un bref instant l'œil, lui donne un peu de lumière, mais ne nous libère en rien de la chaleur suffocante des jours. C'est à ce phénomène que je pense lorsque, ouvert sur ma table de travail, *Trajectoires resplendissantes* – catalogue de l'exposition ayant eu lieu à la galerie de l'UQAM au tout début de l'année 2017 – me donne à voir l'œuvre et le parcours d'une doyenne de l'art québécois, Françoise Sullivan.

L'espace livre

Clares et grandes sont les intentions de la Galerie de l'UQAM et de sa commissaire, Louise Déry, qui, sans jouer la carte de la rétrospective, tentent dans ce commissariat d'assembler-rassembler le travail d'une artiste qui « nous convie à cette relation vitale entre l'œuvre, la mémoire et le monde qui nous entoure » selon le site internet du distributeur (abcartbookscanada.com). Pourtant, si la réputation de l'artiste presque centenaire et de la docteure nourrit l'admiration et l'enthousiasme, l'objet ne repaît en rien son lecteur. Il renforce plutôt notre doute quant à l'intérêt d'un tel projet, car si « l'exposition est une mise au présent » (Louise Déry), qu'en est-il du catalogue ou de la monographie qui l'accompagne? Doivent-ils représenter un présent figé, un simple état des lieux, ou nous propulser hors du temps? La publication doit-elle soumettre à notre regard ce qui se dérobe après le temps éphémère d'une exposition? En somme, que peut nous offrir de plus le livre s'il n'est pas « théâtre du rêve » (Alain Jugnon, *Folie et poésie*, Lignes, 2018)?

Le visuel qui documente l'événement est prosaïque et ne s'avère qu'un plat copier-coller dont on sort quelque peu endormi.

Dans cette immense volonté de connecter « les réalités composites qui constituent l'univers de Françoise Sullivan » pour en faire un « lieu » autre que celui de l'exposition, je ne suis pas tout à fait de l'avis de Déry, à savoir qu'il faut renoncer à beaucoup de choses. J'ose penser qu'une mise en contexte historique et sociale – ici défailante, au mieux insuffisante – même si elle n'est plus à faire, nous aurait permis de comprendre de manière plus satisfaisante les nombreux points de connexion de l'œuvre et de son apport à l'art conceptuel actuel. Comment « fau[drait]-il fermer les yeux un moment et essayer d'imaginer, entre les lignes du texte, l'ensemble des réalisations qui jalonnent la carrière de l'artiste » (Louise Déry)?

Au premier abord, d'un point de vue purement visuel, le livre semble respecter les exigences de qualité auxquelles la galerie nous a

habitués jusqu'alors. En effet, sa facture est sobre et élégante. La couverture, réunissant deux portraits, l'un d'un jeune garçon de la Renaissance et un autre capté à notre époque, a le don d'intriguer et offre de belles promesses. Les cinq parties du catalogue sont entrecoupées de photographies de l'interprétation par Françoise Sullivan de l'instruction chorégraphique de Paul-André Fortier *Empreintes*. Chaque pose diffuse dans l'ouvrage une touche poétique, éthérée, qui sort du cadre exclusivement expositionnel. Les reproductions de quelques pages des livres d'artiste *Danse dans la neige* et *Les saisons Sullivan* sont dotées d'une puissance tangible et bien que les photos ne soient pas parfaites, leurs lignes émeuvent et permettent de s'imprégner réellement du travail de l'artiste, d'être gagné par l'inventivité de sa démarche.

L'objet déçoit néanmoins. Le visuel qui documente l'événement est prosaïque et ne s'avère qu'un plat copier-coller dont on sort quelque peu endormi. Comment être soufflé par la liturgie verbale de la chorégraphie *Je parle*, quand le témoignage ne se réduit qu'à une poignée d'images qui n'évoque en rien « les yeux du loup » ou « le lion dans la lune » (extraits du poème de Françoise Sullivan *Je parle*). Au bout du compte, manquent le soupçon de magie, d'étrangeté maligne et le petit rien d'ironie qui permettraient de sentir l'énergie créatrice qui, comme les vagues de chaleur sur le bitume ardent, émane de ces trajectoires. Étant dédié à une signataire du Refus Global, dont la marche libératrice est si évocatrice, le tout demeure trop sage. S'il restait un espoir d'illuminations, il se trouverait dans les textes de l'artiste (pour la plupart inédits) qui auraient eu le pouvoir de tout racheter. Il n'en est rien. Inégaux, ils ne présentent pas tous le même intérêt. Seuls quelques textes trouvent leur chemin jusqu'à nous en faisant acte d'une façon singulière « de penser et de se penser dans l'art et par l'art ».

S'il demeure quelque chose de resplendissant dans ce livre, c'est la grâce et la force de Françoise Sullivan qui, du haut de ses quatre-vingt-douze ans, « se rend travailler tous les jours dans l'atelier ». Dommage que le travail mené appesantisse le fond de l'air et, sans nécessairement nous étouffer, nous prive du peu d'oxygène nécessaire pour danser et puis s'envoler. ♦

☆☆
Louise Déry et Françoise Sullivan
Françoise Sullivan.
Trajectoires resplendissantes
Montréal, Galerie de l'UQAM
2017, 240 p., 40 \$



cahier

vie littéraire

Fêter avec les libraires

L'échappée du temps | Jean-François Nadeau

Faites circuler | Ralph Elawani

Coucher sur papier | Claire Legendre

Écrire ailleurs | Marie-Claude Verdier

Jeuneauteur | Stéphane Dompierre et Pascal Girard

Des observateurs du milieu des idées et de

la littérature signent des portraits, des réflexions,

des chroniques de l'ailleurs et une bande dessinée.

Fêter avec les libraires

En mai 2018, le Prix des libraires célébrait ses vingt-cinq ans. Nous avons demandé à cinq libraires quel ouvrage n'aurait jamais dû remporter les honneurs, mais aussi, leur titre préféré gagnant du dernier quart de siècle.

KIM LEBLANC

Libraire, Librairie Paulines (Montréal)



Quel ouvrage n'aurait jamais dû remporter un prix des libraires ?

Je me souviens que lorsqu'est venu le temps, en 2013, de choisir les finalistes parmi les titres de la liste préliminaire, le livre d'Éric Dupont, *La fiancée américaine*, a soulevé bien des questions concernant les politiques de vote du prix. Je savais qu'il serait le grand gagnant, car la sortie du livre avait polarisé la critique et le public. Or ce prix qui souhaite « [...] faire reconnaître le rôle du libraire, qui consiste à guider et à stimuler son client sur le terrain de la curiosité » échoue lorsqu'il y a un titre qui fait l'unanimité, laissant ainsi dans l'ombre d'autres romans qui mériteraient d'être lus. Peut-être que le lauréat pourrait être choisi par le jury et non par les libraires, comme c'est le cas actuellement ? D'autant plus que les libraires du jury ont lu tous les livres de la liste des finalistes et qu'ils sont à même de choisir en faisant fi du consensus.



Quel est ton ouvrage préféré dans tous ceux qui ont gagné depuis 25 ans ?

Une des beautés du Prix des libraires est de faire connaître – via la liste préliminaire – des livres dont on ne parle pas ou peu, et des premiers romans d'auteur-es qui gagnent à être découvert-es. C'est grâce à cette liste que j'ai lu *Ma vie rouge Kubrick* de Simon Roy (Boréal, 2014). L'auteur fait se répondre en écho les thèmes de l'amour filial, de la violence et de la folie dans une œuvre à mi-chemin entre l'essai et le roman. C'est de loin un des romans québécois qui m'a le plus ébranlée ces dernières années !

MARIE-HÉLÈNE VAUGEOIS

Copropriétaire, Librairie Vaugois (Québec)



Quel ouvrage n'aurait jamais dû remporter un prix des libraires ?

Je suis une ardente partisane du fait que le prix ne peut être gagné qu'une seule fois par un-e auteur-e. Cette règle m'incite à réfléchir au roman comme faisant partie de l'œuvre de l'écrivain-e et je veux donc souligner l'importance du titre lauréat non pas uniquement face aux autres livres en lice, mais en regard du travail de l'artiste. J'ai toujours eu l'impression que *Music Hall* de Gaétan Soucy avait remporté le Prix des libraires en 2003 pour les mauvaises raisons. Ce n'est

certes pas un mauvais livre, au contraire, mais on le lui a peut-être remis pour se faire pardonner de ne pas avoir couronné son œuvre majeure *La petite fille qui aimait trop les allumettes* publiée quelques années plus tôt.



Quel est ton ouvrage préféré dans tous ceux qui ont gagné depuis 25 ans ?

Mon préféré, à l'inverse, est un ouvrage de Michel Tremblay qui a remporté le Prix des libraires tout en étant l'une de ses œuvres phares, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*. Il est le deuxième lauréat de l'histoire du prix et en lui remettant son trophée pour ce texte qui raconte sa relation aux livres, on a bien sûr souligné l'importance de cet écrivain, mais également la grande qualité de ce titre en particulier. Lorsque je regarde la liste des livres qui ont remporté le prix ces vingt-cinq dernières années, je suis épatée de constater à quel point la plupart sont devenus des classiques de notre littérature.

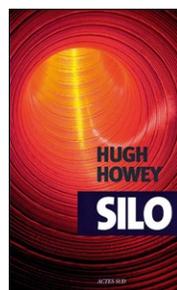
OLIVIER BOISVERT

Libraire, Librairie Marie-Laura (Jonquière)



Quel ouvrage aurait dû remporter un prix des libraires ?

Le cadavre de Kowalski, premier roman de Vincent Brault publié chez Hélio tropé en 2015, n'a pas reçu les égards mérités. Portée par une inventivité qui nous confond sans nous perdre, cette fiction immersive annonçait l'entrée en scène d'une voix franche et distincte. Trop hybride et bizarre pour figurer sur la liste du Prix des libraires, cette œuvre affiche pourtant une sagacité dans l'expression et une sobriété dans le déploiement que l'on retrouve peu dans la littérature fantastique moderne. Se placer à la croisée des genres confine parfois les auteur-es dans des catacombes magnifiques, mais solitaires. Ces lieux semblent inspirants, car *La chair de Clémentine* confirme l'immense talent de jeune auteur...



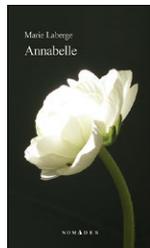
Quel est ton ouvrage préféré dans tous ceux qui ont gagné depuis 25 ans ?

En remportant le Prix des libraires en 2015, *Silo* de Hugh Howey est la preuve qu'un roman de science-fiction post-apocalyptique, qui n'a rien d'un best-seller générique, mérite d'aspirer aux grands honneurs. Dystopie non racoleuse, ce récit au rythme enlevant et au souffle appuyé reprend des enjeux philosophiques cruciaux et les actualise avec sagesse. Le mythe de la caverne, l'aliénation des masses, la judiciarisation excessive de nos sociétés

sont autant de thèmes abordés avec une habileté rappelant celle d'un Philip K. Dick. Plébisciter ce roman signifiait également honorer toute une tradition littéraire susceptible de forger une critique effective de notre époque, époque qui revêt parfois la forme d'une véritable et détestable uchronie...

SHANNON DESBIENS

Libraire, Les bouquinistes (Chicoutimi)



Quel ouvrage n'aurait jamais dû remporter un prix des libraires ?

Ouf... Ce n'est pas le genre d'exercice auquel je suis habituée. Je ne suis libraire que depuis 2009, alors il a fallu que je révise la liste pour me faire une idée d'ensemble et tout de suite, deux titres m'ont sauté aux yeux : *La cérémonie des anges* et *Annabelle* de Marie Laberge. En fait, ce n'est pas la qualité des ouvrages qui me pousse à avancer ces titres, mais plutôt de voir que cette auteure, qui avait reçu quelques années auparavant de grandes vagues d'amour de la part des libraires du Québec, ait désiré un jour, soudainement, de se retirer du processus pour vendre ses livres elle-même. Je ne crois pas qu'elle aurait eu ces votes si nous avions vu le futur.



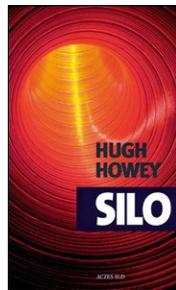
Quel est ton ouvrage préféré dans tous ceux qui ont gagné depuis 25 ans ?

Encore une fois, je ne soulignerai pas la qualité littéraire de mon choix (car entre vous et moi, presque tous sont supers ! Les autres, je ne les ai juste pas lus), mais plutôt une situation où ces titres sont rattachés à de merveilleux souvenirs : en 2016, l'année où j'ai reçu le Prix d'excellence de l'Association des libraires du Québec, j'ai eu le plaisir de monter sur la même scène qu'Anaïs Barbeau-Lavalette, dont

La femme qui fuit venait tout juste de me rentrer dedans ! Cette année fut aussi récompensé *L'amie prodigieuse* d'Elena Ferrante, roman puissant qui s'insinue tranquillement dans nos cœurs. (En fait, je ne l'ai pas lu, mais écouté ! Vive le livre audio !)

JEAN-PHILIP GUY

Libraire, Librairie du Soleil (Ottawa)



Quel ouvrage n'aurait jamais dû remporter un prix des libraires ?

Parfois il faut faire confiance à son instinct. Quand vous m'avez demandé de vous faire ce petit texte, c'est automatiquement *Silo* de Hugh Howey qui m'est venu à l'esprit. J'ai regardé les finalistes de cette année-là pour me rappeler pourquoi, j'ai eu une telle réaction. Et là, je les ai vus et je me suis rappelé ces superbes candidats : Karl Ove Knausgaard, Maylis de Kerangal et Sophie Divry, qui regardaient des lignes de côté pendant que ce feuilleton leur ravissait ce prix. Malgré son intrigue divertissante, on ne retrouve rien dans *Silo* qui en fasse un ouvrage inoubliable, qualité qui, pour moi, fait le meilleur Prix des libraires.



Quel est ton ouvrage préféré dans tous ceux qui ont gagné depuis 25 ans ?

Il y a de ces ponctuations qui éclatent comme de la dynamite. Ce dernier point à la fin du *Quatrième mur* de Sorj Chalandon est de celles-là. Je me souviens d'être resté abasourdi par le terrible destin de Georges, le personnage principal. C'est vraiment un roman d'une beauté cruelle. Il est beau, car presque tout le long, j'ai espéré que cette Antigone multiconfessionnelle serve de point de départ à une quelconque réconciliation. C'est cruel car j'y ai cru, un moment. J'ai été pris au piège par cette utopie qui sera détruite, complètement, et ça, ça c'est grandiose.



« AVANT J'ÉCRIVAIS COMME JE PARLE. IL FAUT APPRENDRE À METTRE LES POINTS ET LES VIRGULES À LA BONNE PLACE. LA PONCTUATION QU'ON APPELLE. »

– Yvette

La ligne Info-Alpha offre aide et référence aux personnes souhaitant avoir accès à une formation de base en lecture et en écriture. Un service sans frais, bilingue et confidentiel à l'échelle du Québec.

AIDEZ-NOUS À LES AIDER, FAITES UN DON
fondationalphabetisation.org/donnez

Infoalpha
1 800 361-9142

Fondation pour l'alphabétisation
Des mots d'espoir

La grosse femme d'en face

Jean-François Nadeau

Personne jusqu'ici n'avait jamais osé rassembler et publier *Popeline*, l'étonnant feuilleton que rédigea pendant près de quatre années le sulfureux Adrien Arcand. Cette œuvre de fiction, écrite dans une langue populaire et moderne, constitue pourtant un sommet du genre au Canada français d'avant la Révolution tranquille.

Journaliste, Arcand bataille dans les années 1920 en faveur de la reconnaissance du syndicat du quotidien *La Presse*. La direction ne goûte pas ses initiatives en la matière et a bien l'intention de l'expulser. Même l'intervention de l'archevêque de Montréal en faveur du syndicat n'y changera rien. Au début de 1929, Arcand se retrouve à la rue.

Cette haine des Juifs, poussée très loin du côté de l'affabulation, fait dériver assez vite ce roman-feuilleton.

Furieux contre *La Presse*, il va s'employer à lancer, avec le fils d'un imprimeur, un journal satirique baptisé *Le Goglu*. Quel est le programme de cette publication ? À lire les premiers numéros, force est d'admettre qu'il n'y en a guère, si ce n'est celui de voir à railler *La Presse*. D'autres perspectives que celles-là vont cependant bientôt germer dans ces pages. Au *Goglu*, Arcand va en tout cas faire presque tout, y compris rédiger ce feuilleton intitulé *Popeline*. Jusqu'au numéro daté du 10 mars 1933, il y développe, semaine après semaine, dans une langue populaire parfaitement maîtrisée, un portrait du Montréal du temps, un des meilleurs jamais publiés dans la presse québécoise.

Le feuilleton est un genre bien sûr ancien. En France, Émile de Girardin l'a popularisé pour démultiplier les tirages. Ces romans à suivre deviennent des arguments de vente. Les plumes de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de Balzac, de Lamartine, de George Sand et d'Eugène Sue vont toutes se prêter au genre. Lorsque Arcand lance son feuilleton à Montréal, la formule apparaît déjà vieille, mais elle est toujours utile pour fidéliser des lecteurs.

Au début des années 1970, l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu, alors jeune éditeur au *Jour*, maison dirigée par Jacques Hébert, avait vu un grand intérêt dans ce feuilleton oublié. Il s'agissait à son sens d'une anticipation du joul des années 1960 : cette affirmation nationale exprimée en littérature par l'usage d'une langue populaire à laquelle vont être associées les œuvres de Michel Tremblay, Jacques Renaud, Gérald Godin et de plusieurs autres. VLB envisagea de reprendre cette œuvre d'Arcand, décédé en 1967, mais le projet n'aboutit pas.

Dans *L'humour au Canada français* publié en 1968, Adrien Thério arguait que le phénomène du joul ne tenait pas à une période précise d'affirmation puisque l'œuvre d'Arcand montrait qu'elle



Photo : Université de Sherbrooke

Adrien Arcand, chef du Parti national social chrétien

avait des racines littéraires plus profondes dont on trouverait sans doute d'autres traces. Arcand déclarait en tout cas en 1965 que le journaliste Louis Francœur, le médecin-diplomate Philippe Panneton, connu en littérature sous le nom de Ringuet, et lui-même devaient se voir reconnaître un titre de paternité dans cette façon d'errer dans les entours de la langue populaire québécoise à des fins littéraires.

Un monde populaire

Autour des jumelles Dubois, *Popeline* et *Flanelette*, Arcand dessine les traits des classes populaires des années 1930. « Ben quoi ce que c'est qu'à manger, la grosse femme d'en face ? », demande Sirop, le personnage avec lequel, au fil des épisodes, se confond le plus la voix d'Arcand lui-même. « T'a qu'a ouerre » – et on le voit bien – Arcand connaît très bien le monde populaire, ses goûts, ses tours d'esprit. Ce monde aime les beignes et « la crème fraîche à mottons », « l'bésebâle », les grands magasins à rayons, la lutte et les courses cyclistes présentées au Forum, le jazz, la danse, les restaurants chinois, les jeux de hasard, les cinémas.

La forte présence de l'anglais dans cette société n'est pas cachée mais mise à profit. Les mots anglais se métamorphosent ainsi en des graphies françaises inventives qui ne sont pas sans faire penser à celles qu'emploiera ici et là dans son œuvre Jacques Ferron. On y

voit par exemple Gary Cooper sur « le stèze », une moto « saille-car », une soupe « bien spaïcée ». Comprenez-vous bien ? « Shoure ! »

Montréal, du moins au début de ce feuilleton, est présenté telle une agréable cité cosmopolite et heureuse. C'est une ville aux « vitrines miroitantes d'illuminations », avec ses affiches et ses panneaux-réclames aux millions d'ampoules électriques qui, « malgré tout ce qu'écrivit *La Presse*, font l'éblouissante beauté de Montréal la nuit, comme à New York, comme à Paris ». En date du 11 octobre 1929, Arcand chante encore la beauté de la diversité dont témoigne cette ville :

Les restaurants, les magasins, les trottoirs, les tramways remuaient partout d'une foule grouillante, animée, vivante, pittoresque. Toutes les langues s'y parlaient, tous les caractères s'y manifestaient. Et on lisait la gaieté et la joie sur toutes les figures. Car, le soir, la foule montréalaise trahit plus qu'ailleurs l'insouciance du lendemain, dans ces heures où la journée est déjà oubliée, où les machines des ateliers et des usines dorment dans leur huile, où les collecteurs de comptes eux-mêmes sont au repos, où les patrons, même quand on les rencontre, sont comme les passants ordinaires et ne peuvent donner d'ordres.

Les images dans *Popeline* sont souvent fortes. Ainsi le personnage de Sirop se met-il « à pleurer des larmes qui, après avoir roulé sur ses joues, tomb[ent] sur le tapis en boulettes de boue claire » ; ce qui donne à la fois une idée de la détresse du personnage et de l'état de malpropreté de ses vêtements. Mais le ton d'Arcand va changer à mesure que ce monde populaire qui constitue le centre de son attention se trouve accablé par la crise économique consécutive à l'effondrement des marchés boursiers de l'automne 1929.

L'autre versant

Dans ses *Vies des douze César*, l'historien romain Suétone, né au premier siècle après Jésus-Christ, raconte la vie de l'empereur Caligula, réputé comme on le sait pour être un monstre cruel et sanguinaire. Suétone en parle pourtant en des termes particulièrement élogieux. Après quelques pages sur ce ton, Suétone s'arrête tout net. Et il écrit ceci : « J'ai parlé jusqu'ici d'un prince ; je vais maintenant parler d'un monstre. » On pourrait en quelque sorte décrire Adrien Arcand et son feuilleton de la même manière.

Devant la crise, Arcand ne trouve rien de mieux pour expliquer la détresse du monde ordinaire que de croire qu'elle est tout bonnement imputable à une portion de l'humanité – minorité réduite, aux fins de ce délire, à un invariant anthropologique. Cette haine des

Juifs, poussée très loin du côté de l'affabulation, fait dériver assez vite ce roman-feuilleton. Bientôt, pas un seul épisode ou presque de *Popeline* qui ne serve à propager la détestation des Juifs. Le message antisémite finit par être omniprésent dans les dialogues. Dans l'épisode du 18 mars 1932, Popeline affirme ceci pour qu'on ne s'y trompe : « Qu'y s'imaginent pas qu'on les aime plus ici qu'en Allemagne, ces Juifs-là. »

Aussi n'est-ce pas tout à fait une surprise de voir que ce feuilleton oublié a finalement été republié à l'enseigne de Jonas De Geer, un éditeur suédois d'extrême droite connu en Europe pour ses prises de position ultranationalistes et son catholicisme étroit. La page d'accueil du site internet de l'éditeur, Reconquista Press, donne d'ailleurs bien le ton. Elle présente un Christ en croix au pied duquel est posé un revolver Smith & Wesson...

La préface de cette édition inattendue de *Popeline* est signée Rémi Tremblay qui est, depuis 2013 dit-on, le porte-parole de la Fédération des Québécois de souche (FQS) et aussi le rédacteur en chef d'*Harfang*, le magazine de ce groupe opposé à toute immigration, au nom d'une inquiétude de tous les instants pour l'avenir de l'homme blanc, conjugée avec un discours hostile au féminisme. Ce Tremblay serait en vérité un pseudonyme utilisé par plusieurs acteurs de la FQS qui ont fait de ce nom générique une marque qu'ils déploient dans divers médias américains et français de la droite radicale, dont *EuroLibertés*, le quotidien *Présent* et *Alternative Right*.

En 1937, quatre ans après la fermeture du *Goglu*, Arcand est désormais connu à titre de chef du Parti national social chrétien, un parti pénétré par l'idéologie nazie, mais au nom de l'affirmation de l'Empire britannique et de la promotion de la monarchie. Pour vivre, Arcand travaille au quotidien *L'Illustration* et propage librement le soir ses idées politiques dans diverses feuilles, dont *Le Fasciste canadien*.

Les personnages de *Popeline*, Arcand va tenter en 1937 de les ressusciter pour faire à nouveau la promotion de ses idées. Ce nouveau feuilleton, publié dans les pages du journal *Le Siffleux*, a pour titre *Le corset du mystère*, clin d'œil manifeste à *La clé du mystère*, pamphlet antisémite de son cru qui sera largement diffusé à l'étranger. Lorsque Louis-Ferdinand Céline, très sensible à cette littérature délirante, s'embarque au printemps 1938 sur un bateau à destination de l'Amérique, il souhaite de tout cœur y rencontrer Adrien Arcand. Céline le verra en effet, vêtu d'un uniforme bleu, au milieu de dizaines d'hommes et de femmes affublés eux aussi d'une croix gammée, cette araignée déjà gorgée de sang. Mais pour Céline, qui craignait qu'Hitler ne soit trop conciliant avec les Juifs, ce n'était pas encore assez de haine en promesse... ♦



CLAIRE BOULÉ

Le bruit sourd des glaces

À travers des destins qui se croisent et s'entrechoquent, Claire Boulé nous plonge, avec beaucoup de finesse, au cœur de l'histoire récente du Québec, de la Crise d'Octobre au Printemps érable.

376 p. 25,95 \$ | PDF et ePub

www.editionsdavid.com

David



Au panthéon des passions tristes

Ralph Elawani

Le dramaturge, théoricien et critique Berthold Brecht affirmait qu'un théâtre où l'on ne rit pas est un théâtre dont on doit rire. Paradoxalement, on rit assez peu lorsqu'on est entouré de gens qui citent Brecht.

On le sait, l'éthos des forts en gueule se forge souvent à coup de slogans qui deviennent à la longue des réflexes pavloviens et des ferme-clapets. Être acteurs d'un théâtre où l'on singe les comportements du dominant qu'on prétend pourtant vouloir renverser – parler à gauche, avec dans la bouche, un cadavre de droite – est une forme d'aliénation totalement soluble dans le libéralisme.

Au-delà de l'histoire de carnage inspirée des meurtres sordides de Valery Frabrikant, c'est le récit du nivellement marchand dans un monde de correspondances fonctionnaires, d'entrepreneurs moraux, d'aliénés prolixes et de caniches du libéralisme.

Ça tient aussi d'une grande superficialité. Raoul Peck, réalisateur du documentaire *I Am Not Your Negro* l'a fait remarquer, après le passage de Beyoncé au Superbowl en 2016 : « Vous me dites que Beyoncé est une révolutionnaire ? [...] Ces gars qui ont levé les poings aux Jeux olympiques [en 1968] l'ont payé durant trente ans de leur vie, eux, ce geste. »

Les rebelles rentables payent rarement de leur personne. Pour les autres, c'est différent. Et le scandale se joue en coulisses.

En lisant *Les querelleurs*, le plus récent livre de France Théoret, dans lequel quatre messieurs (deux avocats, un éditeur et un auteur) qui ont assimilé leur propre grandiloquence se livrent une virile bataille en justice autour de la réparation contentieuse d'un classique de la littérature québécoise, je me disais que bien peu de scandales – outre les scandales sexuels – éclatent dans le milieu littéraire et universitaire québécois. Il y a bien celui autour de la vraie créatrice de Caillou, mais évidemment, ça, c'est réglé depuis longtemps... non ? Ah, tiens...

En 1999, un éditeur nommé François Couture fonde L'Effet pourpre. Sa maison fut l'une des plus visionnaires de l'époque, au Québec.

En 2005, lorsqu'elle s'évanouit dans le paysage, après vingt-deux parutions, Couture confie à Antoine Tanguay, dans *Les libraires* : « Quand on ferme une entreprise, c'est qu'elle n'est pas assez rentable ! » *Tough luck*.

À l'époque où je séchais le cégep pour glander à la librairie anarchiste, ma professeure d'histoire eut l'idée d'inviter un conférencier dont les recherches portaient sur la mondialisation et la dissidence. Le gars se nommait André C. Drainville.

Comme une aiguille dans un bouton, Drainville est entré dans ma vie en deux temps : l'aller et le retour. Premièrement, il y a eu, après son passage dans mon cours, une brève correspondance par courriel autour de son livre *Contesting Globalization: Space and Place in the World Economy* (Routledge, 2004). J'ai ensuite oublié le nom André C. Drainville. N'est resté dans mon souvenir que cet homme qui avait sacré devant des étudiants.

Puis, il y a eu cet après-midi où l'auteur Mathieu Arseneault m'a parlé du livre *Les carnets jaunes de Valérien Francoeur qui a crevé quelques enflés*, en me disant que c'était une œuvre dont il se sentait responsable.

– André C. Drainville ? Non, connais pas. Ah ouin ? Un scandale ? Il s'est inspiré de Valery Frabrikant ? Son département a voulu lui faire passer des tests psychiatriques ?

Un monde rencontre une conscience, une conscience rencontre un monde

En 2003, *Le Devoir* nous apprenait que la vice-rectrice aux ressources humaines de l'Université Laval et son adjoint enquêtaient sur le cas de Drainville à la demande du doyen de la Faculté de science politique et de dix-neuf professeurs réclamant son congédiement. Drainville aurait terni la réputation du département et de ses collègues avec la publication de son premier roman, *Les carnets jaunes...*, paru en 2002, à L'Effet pourpre. La même année, l'auteure et professeure Gabrielle Gourdeau (1952-2006) fut poursuivie en diffamation par un collègue du Département des littératures de l'Université Laval, à la suite de la publication d'une nouvelle intitulée *Gros-Câlisse*. Le monsieur s'était reconnu dans le protagoniste de l'histoire... Décidément il y a quelque chose dans l'eau, à Québec.

J'ai emprunté le livre de Drainville. J'ai lu une cinquantaine de pages. Puis les trois quarts de l'ouvrage, à voix haute, pour entendre les phrases sortir de ma bouche. Vingt-sept ans d'observations sur le milieu de travail et les collègues d'un professeur de science politique qui « finit par voir ceux-ci comme des figures en 2D, des cartons ». Et l'on sait ce qu'on fait avec des cartons, lorsqu'on a une arme...

Mais bien au-delà de l'histoire de carnage inspirée des meurtres sordides de Valery Frabrikant, c'est le récit du nivellement marchand dans un monde de correspondances fonctionnaires, d'entrepreneurs moraux, d'aliénés prolixes et de caniches du libéralisme.

Des universitaires atteints d'encoprésie langagière : une diarrhée de mots-clés et de concepts creux, que l'auteur fractionne par points de suspension. Le tout à l'heure où la souveraineté de l'institution universitaire est menacée, au sortir d'une révolution marchande ici appelée le « Changement ».

Et il y a ces portraits sans merci – vieux marxiste sans gloire passée, prédateur-entrepreneur, adepte du tourisme sexuel, jusqu'à la professeure d'études féministes carriériste qui apprécie finalement que peu de femmes menacent sa chaire d'études :

Quant à la professeure Labrie, elle fut notre première entrepreneure en rectitude politique, donnant des cours et rédigeant des livres et des articles sur le mouvement des femmes, théorisant ce dont elle ne faisait pas partie, mais dont elle pouvait tirer des avantages pécuniaires et moraux [...]. [Elle] était toutes les femmes, et sa propre carrière était un point de référence du progrès des femmes en tous lieux.

J'ai frêmi, jusqu'à ce que je constate que le livre de Drainville était une traduction de Michel Saint-Germain (prix du Gouverneur général, en 2001, pour la traduction française de *No Logo*, de Naomi Klein). J'ai trouvé en ligne une entrevue avec Drainville réalisée par Judith Vienneau (Vidéographe, 2004), pour tenter de comprendre.

Puis... LA FACE DU GARS !

– Ciboire, c'est le gars qui était venu parler dans mon cours d'histoire...

J'ai retrouvé son adresse de courriel. Toujours professeur à l'Université Laval. Mais plus au même département. Doit pas être si fou, finalement. Je me suis donc fait inviter chez lui.

«Writing in Translation»

André C. Drainville habite une maison patrimoniale dans Saint-Jean-Baptiste. C'est décoré avec goût : des tapis, du bois, une affiche de Ken Loach et un griffon korthals. Grelôt, Gorlot, je sais plus. Depuis *Les carnets jaunes...* (qui a été traduit en roumain par le traducteur de Foucault et de Baudrillard, et aussi adapté au théâtre dans ce pays), il a publié des ouvrages universitaires et écrit deux autres romans.

Il me parle d'Henry Roth et de son grand livre sur l'immigration, *Call it Sleep*. Puis de ses recherches sur les soulèvements étudiants, des joies de la paternité, d'un logiciel de transcription automatique, et du concept de souveraineté chez les individus.

Son plus récent roman, *So-Called Pete*, n'a pas encore trouvé d'éditeur. Il l'a écrit en anglais, ou plutôt, comme les deux précédents, il l'a écrit «in translation». C'est son approche : «*Writing in Translation*». Il en a fait un manifeste en seize points. Encore inédit. C'est à la littérature ce que l'action directe est à la politique. Un roman écrit «in translation» accepte sa propre *intraduisibilité* comme une forme de fatalité, écrit Drainville. Chaque personnage doit y évoluer à la limite de l'inexistence.

La violence des corridors et le véritable Valéry Fabrikant

Les carnets... a été lu et reçu étroitement. «Une tempête dans un verre d'eau, mais quand toute une société vit dans un verre d'eau, c'est l'air gros», de répondre l'auteur. Des gens se sont sentis interpellés,

se sont reconnus, et le livre a provoqué son propre théâtre, à sa sortie. Ironiquement, Drainville a été titularisé au moment de la parution.

Quand Fabrikant a tué quatre de ses collègues de l'Université Concordia, en 1992, Drainville arrivait à l'Université Laval. Il a été touché par l'histoire. Pas par les meurtres, mais bien par l'ambiguïté du geste, surtout dans l'après. «Je ne pouvais pas ne pas voir l'institution aliénante. Il se sentait violé. C'est ce qui m'intéressait : comment t'en arrives à passer à l'acte.»

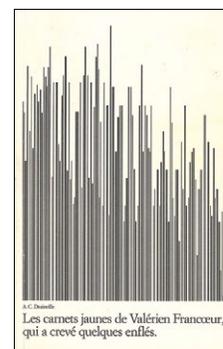
Fabrikant, «plaideur quérulent» qui n'a cessé d'invoquer que ses collègues s'étaient «approprié indûment les fruits de son travail», a lu *Les carnets jaunes...*, en prison. «J'ai correspondu avec lui. [...] Son idée de l'aliénation était différente, psychologique. La mienne, celle de quelqu'un qui existe dans une société aliénante», explique Drainville dans son entrevue avec Vienneau.

J'ai quitté André C. Drainville avec le sentiment qu'il avait réussi à transmettre la violence de cette idée de Georg Simmel que le regretté Bernard Maris (un autre tombé sous les balles) reprend dans *Houellebecq économiste* : «L'argent est ce qui permet de ne plus regarder les hommes dans les yeux.»

Trois jours après l'entrevue, je lui ai écrit pour qu'il me redonne le nom de son logiciel de transcription – pourrait m'aider si je deviens un *vrai* journaliste. Il m'a répondu : «Un jour tu seras un vrai journaliste, moi, un vrai prof. On aura fait l'indépendance parce que ça ne vaudra rien dire. Il y aura du whisky (il y en a déjà, mais ce sera du meilleur). Et si je te dis que les Canadiens auront gagné la coupe, tu seras déçu...»

Bien honnêtement, André, je serai surtout déçu si ce livre désormais libre de droits n'est pas réédité un jour... avec en postface *Writing in Translation*. Et qui sait, peut-être une préface d'Arsenault et une photo de ton chien dont j'aurai retrouvé le nom. ♦

André C. Drainville
Les carnets jaunes de Valérien Francœur, qui a crevé quelques enflés
Traduit de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain
Montréal, L'Effet pourpre
2002, 218 p.



France Théoret
Les querelleurs
Saguenay, La Peuplade
2018, 152 p., 20,95 \$



La vie privée des écrivains

Claire Legendre

Cette figure de style, l'antonomase, m'a toujours fascinée : le sens qu'on donne aux noms propres, quand on les utilise comme des noms communs. Un don Juan, une poubelle... Je me souviens d'un cours extraordinaire sur les noms propres dans *Crime et châtiment*, qui en contient tant. Et, dans *Huis clos* de Sartre, je me souviens de ce mort contemplant anxieusement sa postérité depuis l'enfer, anticipant le naufrage : « Garcin est un lâche ! Voilà ce qu'ils ont décidé, eux, mes copains. Dans six mois ils diront : lâche comme Garcin. » Comme si c'était le pire qui puisse arriver, la déroute posthume, lorsqu'on n'est plus là pour se défendre. Garcin n'est pas mort en héros, mais en lâche. Ses survivants le tuent une seconde fois en scellant son antonomase : c'est seulement sa lâcheté qui lui survivra. Que lui importe, me diras-tu, puisqu'il est mort ?

La première question qu'on pose aux écrivains est toujours désespérément celle de l'autobiographie. « Et ça, c'est vrai ? L'avez-vous vécu ? » On a envie de répondre à tous ces indiscrets que ça ne les regarde pas.

Écrire, c'est se livrer à l'antonomase. C'est accepter de devenir autre chose que soi. Dans « J'ai lu tout Barthes », Barthes, c'est son œuvre. « J'ai vu le dernier Woody Allen », *idem*. Mais tu aimes de moins en moins Woody Allen. Dommage, car Woody Allen reste une somme de très bons films souvent réjouissants. Peut-être que les Tchèques ont trouvé Kundera un peu moins formidable lorsque les archives de la STB ont prétendu révéler son passé au service du régime communiste. Peut-être que les Bulgares trouvent ces jours-ci Kristeva un peu moins séduisante.

En 1968, Barthes avait proposé qu'on tue l'auteur. Enfin, il avait postulé que seul comptait le texte, qu'au fond, peu importe qui l'a écrit, du moment qu'il y a un texte à lire. Savoir que Jean Genet est né un lundi m'éclaire très peu sur la nature de son œuvre. Pourtant, cette conception de l'écrivain comme être mythique, magiquement relié à sa bibliographie par la grâce de l'identification, fait partie de ce qui m'a poussée à lire et à écrire. Le mythe de l'écrivain, mi-romantique mi-bourgeois, nous renvoie une figure sublime, solitude incarnée face à la feuille blanche, visage perdu dans le halo d'une lampe, les volutes d'une cigarette, la poussière d'une chambre de bonne, une machine à écrire dont on répare ces jours-ci les plus anciens spécimens pour les revendre au prix fort. Joyce se réjouissait durant ses pauses des strip-teases de sa bonne. Nabokov allait chasser les papillons. Colette avait des chats et des

sulfures sur son bureau. Duras buvait. Par exemple. La biographie des écrivains oscille entre anecdote et légende. Elle est parfois surinvestie de clichés, on repère ainsi l'hypothétique personnalité clivée de Nelly, dans le film qui porte son nom, à ce chignon qui fait d'elle une écrivaine, tandis que ses cheveux dénoués signent la pute... (caractérisation 101). Il a fallu que Barthes dénonce cette obsession ridicule du « petit monsieur dans l'auteur » pour que nous acceptions qu'il n'y a dans cette curiosité qu'une coquetterie snob et consumériste. Quelle était la marque de la voiture de Sagan ? Dans quelle salle s'entraînait Nelly Arcan ? Aujourd'hui pourtant mon fil Instagram est plein d'écrivains qui filment leurs vacances et leur bureau (j'ai moi-même publié hier une photo d'un livre de Barthes sur ma table de travail, et cela, crois-le ou non, m'aide à écrire. Nous sommes pétris de contradictions.)

Comme le souligne si bien Dany Laferrière dans son *Journal d'un écrivain en pyjama*, aujourd'hui encore, après que le post-structuralisme a eu le temps de se démoder trois fois, on confond allègrement (sciemment ?) auteur et narrateur. La première question qu'on pose aux écrivains est toujours désespérément celle de l'autobiographie. « Et ça, c'est vrai ? L'avez-vous vécu ? » On a envie de répondre à tous ces indiscrets que ça ne les regarde pas.

Ceux qui me lisent me rétorqueront que je l'ai bien cherché. Ce n'est pas tout à fait faux. Si l'auteur est mort dans les années 1970, il est, dès les années 1980, ressuscité sous forme de personnage dans ce qu'on appelle « autofiction ». Techniquement, celle-ci, telle que la conçoit Serge Doubrovsky lorsqu'il en invente le néologisme, est un roman de faits réels dont le personnage central est aussi le narrateur et l'auteur. L'auteur était mort à la périphérie du texte, il s'est réincarné en personnage en son centre. Tant mieux, car la transposition est souvent une pauvre chose, une robe si transparente qu'on voit clairement à travers. Je pense à ces personnages de peintres, de cinéastes, bref d'artistes, qui parviennent si mal à masquer l'écrivain qui palpite en eux... Tous ces tenants de l'imagination qui trouvent vulgaire de se raconter, et qui triment pour se cacher dans leurs livres alors que nous ne songeons qu'à leur arracher leurs haillons. Ce que nous guettons le plus avidement en eux, le punctum du selfie, ce n'est ni leur visage, ni le décor en arrière-plan, mais le regard qu'ils portent sur eux-mêmes, la manière dont ils se jugent, et que nous décelons dans celle dont ils tentent de se travestir. À tout prendre, se déshabiller me semble parfois moins obscène que d'être surpris à se cacher.

Coexistent dans mon lecteur le désir de me reconnaître dans mon récit pour m'y juger, et celui de s'y reconnaître lui-même, pour fraterniser. La littérature est peut-être en passe de devenir plus horizontale, moins verticale (j'entends, plus humaine, à hauteur de vie, moins symbolique, surplombante). J'échange épiphanie contre jugement moral : mon lecteur devient alors tribunal. Ai-je bien fait d'agir comme je l'ai fait ? Mon écriture sera-t-elle mon salut ? Ou ma perte ? Mais mon lecteur ne cherche probablement qu'à se juger lui-même à travers moi, je ne l'intéresse que dans la mesure où je

lui ressemble. Qu'importe que j'aie vécu cette histoire, du moment que je peux la concevoir. La seule chose qui importe à la limite : toi, lecteur, l'as-tu vécue ?

S'il est mal vu de se raconter, ne pas le faire est aussi suspect. Lorsque je me raconte, on me dit : c'est toi n'est-ce pas ? Et quand je dis oui, c'est moi, on doute : est-ce vraiment toi ?

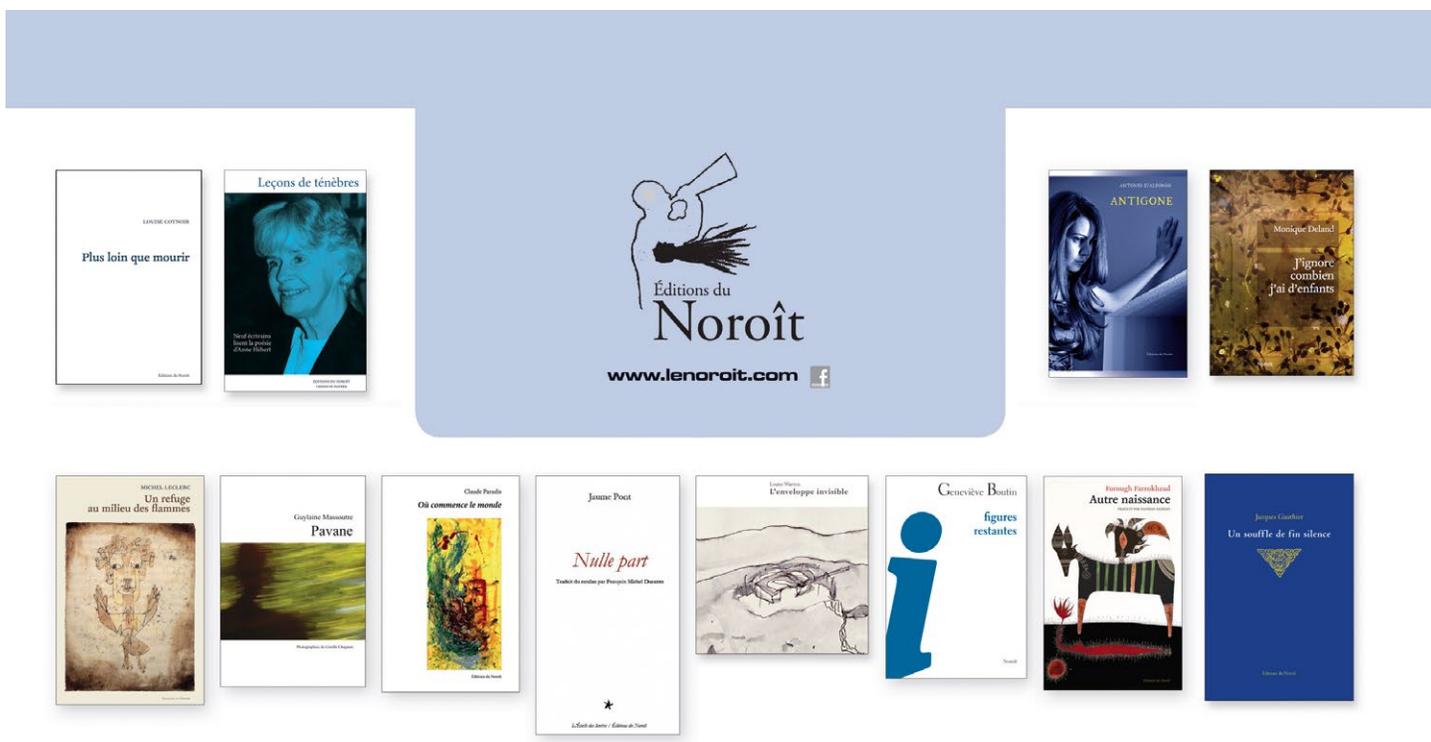
Te souviens-tu du scandale Misha Defonseca ? L'histoire de cette petite fille élevée par des loups durant la Seconde Guerre mondiale, best-seller, interviews en série, jusqu'à ce qu'un journaliste démasque la supercherie... Misha n'avait jamais traversé l'Europe à pied ni vécu parmi les loups. Les lecteurs se sont sentis trahis. Déshonneur.

« Qu'importe que ce soit vrai, si c'est beau », ai-je envie d'objecter. Pas tout à fait. Il est des livres dont l'incarnation compte. Ceux de Lynda Dion (*Grosse*), Catherine Voyer-Léger (*Prendre corps*), Fanie Demeule (*Déterrés les os*) ou Sarah Desrosiers

(*Bon chien*), encore sur ma table de chevet, actualisent la vie et le corps de leur auteure et je peux vérifier – ou plutôt je crois pouvoir le faire – que c'est bien ce corps-là qui a engendré le texte. L'évidence de la présence physique de l'auteure dans son texte m'en donne la clé, ou feint de me la donner – la lecture est un acte de foi. L'autofiction convoque le corps de l'écrivain comme levier d'imagination du lecteur. La littérature est toujours un billard à trois bandes : réel-fiction-imaginaire. Aimer un livre, c'est aussi valider ce qu'il dit du réel.

Ce roman est beau si tu peux croire que l'auteur a vécu cela, dans quoi tu te reconnais. Je ne vais donc ni contrarier ni décourager mon lecteur. Il m'aimera un peu s'il se reconnaît en moi. Alors oui, mettons, mon livre, c'est moi. Si tu es d'accord pour dire que c'est toi aussi. ♦

Claire Legendre a écrit une dizaine de livres parus en France et au Québec. Elle est professeure de création littéraire à l'Université de Montréal.



N O U V E A U T É S 2 0 1 8

PRIX DU JOURNAL LE DROIT
Jacques GAUTHIER – *Un souffle de fin silence*
NOUVEAUTÉS
Geneviève BOUTIN – *Figures restantes*, COLL. INITIALE
Louise COTNOIR – *Plus loin que mourir*
COLLECTIF – *Leçons de ténèbres*
 AUTOUR DE LA POÉSIE D'ANNE HÉBERT, COLL. CHEMINS DE TRAVERSE
Antonio D'ALFONSO – *Antigone*
Monique DELAND – *J'ignore combien j'ai d'enfants*

Forough FARROKHZAD – *Autre Naissance*,
 TRADUIT PAR BAHMAN SADIGHI, COLL. DIALOGUE
Michel LECLERC – *Un refuge au milieu des flammes*
Guylaine MASSOUTRE – *Pavane*, danse écriture création,
 COLL. CHEMINS DE TRAVERSE
Claude PARADIS – *Où commence le monde*
Jaume PONT – *Nulle part*, COLL. RÉSONANCE
Louise WARREN – *L'enveloppe invisible*,
 COLL. LIEU DIT

Chercher le renard et trouver la lune

Marie-Claude Verdier

Découvrir un autre pays, c'est nécessairement expérimenter les clichés. Les frites, oui, mais aussi et rapidement, les photos. En prendre peu, en regarder beaucoup.

**Tout octobre sur la lune.
Quitter la vie ordinaire.
Se retrouver hors de soi pour écrire.
La Belgique était l'endroit tout indiqué.
Tout y surgit.**

Je parcours les expositions pour voir le réel à travers d'autres lentilles, comme l'équipage d'un sous-marin avec un périscope, ou les pilotes d'Endeavour et de Curiosity, les rovers martiens, envisagent le nouveau monde. À Ixelles, les images noir et blanc des gamines de Doisneau et son Amérique saturée de couleurs. Le mystère atmosphérique d'Anne-Sophie Costenoble à Charleroi. L'exposition s'intitule *L'heure bleue*.

Cette heure féérique en cinéma, qui précède la nuit et permet de la filmer. Capter la nuit avant la nuit. Hors du temps. C'est la même heure où le gardien fait sa ronde et ferme les clôtures du parc, m'en rendant ainsi la propriété exclusive. J'ai une forêt à moi pour écrire. Pour un mois.

Pour écrire une nouvelle version d'une pièce de science-fiction : *Cosmos*.

Tout octobre sur la lune. Quitter la vie ordinaire. Se retrouver hors de soi pour écrire. La Belgique était l'endroit tout indiqué. Tout y surgit. C'est le lieu du fantastique. Étrange, déroutante, joyeuse et astucieuse. Les élégantes façades de Victor Horta cohabitent avec l'Atomium rétrofuturiste. Dans un autre parc, une exposition sur l'art de guérir ou d'envoûter, où se trouvent rassemblés, dans le plus grand sérieux scientifique, de vrais osselets divinatoires mongols, des clous talismaniques ainsi qu'un véritable « objet destiné à faire perdre la raison ».

La vérité prend ici d'autres dimensions.

L'incongruité évidente du présent m'apparaît. Le temps se distend. Se détend. Tous les univers temporels se frôlent. C'est une danse d'époques. Je sors quelques fois du silence sauvage de ma maison pour prendre la navette qui me dépose à Bruxelles. Redécouvrir la civilisation délicate des tasses de thé et des rampes d'escalier sculptées polies par le passage des mains et des siècles. Avoir la

vague impression que les chemins pavés s'écrivent ici à mesure par Daniel Canty.

Émile me fait visiter ce fier pays de mineurs et de charbonnages. Des champs calmes et plats. Puis apparaît un immense ascenseur à bateau des années 1970. Digne d'un vaisseau spatial au milieu de la paisible horizontalité grise.

Ici, le gris prend ses nuances et sa noblesse : c'est le ciel brumeux et vapoureux, ce sont les façades des maisons Art nouveau, le roc de l'époque du charbon, les routes qui se rencontrent dans un nœud effiloché de béton à la gare d'autobus de Charleroi, le gris doux des béguinages, les pigeons devant la Bibliothèque royale de Belgique, les ardoises remplies de menus écrits à la craie, les tuiles gravées des mots de Marguerite Yourcenar dans un autre parc, les murs de l'imposant Musée royal de Mariemont, l'église médiévale Notre-Dame-du-Sablou où Bart et moi allons allumer un lampion à saint Antoine de Padoue, les écailles des poissons qu'on déguste debout au restaurant *Mer du Nord*, l'écorce des arbres et le gris des moutons qui sont apparus dans *mon* parc.

Aperçus au détour d'un matin.
On me parle du renard.
Je crains pour eux.

Le rythme de l'écriture s'entrecoupe des visites bienveillantes de Vincent et de Marie du Centre des écritures dramatiques. Le silence demeure pourtant tenace. La vidéoconférence permet l'instantanéité de l'image, et la présence, flottante, de la voix dans deux espaces-temps. Ici et à la maison. Parler sur un fil entre deux mondes. Parler à Chéri pour retrouver le nous. Parler aussi à Guillaume pour me retrouver dans le texte que j'écris et qui fuit toujours un peu trop vers l'avant.

Fermer l'écran.
Revenir à moi.
Et marcher dans le parc.

Pas de moutons.
Ni de renard.
Il s'est mis à pleuvoir.

Parcourir la ville avec les librairies comme étoiles de ma constellation. Avoir le même enthousiasme boulimique à chaque fois. Remercier Alex de ses conseils sur le secret du tarif spécial d'envoi de livres par la poste. Entrer chez Tropismes, Filigranes, Ptyx, Cook and Book, la Librairie Flagey et bien sûr Tulu, où le mot de passe de mon accent m'offre un accueil chaleureux. Au détour d'une table remplie d'ouvrages alléchants, j'aperçois *Logique de la science-fiction*. De Hegel à Philip K. Dick de Jean-Clet Martin, sorti la semaine précédente. Il n'y a pas de hasard.



La librairie Tulitu, Bruxelles.

Le quotidien s'est éloigné pour me permettre d'écrire et je retourne chez moi, par la navette et l'avion, habitée d'un petit morceau d'étrangeté anthracite dans la tête.

À l'Atelier 210, on m'offre un cocktail cosmique, fumant de glace noire, en assistant à la conférence d'Emmanuel Jehin, astronome de l'Université de Liège, qui a baptisé un nouveau système d'exoplanètes habitables du nom d'un type de bière belge, Trappiste. Moment étonnant où le très manifestement francophone professeur s'exprime durant toute sa conférence dans un anglais teinté de son accent devant des spectateurs tout aussi francophones. L'anglais ici, semble être une trêve : il se glisse entre le français et le flamand. Personne ne l'est, mais tout le monde le parle.

Retrouver l'oasis d'un ami de mots communs. Le luxe de prendre tout un après-midi pour manger un bol de soupe pho au fond d'un jardin avec David. Retrouver des amis belges : Claire, Manuel et Céline. Retrouver des amis français de passages et m'enthousiasmer encore devant le talent de Julien, Vanessa et Nina. Les nouvelles rencontres aussi, avec Michael et puis la merveilleuse Sylvia.

La résidence qui passe le cap des trois quarts. Les mots qui s'immiscent et reviennent doucement dans le quotidien, avec toute l'équipe d'interprètes que je rejoins au théâtre le Rideau de Bruxelles qui m'accueille pour un atelier dramaturgique de deux jours. Trouver les mots pour raconter l'histoire et la partager à l'équipe. Mais surtout la joie d'entendre mes mots lus par Jessica, Quentin,

Thibaut, Céline, Laurence et Véronique. Rédiger du théâtre, c'est écrire du souffle. Il n'y a pas de plus grande joie que lorsque le verbe s'incarne chez des interprètes.

Un processus toujours un peu proche de la magie.

Revenir dans la forêt. Revenir pour se préparer à revenir. Pour que les temps et les espaces redeviennent uniques.

Arpenter le parc après le coucher du soleil. Observer le château en ruines.

Je n'ai pas revu les moutons.

Ni le renard.

Mais j'ai rencontré la lune, presque chaque nuit.

Et les étoiles.

Et les mots.

Le quotidien s'est éloigné pour me permettre d'écrire et je retourne chez moi, par la navette et l'avion, habitée d'un petit morceau d'étrangeté anthracite dans la tête. ♦

Marie-Claude Verdier est autrice, dramaturge et scénariste. Sa pièce *Nous autres antipodes* a reçu une mention au Prix Gratien-Gélinas en 2016. Ce voyage en Belgique a été possible grâce à une résidence croisée entre le CEAD et le CED-WB.

Jeuneuteur

Texte : Stéphane Dompierre | Illustration : Pascal Girard

L'AUTOCORRECTEUR



LE POÈTE



création

cahier

Audet

Messier

Laferrière

Un poème

Une nouvelle

Un extrait



Création | Poésie

Je connais plusieurs façons de me faufiler dans la foule (chaque fois j'abandonne des corps derrière)

Ceci
sous cela
ébauché
là où tu pousses
Là où je sors de tes gonds
mais sans cri
Parmi les ombres
qu'un jour immense
a liées



Ai-je arraché des arbres
à la lumière ?
Ai-je souhaité ma mort ?
À chaque fois
la chambre
veut les questions
du sexe
Un devoir
de s'y attaquer



Peut-être un couteau à pleurer
dans l'oreille
mais pas l'autre
pas le chemin
avec longtemps en fleurs
ça la mort
ça l'impossible mort
pour mort
Je me soulève
en plusieurs abandons



Martine Audet

Autant de neige
dans la neige
Et du silence
comme un gant perdu
Et du vide
comme n'importe où
Pourquoi cette beauté ?
Et pourquoi l'ombre des arbres
en miroir ?



Pour chacun
l'air du dedans
tirer
pousser
mâcher
avoir un monde
sous chaque dent
Je préfère la pluie
remplie de jeunes filles
qui se mordent les doigts
Je préfère brûler les proies
du miroir



La vieille loi parle des feuilles
– un jour ou l'autre –
de ce qui tombe
dans la bouche
Un manque d'étoile
est-ce une adoration ?



La porte entrouverte

JEAN BELLO
ROMAN - 176 PAGES

Roman à la fois intime et pittoresque,
La porte entrouverte donne sur
ces moments où la vie se joue de
l'honneur et des conventions.

22,95 \$
ISBN 978-2-924461-44-0



Ludo

PATRICK STRAEHL
ROMAN, 84 PAGES

« L'entrée est percutante :
"J'ai tué mon frère. Il me
manque." La suite le sera
tout autant. Une réussite
de ton et de forme. »

— JOSÉE BOILEAU

15,95\$
ISBN 978-2-924461-43-3



LES ÉDITIONS
Sémaphore

www.editionssemaphore.qc.ca



la librairie Vaugois inc.



1300 av. Maguire
Québec, Qc
G1T 1Z3
418-681-0254

librairievaugois.com
librairie.vaugois@gmail.com

suivez-nous :  

LA CULTURE EN REVUES

ARTS VISUELS CINÉMA
CRÉATION LITTÉRAIRE CULTURE ET SOCIÉTÉ
HISTOIRE ET PATRIMOINE LITTÉRATURE
THÉÂTRE ET MUSIQUE THÉORIES ET ANALYSES

sodep

Société de développement
des périodiques
culturels québécois

LES REVUES
CULTURELLES QUÉBÉCOISES
SODEP.QC.CA



Design graphique © www.gtsdesign.com

Le véliplanchiste

William S. Messier

Laisse-moi te conter une histoire vraie. À l'âge de dix-huit ans, j'ai été embauché au parc national de la Yamaska. Ça été mon plus bel emploi d'étudiant – je te dirais même que ça été mon plus bel emploi tout court. J'arrivais tôt le matin et, selon la longueur de ma liste de tâches, je choisisais par quoi commencer ma journée : une promenade en quatre-roues dans la piste cyclable, une balade en truck aux différents points d'entrée ou une virée en bateau moteur sur le réservoir. Lors de journées particulièrement tranquilles, je prenais le vélo.

Le parc national de la Yamaska se trouve en périphérie de Granby. Il a été fondé un an avant ma naissance, en 1983. Son territoire fait essentiellement le tour du réservoir Choinière, construit dans les années 1970 pour approvisionner la région en eau potable. Aujourd'hui, il fait partie des plus petits parcs du réseau de la Sépaq. Il est surtout fréquenté pour ses sentiers cyclables, sa plage et ses terrains de camping. C'est un parc au charme modeste, mais qui attire un bon nombre de visiteurs, surtout l'été.

Garde-parc, c'était une job exceptionnelle. J'arrivais tous les matins pour chasser la rosée. J'étais payé pour voir la faune prendre vie.

On travaillait fort, aussi. On aidait souvent l'équipe d'entretien, constituée d'un étudiant comme moi et d'un bonhomme nommé Léo, aux dents croches et qui ne portait jamais rien d'autre qu'une chienne, même en temps de canicule. Léo disait toujours « veux-tu je vais te le dire pourquoi » après avoir affirmé quelque chose de plus ou moins intrigant. Il arrivait qu'on sorte la scie à chaîne pour enlever un arbre mort qui obstruait un sentier ou un chemin d'accès. Sinon, on passait la plus grande partie de notre temps à s'assurer que les visiteurs respectaient la réglementation du parc. Il fallait parfois jouer à la police, mais c'était rarement très confrontant.

Une fois, j'ai intercepté des gens qui sortaient de gros sacs de plastique noirs remplis d'ail des bois cueilli illégalement dans le parc. Ils ont essayé de m'en offrir un pour m'amadouer. J'avais dix-huit ans. J'habitais encore chez mes parents et ma culture culinaire se limitait aux nachos gratinés dans le micro-ondes et au Gatorade en poudre. Je n'aurais pas su quoi faire d'une seule gousse, et encore moins d'un sac entier.

Une autre fois, j'ai escorté à leur voiture un couple qui avait décidé de satisfaire un fantasme dans le bois. C'était du côté de Savage Mills, un endroit qui n'avait que récemment été annexé au parc et qui, donc, causait bien de la confusion chez les habitants du coin ayant coutume d'aller jeter une ligne à l'eau de ce côté-là du réservoir.

C'était très tôt le matin. La voiture était garée juste à l'extérieur de la limite du parc. J'imagine que ça pressait, on les voyait du chemin. Je leur ai crié de venir à ma rencontre et ce n'est qu'au moment où ils ont émergé de la ligne d'arbres que j'ai pu constater que la femme, une Monique sur le côté pesant de la cinquantaine, portait un uniforme d'écolière. Son René, dans la soixantaine édentée, peinait à remonter ses jeans. Il a enjambé le ruisseau du fossé en riant nerveusement.

– Hé! Hé!

Quand je leur ai demandé leurs droits d'accès, ils ont fait les innocents.

À part ça, la seule tâche qui m'ennuyait réellement, c'était de patrouiller dans le réservoir. Je n'étais pas très à l'aise aux commandes du bateau. On s'y aventurait surtout pour récupérer des embarcations parties à la dérive ou pour aider des visiteurs à déprendre leur pédalo dans les quenouilles de l'autre bord du lac. Quand un orage menaçait, on arrêtait tout de suite nos tâches pour rameuter les kayaks, les pédalos et les chaloupes sur le bassin. On sommait tout le monde de se diriger vers le quai, près de la plage.

Ce que je veux te raconter s'est passé lors d'une de ces patrouilles, vers la fin de l'été.

Un de mes collègues se nommait Fred Blanchette. Il était bâti pour la vie de bois. Il avait travaillé comme guide de chasse. Une cicatrice lui traversait la joue et il avait des mains grosses comme des gants de balle. La première fois que je lui ai serré la main, c'était comme si j'avais fourré la mienne dans la gueule d'un ours. Fred Blanchette avait un petit côté simplet, mais en matière de survie en forêt, l'avais l'impression de parler à Hubert Reeves.

En route vers la chaloupe on avait croisé Léo, le gars de l'entretien.

– Il va éclairer t'à l'heure. Veux-tu je vais te le dire pourquoi.

Ici, Léo avait marqué une pause pour sonder notre volonté de savoir pourquoi.

– Il va éclairer parce que les oiseaux volent à ras le sol.

On avait presque fini de faire le tour du lac et de rapatrier les visiteurs quand on a aperçu une planche à voile au milieu. Elle parvenait mal à se redresser. Les vents de plus en plus forts ne devaient pas aider. On s'est approchés au moment où les gouttes commençaient à tomber. Je connaissais vaguement le gars. Il habitait à côté de chez Julie, une de mes bonnes amies du secondaire. Il avait une dizaine d'années de plus que nous. À la manière dont il me regardait, je pense qu'il me reconnaissait. Il flottait, épuisé, dans sa veste de sécurité et paraissait soulagé de nous voir. Dans le bateau, alors qu'on essayait de fixer la planche et la voile sur les côtés pour les traîner, le gars avait l'allure de celui qui s'est mis dans le trouble et qui ne veut pas trop se le faire rappeler. Je l'ai laissé tranquille.

Fred Blanchette, lui, n'était pas du genre à laisser un gars tranquille. Il l'a sermonné sur les dangers d'aller faire de la voile en solo et sur l'importance de longer le bord. Surtout quand on est débutant. Tout à coup, Fred Blanchette, garde-chasse, maître pêcheur, gars de bois et de montagne s'improvisait expert véliplanchiste.

– T'as-tu, euh, t'as-tu fait une abattée? il a dit. C'est ça, han? Une abattée? Parce que, sérieux, c'est cave d'aller aussi loin sans faire d'abattée.

Il pouvait taper sur les nerfs, des fois, Fred Blanchette.

On s'est rendu au bord, du côté de Savage Mills. Le bruit des bourrasques et de l'averse sur nos imperméables nous évitait de parler. J'ai aidé le gars à tirer sa planche sur la rive en vitesse. Du coin de l'œil, j'ai aperçu la foudre frapper le lac à peu près vis-à-vis de l'endroit où il se trouvait quand on l'a rejoint. Il l'a vue, lui aussi. On s'est échangé un regard.

Fred et moi, on l'a laissé paqueter ses choses. C'était le déluge, la piste cyclable serait crevassée de rigoles.

L'automne suivant, j'ai croisé mon amie Julie. C'était dans un party et elle venait de faire un shot aux couteaux dans la cuisine. Elle avait commencé sa technique en inhalothérapie. Elle semblait bien partie. Je lui ai dit que son voisin s'était mis dans le trouble sur le réservoir cet été. Elle a ri et je suis parti vers le salon.

Plus tard dans la soirée, Julie a interrompu ma conversation avec un gars qui avait décidé de rester nu-pieds même si c'était fin octobre. Elle était éméchée mais on dirait que ma face l'a dégrisée.

– C'est qui qui s'est mis dans le trouble, cet été, sur le réservoir ? elle m'a dit en me tenant une épaule.

Il y a des gens dont le visage se creuse quand ils sont gelés. Julie était de ceux-là. Tu la voyais en début de soirée toute pimpante et souriante. Et plus tard elle était rendue pâle et cernée jusqu'au menton.

– Ton voisin, je lui ai dit. Il faisait de la planche à voile dans la pluie. Comme un cave.

Elle m'a dévisagé un moment. Elle a hésité. Puis elle m'a dit que son voisin Sébastien, il s'était noyé trois ans avant dans le réservoir. Le gars nu-pieds a ri. Julie et moi, on s'est regardés.

Ce soir-là, rien ne me permettait de savoir si c'était bel et bien Sébastien que j'avais vu. Julie n'avait pas de photo de son voisin sous la main. Plus tard, quand j'ai trouvé l'article de *La Voix de l'Est* qui parlait de la noyade, il n'y avait pas de photo non plus. Mais j'ai toujours été bon pour me souvenir des visages. Et puis le regard qu'on s'était échangé. C'était Sébastien.

Mon contrat au parc était déjà terminé et je n'y suis pas retourné l'été suivant.

La dernière fois que j'ai vu Fred Blanchette, c'était au moins cinq ans plus tard, dans le sentier du Round Top des monts Sutton. J'ai pris des nouvelles du parc. Tout allait bien. La routine. Il m'a demandé si je me souvenais du cave en planche à voile qu'on avait dépanné vers la fin de l'été.

J'ai dit oui. Même si je l'avais un peu oublié.

– Je l'ai repêché au moins quatre autres fois, il m'a dit. J'ai beau le chicaner, il veut jamais rien comprendre.

Fred montait avec sa famille. Sa fille l'achalait pour avoir un bout de réglisse et son épouse hyperventilait avec le porte-bébé trop serré. Je n'ai pas osé lui révéler ce que Julie m'avait dit. Veux-tu je vais te le dire pourquoi. ♦

William S. Messier a écrit quatre livres, dont *Le basketball et ses fondamentaux* (Le Quartanier). Il a aussi scénarisé une websérie intitulée *Terreur 404* (ICI Tou.tv). Il vit à Sherbrooke.



Abonnez un ami d'ici le 31 août

et obtenez 10 \$ de rabais

sur l'abonnement annuel.

Comment en profiter :

1. Rendez-vous sur notre site : lettresquebecoises.qc.ca/abonnement
2. Sélectionnez :
« Abonnement papier pour les individus domiciliés à l'intérieur du Canada ».
3. Entrez le CODE PROMO : Crevettes

Promotion pour les abonnements individuels 1 an (4 numéros)
30 \$ au lieu de 40 \$. Prix toutes taxes comprises.
Pour les personnes domiciliées au Canada.
Valide jusqu'au 31 août 2018.

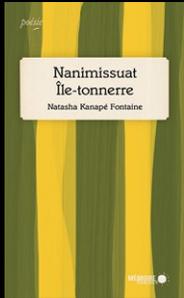


Deux dignitaires trouvés dans un sarcophage aux couleurs vives, près de la ville de Louxor (Egypte).



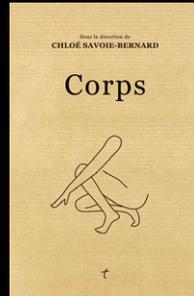
Critiques pour emporter

Sébastien Dulude, Ralph Elawani, Jérémy Laniel, Valérie Lebrun, Maxime Nadeau



D'une île peuplée de mères, de filles, de poètes et d'indignation, Kanapé Fontaine prend le pari de nager vers nous. Chaque avancée et chaque vers sont les cris d'une parole déliée. (J. L.)

Nanimissuat Île-tonnerre
Natasha Kanapé Fontaine
Mémoire d'encrier, 2018

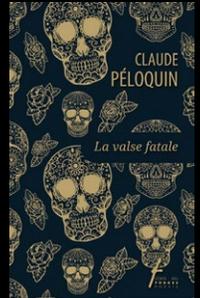


Le corps ici ne fait pas entendre la somme de ses parties ; il extrait une vraie partie du cœur. (V. L.)

Corps
Sous la direction de Chloé Savoie-Bernard
Triptyque, coll. « Encrages », 2018

Est à la poésie ce qu'un après-midi paqueté à Playa del Carmen est aux grandes explorations. (R. E.)

La valse fatale
Claude Péloquin
Écrits des Forges, 2018



Écrit à l'aune d'une réelle complicité féministe, reste (encore) à souhaiter qu'ils comprennent. (V. L.)

La crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace
Francis Dupuis-Déri
Remue-ménage,
coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2018

Une armoire anatomique faite d'observations, de questions et d'émotions vives. Catherine Voyer-Léger visite son corps comme d'autres fréquentent les musées, les antiquaires ou Ikea. (S. D.)

Prendre corps
Catherine Voyer-Léger
La Peuplade, coll. « Microécrits », 2018

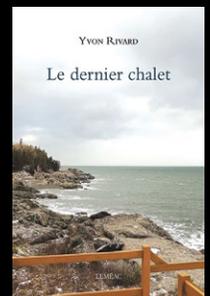


Une occasion de microdoser aux textes de l'oiseau de malheur de la complaisance comptable et du mercenariat lobbyiste. À lire en prison durant le sommet du G7. (R. E.)

Faire l'économie de la haine
Alain Deneault
Écosociété, 2018

Il existe un lieu où l'écriture advient, un lieu où le paysage nous questionne à son tour et où les potagers sont rois. (J. L.)

Le dernier chalet
Yvon Rivard
Leméac, 2018



L'équivalent littéraire du *dick pic*. (M. N.)

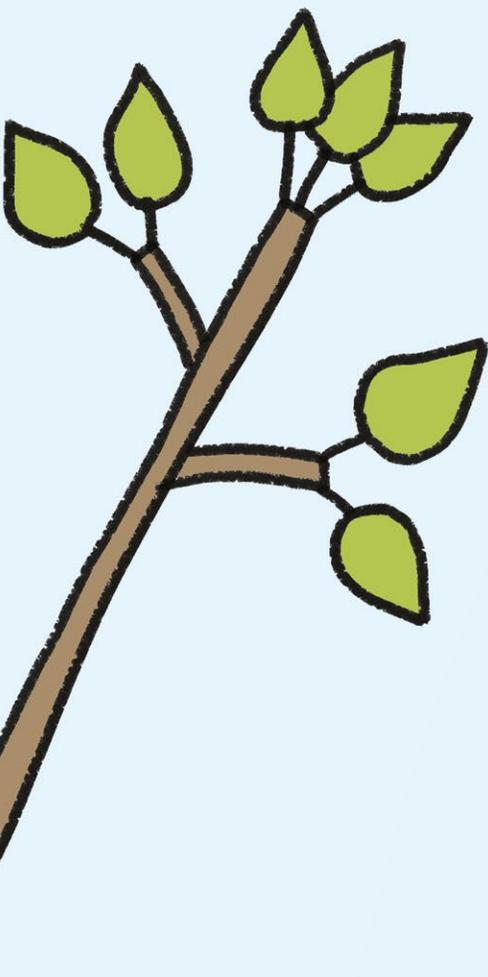
Discours de réception du prix Nobel
Jean Barbe
Leméac, 2018

Inde-moi à t'aider, un peu, SVP.

(R. E.)
Inde mémoire
Virginie Francœur
Écrits des Forges, 2018

Si certains se posaient la question, des poèmes mal découpés usant d'un pauvre vocabulaire et s'inspirant des nuits trendy de Montréal s'apparentent peu à ce qu'on aime appeler un recueil. (J. L.)

Paquet de trouble
Charlotte Aubin
Del Busso, 2018



40 PRINTEMPS POUR LA COURTE ÉCHELLE

40 ans d'histoires amusantes,
intelligentes, originales et émouvantes!

1282 livres publiés

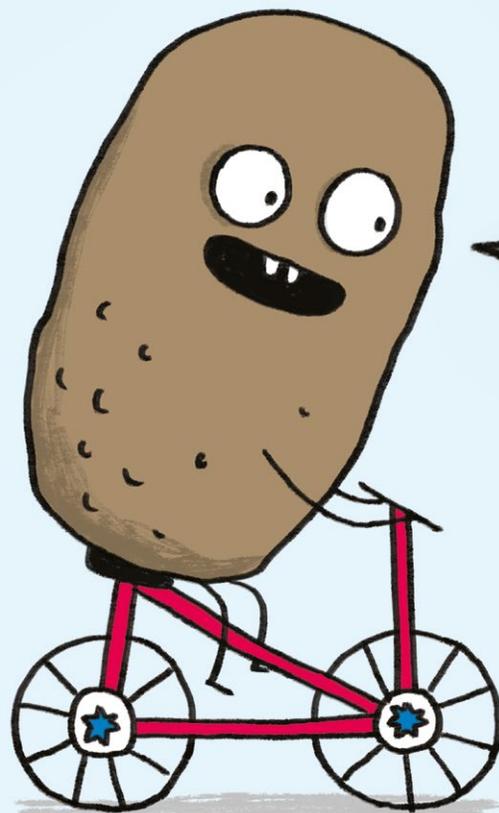
586 titres toujours au catalogue

traduits en 21 langues

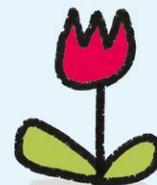
208 auteurs et 156 illustrateurs

172 mentions littéraires et 78 prix

8 prix du Gouverneur général du Canada



ET UNE
COLLECTION
DE POÉSIE
POUR LES ADOS!



la courte échelle

LIRE L'ÉTÉ

MÉMOIRE D'ENCRIER

